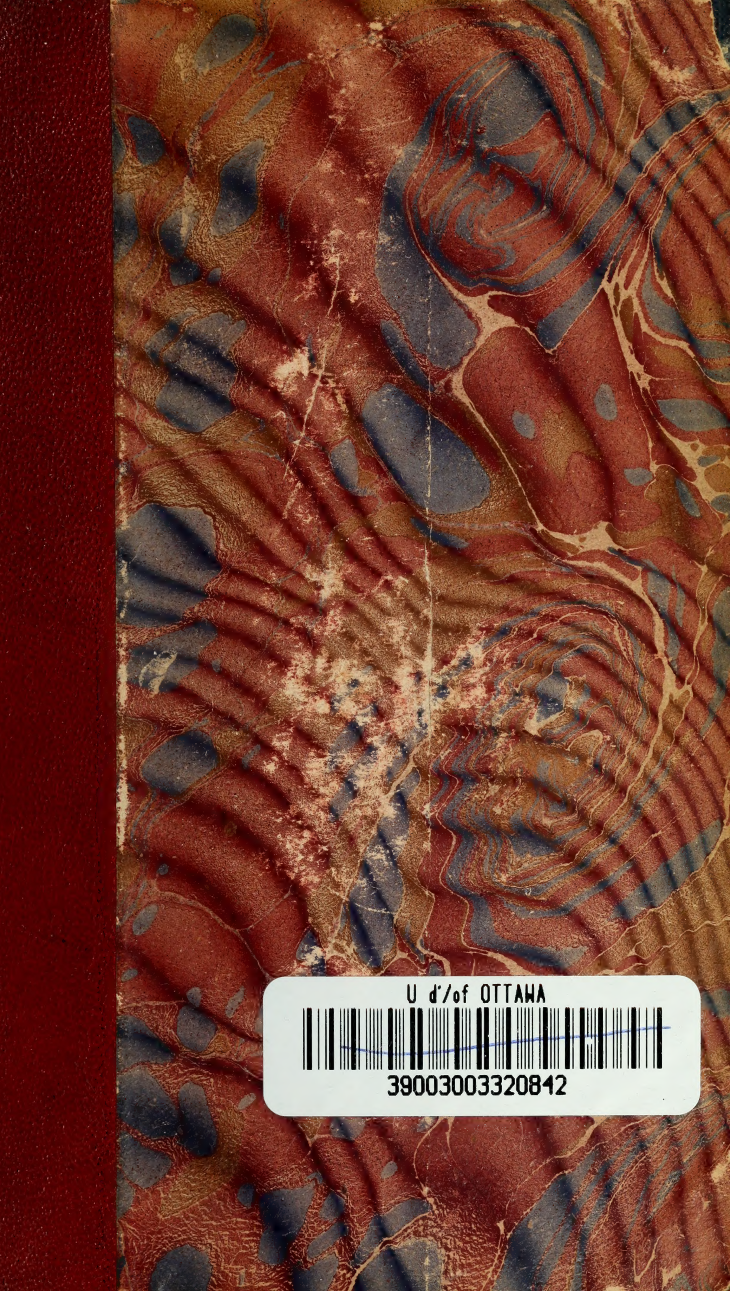

U d'/of OTTAWA
39003003320842

DU DILETTANTISME A L'ACTION

II

NIHIL OBSTAT.

Insulis, die 1ª Novembris, anno MCMX.

L. RAMBURE, *Librorum censor*.

Imprimatur.

Parisiis, die 10ª Novembris 1910.

H. ODELIN, *Vic. gen.*

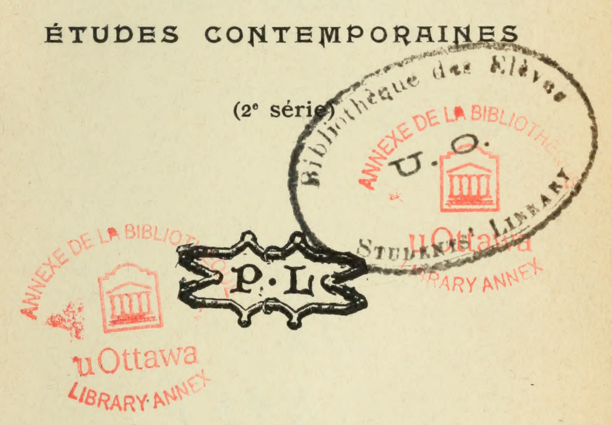
C. LECIGNE
DOCTEUR ÈS-LETTRES
PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE
AUX FACULTÉS LIBRES DE LILLE

G III/14

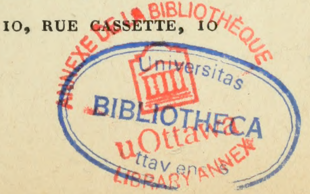
Du Dilettantisme à l'Action

ÉTUDES CONTEMPORAINES

(2e série)



PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10



PQ
92
.L42D
1908
V2

A mon confrère et ami

M.-J. DUTHIL.

C. LECIGNE.

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/dudilettantismel02leci

PRÉFACE

Un de mes amis me disait un jour : « Si j'avais un grand secret à cacher, je le mettrais dans la préface d'un livre. » Il avait peut-être raison.

Je m'étais permis d'expliquer, dans l'introduction à mon premier volume, l'idée générale qui domine cette série d'études contemporaines. Les critiques qui m'ont été adressées m'autorisent à croire que la peine fut inutile et que la plupart de mes censeurs ont religieusement respecté le secret de cette préface.

On m'a objecté que quelques-uns des écrivains dont je parlais — M. Brunetière par exemple — avaient échappé à la contagion du dilettantisme et que j'avais tort de les cataloguer dans la liste des guéris ou des convalescents. J'y avais songé tout le premier. Je n'ai jamais dit que le titre de ces études est justifié par

chacun de mes héros, qu'ils passent tous *du dilettantisme à l'action*, à la file indienne,

> l'un sur l'autre enjambant
> Comme des écoliers qui sortent de leur banc.

La formule caractérise le mouvement littéraire, l'ensemble d'une époque. Il ne m'est pas venu à l'idée d'en faire un cadre monotone à tout ce qu'il y a de varié et même de contradictoire dans les attitudes de chacun de nos contemporains. Un fait domine l'évolution actuelle : l'art pour l'art, l'art pur a fait son temps. La journée ressemble un peu à celle dont parle la parabole des ouvriers évangéliques : il y a foule sur la place publique ; de temps à autre, un maître passe, il fait un signe et il enrôle. Tel travailleur se met à l'œuvre dès l'aube, tel autre vers le tiers du jour, tel autre vers la onzième heure. Les oisifs sont tellement rares qu'on les montre du doigt et que le jour où l'on conduit Jean Moréas au Père-Lachaise on s'aperçoit tout d'un coup qu'il était lui-même un chef, que son action fut bienfaisante sur les jeunes esprits toujours en quête d'un guide dans la recherche des formes idéales.

En revanche, si le mystère de ma préface demeure inviolé, on a lu avec attention les

études qu'elle précède. On a écrit d'elles certaines choses qui auraient pu offenser ma modestie, d'autres qui la rassuraient. Parmi celles-ci, quelques observations étaient au moins discutables. L'un me disait : « Taine ne fut jamais un dilettante. » Et en ceci on se trompait, car le philosophe qui se vantait en 1860 de faire de « la critique coûte que coûte » et qui ne réintégra que sur le tard en ses jugements esthétiques le principe du « degré de bienfaisance », fut bel et bien durant quelques années un modèle de cette indifférence morale à quoi l'on reconnaît la corporation. — Un autre m'a dit encore avec beaucoup de conviction : « J. Lemaître n'a jamais eu le tempérament d'un pur dilettante. » En ceci il pourrait bien se faire qu'on ne se trompât point. Il n'en reste pas moins que la critique impressionniste n'est qu'une forme du dilettantisme et que celui qui écrivait : « On juge bon ce qu'on aime, voilà tout », fit peut-être violence à ses meilleurs instincts, mais qu'il réussit admirablement à nous donner le change sur lui-même.

Il en est enfin qui ont versé des larmes amères sur mes égarements. Ils n'en reviennent pas qu'on puisse faire crédit aux idées sociales de M. P. Bourget et les vœux furent aussi touchants que sincères qu'ils adressaient au ciel et aux

revues pour ma conversion. Hélas ! je suis impénitent sur ce point. J'ai réfléchi encore et j'ai étudié depuis dix-huit mois. J'ai vécu mon temps comme ils l'ont vécu. Ma conviction est de plus en plus profonde que les paradoxes démocratiques restent des paradoxes, qu'il y a des idées justes ou des idées fausses, mais qu'il n'y a pas d' « idées généreuses ». Qu'ils me pardonnent de n'être point de leur petite église comme je comprends qu'ils ne soient point de mon école !

*
* *

Tout à l'heure je comparais l'heure présente à cette journée laborieuse dont il est parlé en nos saints Évangiles. Je continue d'esquisser le tableau de la journée. Une seconde équipe d'ouvriers — le mot est inélégant, mais il ne scandalisera point en un temps de fureur démocratique — défile en ce volume. Mon compatriote, Jules Breton, en eût fait un tableau symbolique et de haute poésie. Sous un ciel bas et triste, il eût représenté ces ouvriers au labeur. Celui-ci se traîne lentement, du pas des malades qui croient à peine à l'utilité de leur effort ; celui-là se dépense avec la bouillante allégresse des êtres jeunes et sains. L'un a des gestes légèrement

tumultueux, l'autre l'allure calme des sages. Il y a des chants par ci, il y a des rires par là ; en un coin, il y a des plaintes de lassitude, presque de découragement. En voici un, deux même, qui se couchent sur la gerbe non encore nouée, fatigués jusqu'à la mort, et l'expression n'est pas la même du regard qu'ils jettent en tombant vers les cieux ouverts... Et ce tableau est poignant comme la plus poignante des tragédies, car c'est l'avenir d'une patrie, c'est sa gloire et c'est son âme qui sont en cause dans l'effort de tous ces travailleurs.

Je ne me contente pas de faire leur portrait. Je les juge à l'œuvre, au poids de la gerbe et du grain. On trouvera sans doute que je suis trop indifférent à la beauté et à la couleur des épis. Les paysans de mon Artois ont une méthode très simple pour connaître les promesses de la moisson. Ils ne se contentent pas de l'apprécier à vue d'œil. Ils prennent un épi et le froissent entre leurs rudes mains. D'un souffle bref ils séparent le froment d'avec la paille. Alors ils le pèsent, ils le broient, ils le goûtent. Et puis, ils restent là, un moment, silencieux et recueillis, comme s'ils voulaient se dérober à la surprise d'une première impression. Ils s'en vont enfin, et, selon que leur visage est souriant ou soucieux, vous pouvez dire que la moisson sera bonne ou

médiocre. Mes paysans sont d'excellents critiques ; ils jugent du blé comme on devrait juger des œuvres littéraires. Elles sont bien nourriture après tout, elles sont le pain des esprits et des volontés ; les meilleures sont celles qui ajoutent quelque chose à la substance de l'âme, qui font les bras plus robustes et le sang plus généreux.

Et qu'on ne vienne pas me dire que je confonds deux ordres différents, qu'on ne doit demander de comptes à l'œuvre d'art qu'au nom de la beauté. Il peut se faire que le jugement moral et le jugement esthétique soient deux choses différentes, mais cette distinction ne peut aller jusqu'à supprimer entre l'art et les mœurs toutes sortes de contacts et de dépendances. Le grand art naît de l'âme ; il soutient comme un haut rapport fraternel avec tout ce que l'âme produit de supérieur et les disciplines qui, en réglant la vie, l'élèvent et la purifient. Telles façons de penser et de sentir engendrent autant de difformité dans l'art qui s'en inspire que dans la conscience ou dans la société qu'elles gouvernent. Platon disait que le beau et le bien ne font qu'un. Il exagérait peut-être ; je crois au moins que la beauté qui fait le mal s'éloigne d'autant de sa définition idéale et que l'art vrai doit baigner ses racines dans les

eaux nourricières de l'héroïsme et du sentiment religieux.

Il a un but en dehors de lui. Il est subordonné à la vie comme à sa fin dernière. Oserai-je dire : *l'art pour la morale*, ou bien avec une jeune école d'avant-hier : *l'art pour la vie*? Ni l'un ni l'autre. La soutenance de thèse, l'utilitarisme outrancier sont la mort de l'art. C'est un fait d'expérience quotidienne que toute œuvre qui fut évidemment conçue et exécutée avec la hantise d'une théorie à répandre est vouée à la froideur, à la gaucherie et aux lourdes maladresses. L'art ne peut être une annexe ni de la chaire ni de la tribune. Le but voulu, choisi, poursuivi, le condamne à la rigidité. Mais que le but y soit tout de même : qu'il y soit discret et comme dissimulé. Qu'on y arrive lentement, par des voies secrètes et sans le savoir pour ainsi dire. A la dernière page de son livre, l'écrivain ne mettra pas le C. Q. F. D. des mathématiciens et des géomètres ; mais, ayant pris son lecteur par la main et l'ayant charmé tout le long de la route avec de belles histoires, il le verra tout au bout grave, ému, les yeux pleins d'une lumière qui se lève. Il sentira qu'il a éveillé des pensées, provoqué la réflexion et quelquefois suscité des efforts. On discutera peut-être ; il y aura des objections, des révoltes

même. Tant mieux! Ce lui sera le signe évident qu'il a mis en jeu l'intelligence humaine, qu'il fut autre chose, beaucoup mieux que l'airain sonore et la cymbale retentissante..... Au sommet de la maison qu'ils terminent les ouvriers placent un bouquet de fleurs bien en vue. C'est à peu près sous cette image que je me représente l'idée générale qui commande l'œuvre d'art. La maison ne fut pas construite pour le bouquet; il est là cependant, il éclate aux yeux et l'on ne peut pas ne pas le voir.

« Tout mot tend à devenir un acte — écrit M. Faguet — et parler n'est qu'une manière d'agir, ou une manière de provoquer à l'action ». C'est à la lumière de ce principe que j'envisage les hommes et les œuvres. Après cela, on aura tôt fait de connaître mes directions secondaires. Elles sont très simples et je n'ai ni à les cacher dans ma critique, ni à les étaler en une préface.

Je me permets d'ajouter un dernier mot : ce livre n'est pas un guide de lecture. Dieu me garde d'inspirer le goût des œuvres frivoles ou malsaines! Mais je n'écris pas pour rédiger un catalogue de la bibliothèque des familles. C'est l'âme de l'époque que j'essaie d'analyser en ces travaux. Cette âme est trouble, mêlée, et l'on comprendra que, pour la peindre telle qu'elle est, je sois obligé de faire comparaître des

témoins de toute espèce et des œuvres de toute nuance. Les uns et les autres sont suffisamment marqués du signe à quoi l'on reconnaît les compagnies mauvaises et qui doit dispenser du désir d' « aller aux sources ». Je sais que l'écrivain est responsable de la moindre de ses phrases et je me reprocherais plus vivement d'affriander des curiosités périlleuses que d'avoir laissé à ces portraits quelques lignes indécises ou inachevées.

C. L.

E.-M. DE VOGÜÉ

CHAPITRE PREMIER

E.-M. DE VOGÜÉ

« Cloches de Pâques, cloches de France, parlez-nous de résurrection! » Au mois de mars 1888, il terminait ainsi son merveilleux article sur la mort de Guillaume Ier. Les cloches de Pâques, les cloches de France ont dans leur voix, cette année, une note de mélancolie. Il n'est plus là, lui ; il s'est éteint brusquement, comme les cierges du Jeudi-Saint, dans la pompe funèbre de la Grande Semaine qui s'harmonisait avec son goût du faste sombre et désolé. Pas un mot, pas une plainte ; à peine un malaise, une courte inquiétude préalable. Seul, il aurait pu dire la tragique tristesse de ce départ imprévu. Il avait le secret des lamentations poignantes ; il savait extraire des minutes contemporaines ce qu'elles contiennent de grandeur et d'intérêt. « Chaque soir, disait-il, en quelque coin de la terre, la nuit tombe sur un drame qu'il faudrait applaudir à genoux. » Celui-ci nous agenouille

devant un cercueil, et, si nos mains se joignent, c'est seulement pour implorer l'indulgence du Souverain Juge pour la victime qui tombe.

Depuis quelques années déjà, M. de Vogüé s'était retiré dans un fier silence et un fier isolement. Après avoir été le chef d'une armée et le maître d'une génération, il avait laissé l'ombre et presque l'oubli descendre sur lui. En 1892, M. de Lescure terminait par cette délicate provocation son livre sur *Chateaubriand* : « M. de Vogüé est le seul penseur et le seul écrivain contemporain capable d'écrire, et il le fera peut-être un jour, un nouveau *Génie du Christianisme.* » Ce livre, M. de Vogüé ne l'a point écrit. Le découragement l'avait saisi. Il avait été pris, dans le combat qu'il menait, de cette lassitude qu'éprouve le Jacques Andarran des *Morts qui parlent* après avoir vainement lutté contre la tyrannie de son milieu. « Imagines-tu — écrit à son frère le jeune député — la chétive roue qui se révolterait dans les engrenages d'une usine? Elle se brise, voilà tout. C'est mon cas. » Et Jacques Andarran se croise les bras, en attendant la fin. Il avait pourtant la tête pleine de grandes idées, le cœur gonflé de généreuses illusions ; il espérait beaucoup et il rêvait à de belles entreprises. Hélas ! il s'est heurté à des inerties pesantes et il suffit de quelques mois pour faire du plus radieux

des idéalistes un blasé et un écœuré. Son histoire est celle de quelques autres ; il me semble qu'elle est surtout celle de M. de Vogüé. La retraite et le silence prématurés de cet homme ne peuvent s'expliquer que par le sentiment d'une douloureuse impuissance. Il s'avouait battu, et le sourire fut amer avec lequel il nous répétait la plainte de son héros déçu : « Ai-je assez déchanté, depuis la matinée où j'apportais ici mes illusions, ma bonne volonté ? »

Ceux qui ne regardent pas seulement aux gestes du chef, mais qui l'interrogent sur ses pensées essentielles, ne sont pas plus étonnés que cela de l'échec de M. de Vogüé. Si éloquent qu'il fût et enivré d'idéal, il n'était pas l'homme qu'il faut pour mener la foule à travers le désert et la conduire jusqu'à la terre promise. Le vrai chef se reconnaît à son âme nette, à ses idées précises, à ses certitudes et à ses promptes décisions. Il n'est ni un compliqué ni un oscillant. M. de Vogüé répondait-il tout à fait à la définition ? On en décidera au fur et à mesure de cette analyse que j'aborde avec une profonde sympathie pour l'homme, une grande admiration pour le poète et beaucoup de respect pour le vaincu.

I. — Le milieu natal

M. Rousse, qui fut chargé de le recevoir au seuil de l'Académie française, s'amusa beaucoup et très malicieusement autour du berceau de son nouveau confrère. Il y vit un symbole de son âme et de ses futures attitudes. Cet enfant qui se permet de naître à Nice, le 24 février 1848, au soir même de la Révolution, et duquel on ne saurait trop dire s'il est venu au monde au soir d'une monarchie ou à l'aube d'une république ; — ce berceau qui est pour ainsi dire placé à cheval sur deux fontières et qui semble appartenir en même temps à la France et à l'Italie,... il n'était pas défendu de voir en ces deux faits de piquants pronostics. Dès sa venue au jour, M. de Vogüé était voué à l'incertain ; il était indécis. Il flottait entre les régimes et entre les climats. Il écrira un jour dans le *Testament de Sylvanus* : « Est-il un pire supplice que celui de flotter dans le vide des temps, avec une moitié de son âme retenue au passé, une moitié entraînée vers l'avenir ? » Il a connu de bonne heure, et avant

même qu'il pût en souffrir, cet étrange tourment. Il oscillera sans fin entre les souvenirs du passé et les espérances de l'avenir, entre les rites des aïeux et les formules de ses contemporains. On ne pourra jamais dire de lui qu'il est ceci ou qu'il est cela avec précision et sans repentance ; et par lui le catalogue de nos hommes illustres va s'enrichir d'un nom qui est plutôt celui d'une comète errante que d'une étoile fixe.

Et l'aventure se prolonge avec ses contrastes déconcertants. L'enfant est revenu au vieux château familial de Gourdan, sur le penchant des Cévennes. Il grandit là, dans le manoir antique, au milieu d'une nature à la fois souriante et sauvage. Cette nature, il l'aimera de tout son cœur. — « Sol indigent et noble, — écrira-t-il un jour dans ses *Notes sur le Bas Vivarais*, — terre arabe toute d'os et de muscles, sans chair. Mon voiturier me le disait : « Ah ! Monsieur, la terre est si nerveuse, ici ! » Mais il ajoute un peu plus loin : « Puis, la vie me chassa devant elle ». Il n'eut que le temps d'entrevoir le volcanique plateau de l'Ardèche. Le livre que je viens de nommer porte cette épigraphe mélancolique : *Montibus patriis... Exul...* » Il s'exila de bonne heure des montagnes paternelles et c'est à peine si les rocs et les basaltes

purent lui murmurer à l'oreille les conseils de force, d'énergie tenace dont il avait besoin.

La race elle-même est éclectique dans ses goûts. Sur les murailles de la maison paternelle, il regarde les portraits des ancêtres qui évoquent à son esprit des gloires de la vieille France. Ses livres de chevet sont une traduction d'Homère et les volumes de Rollin. Tout le passé est autour de lui avec sa littérature, ses estampes décolorées, ses mœurs, ses croyances, sa simplicité austère... Et d'autre part il sait que sa famille noua des pactes avec les temps nouveaux. Le vieux marquis de Vogüé a créé une fonderie dans le Cher et il signe ses circulaires électorales du titre de « forgeron ». Il est légitimiste et cela ne l'empêche pas de serrer à l'occasion la main de Félix Pyat. Son fils, Charles-Jean-Melchior, est un diplomate, mais l'archéologie lui est plus chère encore que la politique : il écrit de savants mémoires sur les églises de Terre-Sainte, sur le Temple de Jérusalem et les Inscriptions sémitiques. L'enfant a beau faire ; il lui est impossible de donner de son nom familial une définition ferme et exclusive. Tour à tour et en même temps, il fut un nom de soldat, de député, de savant, d'industriel, d'agriculteur ; c'est un nom ondoyant et divers et auquel il ne saurait faire honneur à son tour que dans la diversité des

goûts et des vocations... Et puis, si haut perché et si bien perdu que soit dans la forêt des Cévennes le château paternel, les bruits du dehors y arrivent tout de même. Et ces bruits sont enivrants pour un jeune homme qui a l'amour du travail et de la réflexion. Nous sommes aux belles années du second Empire : c'est le moment où la science triomphe dans l'orgueil de ses jeunes conquêtes. E. Renan écrit l'*Avenir de la Science*; à Lille, Pasteur fait ses premières expériences d'où devaient sortir tant et de si grandes découvertes. Que d'efforts ! que de choses cherchées et trouvées !... Il y avait dans tous les esprits un enthousiasme sans bornes, une confiance sans limites, un élan prodigieux qui devait déchirer tous les mystères et réaliser tous les rêves de l'humanité. Et d'autre part la poésie se mourait, deux fois vaincue, vaincue avec le romantisme qui vient d'aboutir à une débâcle, vaincue dans la réaction classique qui n'a rien restauré. Elle se réfugiait dans les cénacles où elle servait de jeu savant à ces virtuoses qui pour mieux s'isoler de la foule s'intitulaient les Parnassiens. Est-ce une chimère de supposer que tous ces souffles nouveaux viennent troubler parfois l'adolescent qui rêve là-bas, dans une salle du manoir de Gourdan, entre le vieil Homère et le vieux Rollin ? Il ne s'y reconnaît

plus à la fin. Les idées antiques lui composent un décor vague et défraîchi ; il s'en évade, il vit au moins par le désir dans ce monde tout neuf et plus vibrant qu'il entrevoit à travers la futaie de son parc. Et l'âme se forme, l'âme qu'il a nommée lui-même « l'âme de désir », une âme que le passé retient sans l'asservir et qui aspire à se mêler énergiquement à toute la vie de son époque, — une âme très compréhensive surtout, capable de sentir toute la poésie des choses d'autrefois et grande ouverte en même temps aux idées modernes. Vous ne l'enfermerez jamais en une formule exclusive. M. de Vogüé parlera le même jour de Taine et de Lamartine, de Pasteur et d'A. de Vigny, de Talleyrand et de Gambetta, de Mithridate et de Guillaume Ier, de tous ces personnages opposés et même contradictoires, avec une sympathie qui ne se refuse à aucune pensée, à aucune attitude. Ce don de l'universel enthousiasme sera sans doute sa force, il sera sa faiblesse aussi. Les éclectiques à outrance ne sont au fond que des inquiets. L'âme de M. de Vogüé est une de ces âmes comme il en naît beaucoup aux époques de transition — non pas l'âme qui se donne — mais l'âme qui se cherche — et qui se représenterait assez bien dans une image de son maître, Chateaubriand, lequel disait de lui-même : « Je me suis rencontré entre

deux siècles, au confluent de deux fleuves ; j'ai plongé dans leurs eaux troubles, m'éloignant à regret du vieux rivage où j'étais né et nageant avec espérance vers la rive inconnue où vont aborder les générations nouvelles. »

II. — La Guerre et la Diplomatie

E.-M. de Vogüé a vingt-deux ans. Il n'est encore qu'un rêveur et un poète. Il a dans son portefeuille toute une première moisson de vers : des odes, des sonnets, des élégies, une ébauche de drame. Il ne sait trop que faire de sa vie, de son talent et de son nom... Et tout à coup la guerre éclate. A l'instant même, il part. Un de ses frères est sous-lieutenant à l'armée du Rhin ; il le rejoint à Rethel, juste à temps pour ne rien perdre des hontes et des douleurs du grand drame qui s'achève.

Le 30 août, il est blessé au combat de Beaumont ; le surlendemain, à Sedan, il voit tomber à ses côtés son jeune frère, mortellement frappé d'une balle. Et le cœur navré du deuil familial et des deuils de la patrie, il prend le chemin de la captivité... Il me semble que c'est là, sur les champs de bataille et dans les prisons allemandes, que s'est décidée la vocation du jeune écrivain. Acteur modeste perdu dans l'immense foule, il a eu la vision concrète de l'histoire. Elle

fut pour lui, non pas « la tradition écrite, la chose grise et froide, presque douteuse, qu'on apprend par le livre », mais une tragédie vécue avec toutes ses angoisses, la réalité poignante qui demeure non seulement dans la mémoire, mais comme mêlée à notre sang. Il restera le blessé, le vaincu de l'année terrible. On eût dit qu'elle ne voulait pas s'éloigner de lui, qu'il était encore pris dans les décombres et les jonchées de cadavres. « Il y a dans nos âmes — écrivait-il — des places stérilisées : tout ce que la vie a replanté depuis lors y pousse mal, avec des fleurs trop pâles. » Et il en voulait à ceux qui essaient de se distraire des images déjà lointaines du drame accompli. Il s'était fait là sa philosophie de l'histoire, et nul n'a mieux montré que lui quelles vertus, défaillantes dans notre camp, avaient amené la victoire dans l'autre. Voici un tableau du soir de Sedan, coloré comme un tableau de Detaille et éloquent comme une péroraison de Bossuet : « Le misérable convoi descendait les coteaux qui vont de Bazeilles à Douzy ; au-dessous les bivouacs des vainqueurs étoilaient de leurs feux la vallée de la Meuse. Du champ des œuvres sanglantes où campaient ces cent mille hommes, alors qu'on les croyait endormis, harassés de leur victoire, une voix puissante monta, une seule voix sortie de ces cent mille

poitrines. Ils chantaient le choral de Luther. La grave prière gagna tout l'horizon et emplit tout le ciel, aussi loin qu'il y avait des feux, des hommes allemands. On l'entendit bien avant dans la nuit ; c'était si beau et d'une telle majesté que nul ne put s'empêcher de tressaillir ; ceux-là même qu'on poussait, abîmés de fatigue et de douleur, hors de ce qui avait été la France, ceux-là oublièrent un instant leur peine pour subir l'émotion maudite. Plus d'un qui était jeune alors et peu mûri à la réflexion vit clairement dans cette minute quelle force nous avait domptés : ce n'était pas la ceinture des bouches d'acier et le poids des régiments ; c'était l'âme supérieure faite de toutes ces âmes, trempée dans la foi divine et nationale, fermement persuadée que, derrière ces canons, son Dieu marchait pour elle près de son vieux roi ; l'âme résignée et obstinée vers un seul but, qui depuis trois générations, depuis cinquante ans, depuis Iéna, l'avait lentement et patiemment préparé, le mets délicieux qui ne se mange que froid. » — Ce tableau, M. de Vogüé l'a refait vingt fois, jamais avec les mêmes couleurs, toujours avec la même émotion. Et de ces mauvais jours, il a emporté un sentiment qui sera la flamme intérieure de sa philosophie et le grand ressort de son action ; c'est une confiance indestructible dans les destinées

de notre race. Chose étrange ! ce blessé, ce vaincu fut un impénitent de l'orgueil français. A travers les humiliations du désastre, la lassitude des marches sans fin et les longs ennuis de la captivité, il avait appris à estimer à sa valeur notre génie, notre force, cette flamme d'enthousiasme qui est sans doute la cause de beaucoup de nos erreurs, mais aussi le principe de tous nos élans et de tous nos relèvements. Au mois de mai 1895, il s'arrêtait à Bingen devant la statue de la *Germania*, debout sur le Niederwald, lourde, colossale, appuyée sur son glaive, image de la nation barbare, symbole de ses idées, de ses victoires, de ses orgueils. Et là, en face de la Walkyrie germanique, il évoquait la Vierge française, la *Jeanne d'Arc* de Dubois qui rayonne sur la place du parvis de Reims ; et il écrivait : « C'est bien elle l'inspirée, telle que l'histoire l'a fait connaître et que notre intuition la complète. C'est bien elle l'enfant qui part si simple, si sûre, si douce, pour sauver sa terre de France. Frêle sans faiblesse, pas faite encore sous le corselet d'acier qui bombe ; gauche un peu dans ses habits de fer, à cette chevauchée, à ce nouveau métier. Sa petite main tient l'épée ferme, mais sans habitude, comme elle portait le cierge dans l'église de Domremy ; sans habitude, elle s'assure en selle et rêne le cheval ; à ce cheval, elle a communi-

qué déjà une part de son âme, elle l'a associé à son idée ; l'animal ennobli et conscient sait où il va, qui il porte. Rien ne les arrêtera. Le jeune visage virginal et les regards appellent le secours du ciel, sans étonnement ni jactance, avec une confiance si entière et si simple toujours ! Elle va parler, pour dire des mots comme ceux du procès, brefs, pleins de sens et de finesse naïve ; des réponses déconcertantes pour les arguties de justice et qui semblent un écho des mots de la Passion. » Et cette enfant, il en faisait la figure de la patrie française ; il la plaçait en rêve dans quelque défilé des Vosges, sur un pic d'où elle pourrait engager un colloque avec sa voisine du Niederwald. Et il concluait par ce parallèle où l'on sent, non pas le dépit du vaincu, mais la noble conviction du Français qui ne veut abdiquer ni une seule de ses fiertés, ni le moindre de ses espoirs : « Aux fils de la *Germania*, la puissance du nombre, du poids, de la longue tension. *Numero gaudent*, disait déjà Tacite. Chez le peuple sauvé par Jeanne d'Arc, l'incalculable compte davantage, ce peuple se relève, il triomphe avec de moindres éléments et plus frêles ; les multitudes n'y servent de rien, sans l'appel d'une voix, le sursaut irrésistible de l'âme. Leur force est dans la masse ; la nôtre est dans la flamme. » Il faut insister sur cette idée de la race quand on

étudie l'œuvre de M. de Vogüé. Elle est la dominante de sa philosophie. Il n'y a que cela qui compte pour lui dans l'histoire politique ou dans l'histoire littéraire. Les individus ne sont que des atomes, une poussière ténue ; ils ne trouvent leur force, leur cohésion et leur vraie vie que dans la conscience de la race. Et je suis sûr qu'il emporta cette conception essentielle de ces soirs lugubres où, sur les champs de bataille et dans les forteresses prussiennes, il pouvait comparer les âmes et les visages différents du vainqueur et du vaincu.

Il y a un péril dans cette exaltation du sentiment national ; il peut dégénérer en une certaine étroitesse d'esprit, rétrécir nos horizons et nous empêcher de comprendre, d'admirer tout ce qui mérite d'être compris et admiré en dehors de nous-mêmes. Les voyages et la diplomatie ont préservé M. de Vogüé de ces tendresses exclusives. Il était éclectique de naissance et par tradition ; les aventures de la vie allaient lui donner un faux aspect de dilettante, l'induire au moins en tentation de dilettantisme. Et il lui faudra une rare vigueur de tempérament pour échapper au mal qui fut celui de sa génération. — Au lendemain de la guerre, le chef de sa famille est nommé ambassadeur en Turquie ; ne sachant

que faire de ses vingt-cinq ans, avide de connaître et de voyager pour connaître mieux, il l'accompagne à Constantinople. Figurez-vous ce jeune homme, à la fois artiste et poète, nourri d'Homère et de Virgile, qui est transporté tout d'un coup sous le ciel radieux de l'Orient : il s'enivre de soleil et de science, d'histoire et de mythologie, de l'antiquité grecque et des légendes orientales, de souvenirs anciens et d'images modernes. Il ne peut tenir en place ; les noms de toutes ces contrées illustres semblent venir vers lui, écrits en lettres d'or, et il les accueille et il les suit. Il voyage de Constantinople à Athènes, d'Athènes à Jaffa, de la Syrie en Égypte. On le rencontre aujourd'hui à Jérusalem et dans les gorges du Liban ; demain parmi les colosses de Boulaq et jusque par delà les Pyramides. Chemin faisant, il ramasse des couleurs ; il s'initie à tous les mystères, à toutes les poésies, se faisant le contemporain de tous les siècles, le sujet de tous les rois et presque le dévot de tous les dieux.

Il rentre en France, mais ce n'est que pour une heure. Un hasard de chancellerie l'envoie à Saint-Pétersbourg. C'est un nouveau monde qui s'ouvre devant lui... et les voyages recommencent. Il parcourt la Russie de Moscou à Samarcande ; il s'attache aux pas du général

Annenkof qui jette par-dessus les montagnes le chemin de fer transcaucasien. En quelques années, le peuple russe n'a plus de secrets pour lui ; il connaît son âme, cette âme mystérieuse, infiniment complexe, où les contradictoires s'embrassent et vivent en bonne harmonie, et qu'il définit en un symbole pittoresque : « A mon sens, le Russe est le produit de la soupe qu'il mange. Vous la connaissez, la soupe nationale ; vous vous la rappelez avec horreur ; on y trouve de tout, du poisson, des légumes, des herbes, de la bière, de la crême aigre, de la glace, de la moutarde, que sais-je encore ? Des choses excellentes et des choses exécrables ; on ne devine jamais ce qu'un coup de sonde va ramener de là. Ainsi de l'âme russe ; c'est une chaudière où fermentent des ingrédients confus : tristesse, folie, héroïsme, faiblesse, mysticisme et sens pratique ; vous en retirerez de tout au petit bonheur, et vous en retirerez toujours ce que vous attendiez le moins. » Dostoiewski lui disait un jour avec un accent de pitié superbe : « Vous ne pouvez nous comprendre ! » Il relève le défi et il entre si bien dans les secrets de la nature slave qu'il sera demain son révélateur et même son poète. Rien ne lui échappe ; les salons des boyards, les couvents des moines, la cabane du moujik, il connaît tout et il s'expli-

que tout. La terre a pour lui l'attrait des grandes tristesses avec ses immenses champs nus sous le ciel d'hiver, et il se laisse gagner par elle, comme hier il subissait le charme des déserts africains : « On va par les grandes plaines uniformes, à l'automne; la terre est nue, grise et vide ; plus de moissons, pas encore de neige; comme il l'a dit, ce poète (Nekrassof), la terre russe ressemble à un mort qu'on n'a pas encore vêtu de son linceul. Du ciel bas, des myriades de corbeaux s'abattent sur ces landes et sur ces labours ; les tristes oiseaux couvrent la plaine, tous pareils, croassant, cherchant leur vie dans la boue. Parfois les bandes effrayées s'élèvent en tourbillons, remontent dans leur nid de brouillard ; leur vol est gauche et sans grâce, leur voix est rauque ; ce n'est pas la fauvette, ce n'est pas l'hirondelle ; mais il y a une beauté lugubre dans le vol de ces grandes masses sombres ; il y a un frisson mystérieux, comme un souffle d'esprits, dans le vent qu'elles font en fendant l'air... Cependant la neige est venue, ils se posent de nouveau, longues traînées noires sur l'immensité blanche ; et ce qu'ils apportent de vie dans ce paysage désolé ne fait qu'en accroître le deuil et l'horreur. » Après cela, il étudie les poètes, les romanciers. Et c'est le grand travail, car, s'ils sont tous de la même race, ils semblent

s'efforcer d'en réaliser chaque fois un type nouveau et inédit. A l'aurore du siècle, c'est Pouchkine, une sorte de Byron avec son âme violente, contrastée, et sans l'ombre même de l'inquiétude religieuse. Vingt ans plus tard, c'est Gogol, un vrai Russe celui-là, un croyant et qui meurt tout jeune, épuisé de pénitences et de macérations. C'est un croyant encore que Dostoiewsky, mais quelle antithèse entre celui-ci et celui-là ! La tristesse de Gogol devient chez lui une disposition tellement bizarre qu'elle n'a plus de noms dans notre langue et qu'il faut être M. de Vogüé lui-même pour expliquer la folie russe où il y a du désespoir, du fatalisme et de la religion. Et l'on ne sait trop quel nom donner à ce moujik tour à tour furieux et tendre, dur et sentimental, allant sans cesse des colères les plus violentes aux mansuétudes de l'Évangile, et reflétant dans son œuvre la frénésie de tous ces contrastes... M. de Vogüé déchiffre toutes ces énigmes. Tolstoï lui-même ne le déroute pas, le sphinx le plus déconcertant pour une intelligence française. Au début, c'est le nihilisme radical, le néant, la nuit, la nuit russe « avec ses effrayantes chansons qui parlent du chaos primordial, du chaos paternel », comme dit le poète Tutchef. Et puis tout d'un coup, par une de ces brusques secousses

qui semblent réservées à cette terre où les vents tournent d'une frontière à une autre sans rencontrer d'obstacles, le grand seigneur nihiliste se fait le disciple de Sutaïef, jette l'anathème à la science, à la raison, à la civilisation, se fait l'apôtre d'un évangile nouveau, l'évangile du renoncement total et de la charité... Toutes ces figures et toutes ces âmes sont, non seulement compliquées, mais quasi impénétrables à nos instruments d'analyse. Pour les étudier et pour les clarifier il faut le sens du mystère ; il faut admettre avec Shakespeare qu'entre le ciel et la terre il y a beaucoup plus d'énigmes que l'esprit de l'homme n'en saurait expliquer ; il faut dans la mesure du possible se faire une âme à l'aune de ces âmes, une « âme oiseau de mer » que n'effraient ni les tourbillons de tempête, ni les courses dans l'inconnu sans bornes. Et M. de Vogüé a réalisé ce miracle. Il a fait la lumière là où il n'y avait pour nous que la nuit opaque, là où nos regards osaient à peine s'aventurer. Le *Roman russe* est un des plus beaux livres de la critique française ; nous n'en avons point qui fasse plus d'honneur à notre esprit, à nos méthodes, à la facilité de nos sympathies et à la puissance de nos analyses : « Pauvre terre pâle ! — écrit M. de Vogüé, à la fin de l'ouvrage — ses fils diront peut-être que je l'ai peinte trop

maussade, que je n'ai pas su respirer son parfum amer; ce sera une injure imméritée ». Je ne sais pas ce qu'en ont dit les Russes, mais je leur souhaite des écrivains étrangers qui parlent d'eux avec cette intelligence, cette sincérité et cette chaleur d'affection.

Le *Roman russe* est un livre définitif dans la vie de M. de Vogüé. Quand l'écrivain nous l'envoie de Saint-Pétersbourg, il est lui-même désormais. Les études, les voyages, l'existence nomade ont achevé son éducation intellectuelle. Il est celui à qui rien d'humain ne sera étranger et dont l'horizon est aussi vaste que le monde. Prenez la table d'un de ses ouvrages futurs : une étude sur l'Allemagne y alterne avec une autre sur Athènes, un article sur l'Inde avec un autre sur l'empire des Tsars ; A. de Vigny voisine avec Nekrassof et Tutchef, Tolstoï avec Puvis de Chavannes. Suivez à la trace les héros de ses romans : ils sont presque les citoyens de l'univers. Louis de Tournoël nous entraîne à sa suite de Paris au Caire, de la rue Saint-Dominique à la mosquée El-Azhar ; Jacques Andarran nous conduit au Sénégal après nous avoir fait entrer au Palais-Bourbon ; Jean d'Agrève nous emporte dans les rizières du Tonkin. Ils ont des ailes tous et ils se meuvent à travers les civilisations les plus diverses comme dans leur élément natal. Ils

sont les fils d'un père dont la jeunesse n'eut point de demeure permanente, pour qui les frontières n'existent qu'au titre de fictions géographiques et qui a fait de sa vie intellectuelle une course vagabonde à travers toutes les pensées, tous les arts et toutes les poésies.

III. — L'Apostolat.

Ces longs voyages ne sont pas favorables à l'action. L'intelligence qui se disperse à l'infini atténue d'autant les forces de la volonté. Les plus énergiques sont ceux qui se ramassent sur eux-mêmes et limitent leur horizon pour le dominer et l'embrasser plus facilement. Et puis tout comprendre et tout aimer n'est-ce pas la définition même du dilettantisme ? Et le fléau du siècle guettait M. de Vogüé au carrefour de toutes les routes où il s'attardait.

Comment donc a-t-il pu lui échapper? Je ne sais trop. Explique qui pourra. Il aurait pu dire comme ce vieux blasé de Sainte-Beuve :

> J'ai fait le tour des choses de la vie,
> J'ai bien erré dans le monde et dans l'art...,

et cependant il garda toutes les énergies intactes et cette âme où habitaient les contradictions fut une âme d'apôtre. Au lieu de s'amuser comme tant d'autres au jeu pervers du dilettantisme, il le dénonça impitoyablement. Il fut cruel aux

délicats mandarins qui font la roue devant la foule à seule fin de lui faire admirer leur adresse, et dont le commerce « ressemble à la littérature autant qu'une boutique de jouets à une bibliothèque ». Il fut cruel à Flaubert, à Zola, à tous les romanciers de ce « pessimisme matérialiste, résigné pourvu qu'il ait sa provende de plaisir quotidien, décidé à mépriser les hommes en tirant d'eux le meilleur parti possible pour ses jouissances ». Il n'alla pas d'un bond à l'autre extrémité; il ne fut pas le médecin candide, qui digère bien et pense peu, et qui n'a d'autre conseil à donner à l'hypocondriaque que de se reposer l'esprit sur des idées riantes. Ses idées à lui n'étaient pas plus riantes que cela. Mais entre son pessimisme et celui de Zola il y avait au moins cette différence qu'il s'accompagnait d'une révolte et d'une pitié. C'était le pessimisme douloureux, celui qui cache une espérance sous ses malédictions et peut se raidir en un effort robuste ; celui qui doit être un principe d'action et un instrument de progrès, car, comme il l'a dit lui-même, « le monde n'est jamais transformé ni amélioré par ceux qu'il satisfait pleinement ».

Il n'est donc pas un satisfait et, s'il prend la plume, c'est pour faire œuvre de bon ouvrier. Ne lui parlez donc pas de l'art pour l'art ; il vous

répondra avec son ironie distinguée : « Je ne croirai jamais que des hommes sérieux, soucieux de leur dignité et de l'estime publique, veuillent se réduire à l'emploi de gymnastes, d'amuseurs forains. » L'écrivain devient pour lui une sorte de conducteur d'âmes, une vigie qui sonde les brumes de l'horizon et annonce l'avenir ; il le définit en une formule à laquelle auraient applaudi les vieux mages romantiques, — qui n'avaient d'ailleurs aucune marque de la vocation — : « Un gardien à qui tout un peuple a confié son âme pour un moment ». Avec de tels principes, il devait ambitionner l'honneur d'un apostolat et d'une influence. Il disait dans la préface du *Roman russe* : « Les âmes n'appartiennent à personne, elles tournoient, cherchant un guide, comme les hirondelles rasent le marais sous l'orage, éperdues dans le froid, les ténèbres et le bruit. Essayez de leur dire qu'il est une retraite où l'on ramasse et réchauffe les oiseaux blessés ; vous les verrez s'assembler toutes ces âmes, monter, partir à grand vol, par delà vos déserts arides, vers l'écrivain qui les aura appelées d'un cri de son cœur. » Il jure d'être cet écrivain-là et c'est vers la jeunesse qu'il se retourne d'abord.

Aux environs de 1890, cette jeunesse traversait une crise morale. Dégoûtée du matérialisme

scientifique et littéraire, s'ennuyant à périr dans les cénacles parnassiens au jeu monotone des images et des sonorités, elle attendait quelqu'un qui lui donnât le mot d'ordre de l'action. On médisait d'elle un peu partout ; on la trouvait bien terne et bien froide à côté de la jeunesse du second Empire qui avait fait la République, dans les cafés du boulevard Saint-Michel, entre deux parties de billard et deux bocks de munich. M. de Vogüé devina, sous ces apparentes indolences, derrière la bizarrerie de certaines attitudes, une génération qui attendait qu'on l'invitât au travail et dont les idées philosophiques et politiques ne ressemblaient nullement à celles des aînés. Il la connaissait bien, et, quoiqu'il fût loin d'elle, il avait l'oreille tendue à ses moindres mots : « Les négations brutales, — écrivait-il dans la préface du *Roman russe*, — ne satisfont plus la jeunesse. Lui parle-t-on de la nécessité d'une rénovation religieuse dans les lettres, elle écoute avec curiosité, sans prévention et sans haine, car à défaut de foi elle a au plus haut degré le sens du mystère : c'est là son trait distinctif. On lui reproche son pessimisme ; et on ne lui offre rien pour guérir ce mal : ces pessimistes, ce sont des âmes qui rôdent autour d'une vérité. » Il était donc en communion d'esprit et de cœur avec ces adolescents inconnus qui regardaient vers lui

et attendaient beaucoup de lui. Il pouvait s'adresser à eux ; il leur parle au mois de décembre 1889, adressant ses souhaits « *à ceux qui ont vingt ans* », encourageant dans leurs nobles espoirs « ces esprits en quête, indécis, avec le tremblement inquiet d'une aiguille de boussole quand elle cherche sa direction ». Il leur parle chez lui, accueillant leurs vers, leur prose, leurs confidences. Il leur parle à l'Académie française, en son discours de réception : « Pauvre jeunesse! — s'écrie-t-il — comme certains portraits du XVIe siècle, elle regarde le monde avec des yeux tristes, des yeux où ne passent que des choses qui meurent. L'éclair s'y rallumera. Ne soyons pas trop inquiets pour ces générations de leur positivisme, de leur réalisme, de leur pessimisme : si elles n'en gardent que la défiance des formules creuses et le goût des vérités solides, ce passage dans l'ombre ne leur aura point nui. Qu'est-ce qu'une ombre? La preuve du soleil. L'âme humaine est toujours au travail d'une poésie et d'une foi ; après les grands écroulements, l'heure revient vite où l'on entend murmurer et se répondre

les voix éternelles
De ces filles du Ciel qui s'appellent entre elles. »

Enfin le mouvement se dessine ; la jeunesse se

met en marche avec le besoin de croire et d'agir, comme si elle eût voulu inaugurer le siècle prochain dans la fraternité d'un même idéal. M. de Vogüé lui montre la route ; il lui dédie son fameux article *Les Cigognes*. Les jeunes écrivains lui apparaissent sous la figure de ces oiseaux voyageurs qui annoncent la saison de lumière et dont l'apparition signifie union et concorde. Il analyse avec finesse et bienveillance tous les livres d'où qu'ils viennent, de Suède, d'Allemagne, de Russie, de France, livres de philosophes, de romanciers, de poètes, de tous ceux qui cherchent leur âme perdue, avec une angoisse pareille à celle du Pierre Schlemyl de Chamisso qui avait égaré son ombre. Et contemplant à l'avance cette cathédrale nouvelle que ces chers adolescents sont en train de faire sortir de terre, il conclut en ces termes : « Les architectes qui bâtiront la cathédrale de l'avenir, pour peu qu'ils aient de la mémoire et de l'indulgence, la fantaisie copieuse des imagiers d'autrefois, ne manqueront pas de sculpter dans quelque tympan un nid de cigognes ; à moins qu'ils ne la taillent dans la plus haute pierre, sous l'auvent du clocher, pour mieux figurer l'humeur de ces voyageuses ; nées sur ce faîte d'où l'on voit beaucoup de pays, elles gagnent souvent le large, étant des oiseaux curieux et de grand vol : rappelées par la voix qui

leur sonne là-haut les heures accoutumées, elles reviennent tourner autour, d'instinct, sans savoir pourquoi, pauvres bêtes! par le commandement exprès qui fait à chaque être sa destination particulière, qui a fait d'elles les modestes messagères de paix, les avant-courières des bons jours ». Il y avait peut-être bien des illusions dans cette confiance généreuse ; l'expérience n'a pas tardé à démontrer que parmi les travailleurs qui se mettaient à l'œuvre pour le relèvement du sanctuaire, tous n'acceptaient pas également les plans de l'architecte. Et sans doute aussi l'architecte lui-même, s'il avait le génie des lignes idéales et des hauteurs sublimes, manquait un peu du sens de l'unité et de la solidité. Mais au moins il avait fait un beau rêve et il l'expliquait avec une telle éloquence que tous les ouvriers venaient à lui et que les plus naïfs croyaient à l'achèvement final.

Le plus bel épisode de l'apostolat de M. de Vogüé fut ce minuscule roman qu'il intitula le *Testament de Sylvanus*. Cette fois il ne s'adressait plus seulement à la jeunesse, quoique le héros fût bien un adolescent et dont la figure ressemblait à ceux de l'époque. Mais l'état d'âme que représente Sylvanus est plus général ; il correspond à des expériences, à des lassitudes, à des aspirations qui furent celles de toute une élite en

1892. Sylvanus est un païen de la décadence romaine ; il a goûté à toutes les mauvaises joies de la vie et il en éprouve un immense dégoût ; il s'est assis dans toutes les écoles, vendant sa jeunesse aux sophistes de toute doctrine, aux marchands de tout mensonge. Quand l'enseignement de l'un s'écroulait dans son esprit, il allait à un autre, avec l'invincible espoir de rencontrer la vérité ;... et la vérité fuyait, fuyait toujours, insaisissable. Il a donc passé par toutes les métamorphoses intellectuelles ; il a étudié au pied de toutes les chaires, il s'est agenouillé devant tous les autels, et à la fin de ces expériences manquées, il se retrouve avec la souffrance de l'incurable doute. Sottise et néant ! c'est son dernier mot, le résumé de sa vision du monde et de la vie. Et il arrive ainsi au milieu du chemin, ne croyant plus à quoi que ce soit, incapable de se donner à quelque chose, décidé enfin à n'être qu'un spectateur désintéressé de ce monde, puisque le monde ne peut lui offrir ni une vérité satisfaisante, ni une action à sa taille. « J'étais bien résolu — dit-il — à jouir de la pièce, sans jamais remonter sur la scène où grimacent les pauvres acteurs ; je pensais que la curiosité peut être une suffisante raison de vivre. » Par bonheur un maître imprévu l'attendait à cette heure critique.

Un jour, dans le cirque d'Éphèse, après les

spectacles sanglants, il voit un vieillard recueillir pieusement les lambeaux d'une victime. Il le suit, il l'accompagne jusque dans un réduit obscur où l'attendent des hommes et des femmes. Il y retourne, par curiosité d'abord, puis par un intérêt croissant. Et alors commence dans son âme une lutte tragique entre les ténèbres et la lumière, entre la vaine philosophie et la doctrine de l'Évangile. Car le vieillard n'est autre que saint Paul et il dompte Sylvanus par l'irrésistible ascendant d'une doctrine supérieure, vraiment divine. Sylvanus va se faire chrétien, et il raconte les joies de son âme, la vie de ses frères, ses espérances qui habitent dans le ciel : « Nous triompherons sur la terre comme dans le ciel, nous les méprisés, parce que nous avons introduit dans l'univers les grandes forces nouvelles, la charité, la souffrance acceptée, c'est-à-dire le don perpétuel de soi aux autres et à Dieu. Vous viendrez à nous parce que vous nous persécutez et que nous vous laissons faire : la loi de justice veut que tout persécuteur soit finalement la victime de sa victime. » Ainsi parle Sylvanus à Damaris d'Éphèse, à celle qui fut la compagne de ses erreurs et de ses plaisirs. Il attend le baptême et il espère le martyre.

Le *Testament de Sylvanus* était comme un petit miroir que M. de Vogüé plaçait sous les yeux de

sa génération et dans lequel il l'invitait à se regarder. Cette saison ingrate dont parle le jeune homme « entre la fleur des croyances qui a péri et le fruit de la science qui n'est pas formé », c'était bien la saison d'alors et le milieu moral où l'on vivait. Sylvanus s'écriait sur les gradins du cirque d'Éphèse : « Forme de mon temps, tu m'apparaissais tout entière, égoïste et sceptique, élégante et cruelle, belle encore de tout le prestige des arts, des poésies, des gloires et des dieux du passé ; riche en talents et pauvre de génie, morte à la vieille foi, crédule à tout le reste, étourdie d'un vacarme d'idées et de chimères d'où nulle pensée créatrice ne surgit ; affamée de faux bonheurs et d'émotions malsaines, passionnée pour les tueries du cirque et les mensonges du théâtre, livrée aux histrions, à ce point que la loi romaine doit défendre à tes patriciens de les suivre en public,... fière de tout comprendre, mais incapable de rien respecter ; vaniteuse de ton luxe, indifférente à la misère, impitoyable à la faiblesse ; ne demandant à la terre que de te porter gaîment jusqu'à la fin de la fête, fermant les yeux aux catastrophes que tu prépares à tes fils, méprisant le passé qui te valait bien et niant l'avenir qui vaudra mieux que toi... » Sylvanus voyait la décadence française à travers les images de la

décadence romaine et c'est bien notre temps qu'il flagellait sur le dos des dilettantes et des viveurs de l'antiquité. Et Sylvanus regrettait encore de n'être pas demeuré « au foyer des ancêtres, sans inquiétude et sans trouble, aimant ce qu'ils aimaient, croyant ce qu'ils croyaient, content des vieux horizons et des anciens bonheurs ». C'était exprimer les vagues mélancolies, les vagues remords de tous ceux qui avaient trop espéré de l'avenir, trop dédaigné dans le passé. Ainsi ce roman minuscule débordait d'allusions transparentes à toute la vie actuelle et il témoignait une fois de plus de l'intelligence de M. de Vogüé et des énergies de son âme apostolique.

Il poussa jusqu'à l'héroïsme les devoirs de l'apostolat. La tribune parlementaire lui apparut un jour comme l'endroit le plus favorable pour parler à la France. Charmante illusion d'un cœur trop généreux ! Il voulut être député de l'Ardèche et il le fut ; on l'invalida et il revint. Les quatre années s'écoulèrent et il ne revint plus. Il en avait assez. Tout ce qu'il put faire à la Chambre fut de reprendre le siège, vacant depuis Lamartine, le siège au plafond, au-dessus des vilenies et des passions politiques. De là, il observa à son aise, mais il parla peu. Il avait

trop d'idées à exprimer et on ne l'eût pas compris ; il était trop noble pour ce milieu où la médiocrité est la seule distinction permise. De ce rapide passage aux Folies-Bourbon il rapporta un roman, *les Morts qui parlent*, la plus virulente satire qu'on ait encore faite des mœurs et du désordre parlementaires. Je laisse de côté l'idée philosophique qui est à la base de ce réquisitoire. L'hypothèse des « morts qui parlent », qui se réveillent en chaque député et qui font de lui un énergumène, est au moins une contribution ingénieuse à l'étude du virus jacobin. Mais ce qui est plus intéressant, c'est la description du mal lui-même. M. de Vogüé a trouvé quelques formules qui resteront et qui expliquent à la fois la stérilité et la malfaisance du régime. Le héros du livre, Jacques Andarran, avant d'entrer en séance, s'arrête dans la Salle des Conférences, et le Juif, Elzéar Bayonne, lui explique la destination du lieu : « Tu vois ici le réfectoire du grand ordre mendiant. De tous les noms qui pourraient définir le Parlement, c'est encore celui qui convient le mieux : l'ordre mendiant du XIX[e] siècle ». Et Bayonne réduit à quatre types toutes les lettres qui encombrent la serviette du député : lettres de l'électeur qui sollicite une faveur ; lettres du député au ministre pour

demander un passe-droit; réponse du ministre qui promet tout; réponse du député à l'électeur qui amplifie les promesses ministérielles. C'est le cercle vicieux de la mendicité parlementaire. « Comment cette table, — s'écrie Bayonne, — ne croule-t-elle pas sous le poids des millions de mensonges qu'elle a portés? » Et des bouts de dialogue s'échangent dans les couloirs qui sont l'initiation politique de Jacques Andarran. On ment et on vole autour de lui : « Fi ! quelle indélicatesse ! » s'écrie le novice. — « Non, c'est de la politique ! » — « Mais c'est une infamie ! » — « Non, c'est de la politique ». Et le pauvre Jacques Andarran n'est bientôt plus qu'une goutte amorphe et involontaire dans cette masse fluide de rapines, d'hypocrisies et de mendicités. Et il assiste à des scènes qui lui donnent à la fois l'épouvante et la nausée. Un député est à la tribune ; il déclame contre l'Eglise : « Une contraction colérique déformait peu à peu les visages ; ils grimaçaient avec des expressions de joie méchante ;... le luisant de la haine passait dans tous les yeux braqués. On eût dit que certains regards, à l'extrême gauche, avaient la vertu du basilic et qu'ils allaient poignarder les ministres, les gens du centre. Ce fut pis encore quand le plafond lumineux s'éclaira : dans l'air épais, sur ces figures terreuses, fantomatiques,

avec la clarté trouble et jaunâtre dont on ne voyait pas la source, il sembla qu'une pluie de fiel en dissolution s'épandît ; elle tremblait dans l'atmosphère vibrante, elle faisait saillir les visages convulsés, plus terreux et plus jaunes, plus haineux sous le cerne de lumière bilieuse. » Avec *les Morts qui parlent* M. de Vogüé continuait son apostolat, l'apostolat du dégoût après l'apostolat de l'espérance. Sa législature n'avait été qu'un spectacle, mais ce n'était pas un de ces spectacles auxquels s'amusent les dilettantes : il sortait du Parlement, écœuré, armé jusqu'aux dents de sarcasmes, d'ironies vengeresses. Il libérait son âme et les honnêtes gens crurent que c'était un peu leur âme aussi qu'il libérait avec la sienne.

IV. — Les Idées

Un tel effort d'apostolat, fût-il d'ailleurs voué à l'impuissance, suppose quelques convictions fortes, une philosophie, tout un ensemble de sentiments et d'idées qui en sont la flamme intérieure. Or, quand on fait le tour de cette âme diverse et compliquée, la dernière impression est qu'elle est l'âme la plus française qui soit, — je veux dire une âme qui demeure obstinément fidèle à tous les orgueils de la race et à toutes les grandeurs de l'histoire. Je l'ai indiqué plus haut : la défaite n'a pas tué ce vaincu. Il fut de « l'insolente nation » qui se relève des champs de bataille, indomptée et indomptable. Un souvenir lui reste du soir de Sedan, tout petit, minuscule, et qui prend à ses yeux les proportions d'un symbole grandiose. Il s'en allait, prisonnier avec un lieutenant aux chasseurs d'Afrique, sous la garde d'un officier prussien : « Au fond du vallon abrité, un cantonnier, la pipe aux dents, continuait de casser des pierres au bruit du canon. Le Français montra

gravement cet homme au Prussien : « Nous ne sommes pas finis, monsieur ; admirez comme notre corps des ponts et chaussées a des agents dévoués. » Le Germain, entendant mal la plaisanterie, s'inclina cérémonieusement. » Ce cantonnier impassible est une image pour M. de Vogüé ; il représente à ses yeux la France immortelle. Et, durant quarante ans, il se fit le collaborateur de cet ouvrier ; il travailla à refaire la route par où les nouvelles générations s'achemineraient vers le relèvement, sinon vers la revanche.

Cet homme, — à qui je reprocherai tout à l'heure d'avoir accueilli trop d'idées de passage, — a toujours repoussé de son seuil ceux qui venaient lui parler de la déchéance française. Il savait mieux que personne nos misères politiques, notre mal social et toutes les plaies par où s'échappe le meilleur de notre sang. Mais la race demeure ; il croit et il espère en elle. Elle continue d'incarner à ses yeux toutes les beautés, toutes les grâces et même les plus nobles énergies du genre humain. On parlait beaucoup, voilà quelques années, de la « supériorité des Anglo-Saxons » ; M. de Vogüé répondit à ces dithyrambes par un simple parallèle. C'est dans *le Maître de la Mer*. Il dresse en face l'un de l'autre Archibald Robinson, président de l'*Uni-*

versal Sea Trust, et Louis de Tournoël, le jeune officier français qui revient du fond de l'Afrique. Archibald Robinson est le maître de la mer : il ramasse en sa main tous les océans, l'Atlantique et le Pacifique, l'Austral et le Boréal ; toutes les mers, toutes les baies, toutes les syrtes, tous les havres, tous les paquebots. Il pense par continents. Tous les pirates du monde et de l'histoire ne sont que des canotiers auprès de lui. Et c'est dans ses yeux glauques qu'on aura vu vraiment

Toute une mer immense où fuyaient des galères.

Et Louis de Tournoël se rencontre avec ce colosse. Oh ! comme les âmes sont différentes et qu'il suffit de peu de paroles pour accentuer le contraste ! Archibald veut s'associer ce héros. Il lui parle de richesses à conquérir, de mines, de plantations, d'or, d'argent et de bank-notes. Il dit à Tournoël :

— Vous aimez votre épée ? la lame ne sera plus qu'un jouet de parade, si vous ne l'assurez pas dans cette lourde garde d'argent qui la fera redoutable.

— Pauvre et pure, mon épée me suffit, répond l'autre.

Archibald sourit :

— Puis-je vous demander, capitaine, combien

vous rapporte une année de travaux et de combats au Soudan ?

— L'honneur ... Ce payement magnifique, vos milliards ne me le rendraient pas.

Et le dialogue se continue qui met en lumière deux âmes et deux races contradictoires. Tournoël le conclut d'un mot : « Nous ne nous comprendrons pas, monsieur Robinson ! » Et M. de Vogüé ajoute : « Non, ces deux hommes ne pouvaient plus se comprendre... Ils personnifiaient le duel tragique de deux races, de deux mentalités. Tous deux brûlaient de conquérir ce globe, par des voies et pour des fins différentes : l'un par son or et pour en amasser davantage ; l'autre, par son épée, pour y planter un drapeau et s'exalter aux anciens rêves de grandeur que représentait cet emblème. Le premier voyait dans son globe une riche proie ; il y cherchait... l'assouvissement de ses robustes appétits. Le second y continuait les chevaleresques folies de ses pères, la Croisade et la Révolution : libérateurs du saint Tombeau ou libérateurs du genre humain, propagateurs de l'Évangile ou des droits de l'homme, tous ceux de sa race avaient débordé sur le monde pour y recueillir de la gloire en y semant des idées, pour façonner ce monde à l'image de leurs belles chimères. Le Missionnaire... poursuivait sa mission, comme les gran-

des ailes du moulin continuent de tourner sur les hauts lieux, à tous les souffles du vent, alors qu'il n'y a plus de grain à broyer sous la meule. » Évidemment ce « missionnaire » ne sera pas toujours ni le plus fort, ni le plus riche sur la terre ; mais il sortira vainqueur de tous les tournois, car finalement le monde appartient à l'idée et aux serviteurs de l'idée.

Un nationalisme ardent, où la passion est d'autant plus tendre qu'elle s'est affinée dans la souffrance, tel est donc le point de départ de tout l'effort de M. de Vogüé. « Toute ma force d'action descend en moi des plis de mon drapeau », dit L. de Tournoël au Yankee sarcastique. L'héroïque formule est la devise de l'écrivain lui-même.

Elle l'a inspiré dans son apostolat littéraire. Le jour où il nous demanda de prendre et de lire le roman russe, il voulait infuser à notre littérature un sang nouveau. Le naturalisme manquait à la fois du sens divin et du sens humain. L'école d'E. Zola se distinguait à ce premier signe qu'elle niait Dieu, l'âme, le mystère et l'idéal ; elle bannissait du domaine de l'art tout ce qui dépasse les sens et l'observation brutale. A ces poètes de la matière, M. de Vogüé opposait les poètes de l'âme divine et immortelle. On l'a dit, l'âme slave « est la cloche du temple qui sonne toujours

les choses divines, alors même qu'on l'affecte à des usages profanes ». Son nihilisme lui-même n'est qu'une sorte de religion retournée. Les écrivains russes peuvent s'égarer à travers toutes les erreurs et les impiétés monstrueuses, ils n'en gardent pas moins un profond sentiment religieux. Les forçats de Dostoiewski s'en vont au bagne, un Évangile à la main. Si l'on pénètre avec eux dans la *Maison des Morts*, on y entend des cris de haine et de colère, des rires et des pleurs, des cliquetis de fers et des rugissements de blasphèmes. Il y a là des monstres qui font peur sous les haillons sinistres. Et, tout d'un coup, vous voyez ces bandits se signer dévotement devant les icônes de la Vierge ; vous les entendez pleurer et prier : « Une nuit comme j'étais éveillé à quatre heures du matin, j'entendis un sanglot timide ; le vieillard était assis sur le poêle et lisait une prière dans un eucologe manuscrit. Il pleurait et je l'entendais murmurer de temps en temps : « Seigneur, ne m'abandonne pas ! Seigneur, fortifie-moi ! Mes petits enfants, mes chers petits ! nous ne nous reverrons donc jamais ! » — Je ne puis dire quelle tristesse je ressentis. » Ils sont tous pareils ; Gogol, Dostoiewski, Tolstoï sont imprégnés jusqu'aux moëlles des sèves évangéliques ; et même à travers leurs livres les plus étranges, on sent

toujours le voisinage d'un volume régulateur : c'est l'Évangile d'Astromir de Novgorod, rangé à la place d'honneur de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, et qui s'ouvre là comme la source intarissable d'où découle toute la littérature russe.

Et cette littérature a de plus le sens humain, Ah ! comme elle ressemble peu à notre naturalisme français, qui a dépouillé toute pitié, toute sympathie de l'intelligence et du cœur. Flaubert n'a peint que la bêtise humaine ; E. Zola « la bête humaine ». Et M. de Vogüé a le droit d'écrire en parlant de cette école néfaste : « Du précepte de la création elle n'a retenu que la première moitié : elle a pétri le limon, elle l'a curieusement fouillé ; elle en a tiré tout ce qu'il contient ; elle a oublié de lui inspirer le souffle qui fait une âme vivante... Elle se dessèche et périt, comme la verveine du poète dans le vase fêlé d'où l'eau nourricière a fui. » Les romanciers russes au contraire se penchent avec pitié sur la pauvre créature humaine ; l'Évangile les a pénétrés d'une tendresse exquise qui se répand à flots sur les êtres les plus disgraciés. Et ceux-ci sont traités avec indulgence, avec une sorte de divine miséricorde : « La pitié pour la créature tombée est un trait bien russe — écrivait Gogol. — Rappelle-toi le touchant spectacle qu'offre notre

peuple quand il assiste les déportés en route pour la Sibérie. Chacun leur apporte du sien, qui des vivres, qui l'argent, qui la consolation d'une parole chrétienne... C'est le besoin de réconforter son âme déchue, de le consoler comme on console un frère, comme le Christ nous a ordonné de nous consoler les uns les autres. » Chez Dostoiewski, ce sentiment de la pitié devient une sorte de religion, la religion de la souffrance humaine. Né dans un hôpital, surpris dès l'enfance par la maladie et tous les deuils, déporté dans les bagnes de la Sibérie, il offre son génie en holocauste à tous ses frères de misère. Il fut leur compagnon, il se fait leur historien et leur poète. Il les aime et nous oblige à les aimer. Tolstoï est de la même église ; ses héros, Pierre Besouchof, Lévine arrivent toujours, après les raisonnements nuageux, à cette haute conclusion de pitié sociale : « Il ne faut pas vivre pour soi ; il faut vivre pour les autres. »

C'était donc bien une littérature nouvelle que M. de Vogüé nous révélait, bien différente de la nôtre, et qui devait nous arracher aux brutalités régnantes et opprimantes. Il cite quelque part le mot de Pouchkine : « Les traducteurs sont les chevaux de renfort de l'humanité » ; il était, lui, plus et mieux qu'un traducteur. Il commentait, il expliquait. Il nous suppliait de lire et d'imi-

ter. Il disait : « Voici les temps de famine et d'anémie revenus... : les Russes arrivent à point ; si nous sommes encore capables de digérer, nous referons notre sang à leurs dépens. » Il espérait beaucoup. Et en effet il y eut de belles fêtes pour l'esprit français, un enthousiasme délirant durant quelques jours ; l'âme française et l'âme slave semblaient fraterniser, l'une allant vers l'autre et lui offrant le trop-plein de sa sève et de sa vie. Et puis... ce fut tout ou à peu près. Le livre de M. de Vogüé ne fut qu'un beau traité d'alliance qui resta sur le papier. N'est-ce pas un peu le sort de toutes les alliances franco-russes ?

Il faudra bien dire tout à l'heure que l'introduction du roman russe a plutôt été néfaste à l'esprit français. Je me hâte d'ajouter que M. de Vogüé nous avait mis en garde contre les excès d'une imitation étourdie. « On voudra bien croire, — écrivait-il en la préface de son livre, — qu'en établissant ces parallèles je ne cherche pas le plaisir impie de diminuer mon pays. » Il voulait l'agrandir au contraire ; et, tout en provoquant le contact des deux peuples, il restait fidèle au principe essentiel de sa philosophie, à savoir qu'une race ne subsiste qu'en développant toutes les qualités qui la constituent en tant que race. La race seule importe à ses yeux. C'est la

grande idée qui est à l'arrière-fond de toute son œuvre. Et, en l'affirmant avec sa prestigieuse éloquence, il a porté de rudes coups à l'individualisme des snobs et des esthètes. Ceux qui eurent vingt ans aux environs de 1880 furent d'étranges personnages. Ils ne croyaient plus qu'en la littérature. Sceptiques et indifférents, ils se consolaient de la déchéance française — si tant est qu'ils en eussent besoin — avec la plume et le pinceau. Tout était vanité pour eux excepté l'harmonie des phrases et l'éclat des couleurs. Puisque la France avait perdu la primauté du monde, ils rêvaient de fonder une sorte de patrie idéale où il ne serait plus question ni d'armées, ni de drapeaux, ni de frontières, où l'on ne s'occuperait que des métaphores et des adjectifs. Et ils fondaient entre eux des cénacles, de petites sociétés d'admiration mutuelle où l'on avait le droit de parler de tout, excepté de la politique nationale et de l'histoire française.

Or, à ce moment-là, une grande voix nous arriva de l'Orient. C'était celle de M. de Vogüé. Il avait visité le musée de Boulaq et les ruines de Balbek ; il avait, comme le Cruas du *Maître de la Mer,* interrogé les hypogées et les momies qui y sommeillent. Il revenait maintenant et ce qu'il criait à cette jeunesse égoïste, c'était à peu près ceci : « J'ai visité les tombeaux et il n'y a que

les races qui subsistent. De temps à autre, j'ai bien lu sur les stèles funéraires un nom de roi et une date discrète ; mais j'y ai vainement cherché un nom de poète, un nom d'artiste, un nom d'architecte. Ils vous ressemblaient peut-être tous ceux-là ; ils étaient vaniteux comme vous et comme vous désireux de confier à la postérité une image idéale de leur génie. L'avenir les a trompés ; tous leurs efforts dispersés sont venus se fondre en une œuvre unique et collective. Ils ne sont plus que des atomes perdus dans l'immense matière dont se compose le souvenir d'un peuple. Les individus ne sont rien, la race est tout ; et, si voulez que l'histoire recueille quelques vestiges de votre passage, tâchez de vous oublier vous-mêmes et de ne songer qu'à l'œuvre commune... » Je traduis ; j'ai tort de traduire. Il faudrait plutôt citer quelques pages de ces admirables *Lettres d'Asie* où le voyageur était un poète, ou le poète par instant devenait un de ces voyants que Barbey d'Aurevilly appelle « les prophètes du passé », où le poète et le prophète proclamaient « cette loi antérieure et supérieure à toutes les habiletés des diplomates, la loi universelle qui ordonne à l'homme de s'user pour autrui, à aujourd'hui de s'immoler pour demain ». Le dernier mot de ces lettres contenait tout un programme de vie morale : « Créa-

tion par le sacrifice, c'est tout l'ordre et le secret de Dieu. » Et les mots sonnèrent étrangement dans les tours d'ivoire où les jeunes décadents sculptaient de leurs mains précieuses des figurines pour les bazars et des sonnets pour les petites académies dissidentes.

Donc tout pour la race. L'individu ne doit vivre que pour la race, c'est la loi de l'histoire, la même qui contraint le ver à mourir en tissant son fil de sa propre substance. M. de Vogüé rapportait, de ses voyages à travers le monde, ces vérités élémentaires. Et il acceptait tous les devoirs qu'impose la vitalité de la race. On parlait autour de lui de paix universelle ; le congrès de la paix ouvrait ses assises. On lui demanda son avis sur l'extinction de la guerre ; il répondit : « Je crois avec Darwin que la lutte violente est une loi de la nature qui régit tous les êtres ; je crois avec J. de Maistre que c'est une loi divine ; deux façons différentes de nommer la même chose... J'estime qu'il faut faire pour la guerre, loi criminelle de l'humanité, ce que nous devons faire pour toutes nos lois criminelles : les adoucir, en rendre l'application aussi rare que possible, tendre de tous nos efforts à ce qu'elles soient inutiles. Mais toute l'expérience de l'histoire nous enseigne qu'on ne pourra les supprimer tant qu'il restera sur la terre deux hommes,

du pain, de l'argent et une femme entre eux. Je serais bien heureux que le Congrès me donnât un démenti ; je doute qu'il le donne à l'histoire, à la nature, à Dieu. » Il allait donc jusqu'au bout de sa pensée ; il proclamait franchement la loi de la force, du sacrifice et de l'héroïsme collectif. Les sentimentalités larmoyantes s'en scandalisaient, comme elles se scandalisent aujourd'hui d'entendre M. P. Bourget rappeler aux classes qu'elles ne peuvent durer que par la force, au sens complet de ce mot. Les situations sont identiques : ici, la barricade ; là, une frontière. De côté et d'autre, il faut choisir entre la vie ou la mort ; et la mort guette les classes et les races qui s'abdiquent elles-mêmes en des paradoxes humanitaires ou en des mœurs sans énergie.

Mais le progrès de la race n'est possible que par le progrès de l'individu. Un peuple est une famille, un peuple est une armée ; une famille ne vaut que par la vertu de chacun de ses membres, une armée n'est redoutable que par la valeur de chacun de ses soldats. Et c'est pourquoi, après avoir placé très haut l'image de la race, M. de Vogüé s'efforce d'exalter l'héroïsme individuel. Et il n'y a pas contradiction. Il n'en veut qu'à l'individualisme qui se confond avec

le culte du moi solitaire, qui se retranche volontairement des soucis et des devoirs généraux et qui réduit l'univers à n'être plus qu'une matière à la merci de ses goûts aristocratiques.

M. de Vogüé n'a formulé nulle part le décalogue de l'héroïsme. Comment et de quoi naissent les héros ? il ne sait pas bien peut-être. Il sait au moins qu'ils s'en viennent de plus haut que les manuels de la morale laïque. Et je revois d'ici une scène, à la fois triste et amusante, des *Morts qui parlent*. L'actrice Rose Esther est une élève du « bon M. Pécaut » qui fut le directeur spirituel de l'école de Fontenay-aux-Roses. Elle garde pieusement les notes prises au cours ; elle relit les conférences aux titres sonores sur *l'Idéal moral contemporain* et la *Dignité de la personne humaine;* on l'a confite dans « ce sirop de religion laïque ». Mais elle est sortie du bocal et le léger vernis a vite fait de s'écailler au contact de l'air. Et, quand le danger est proche, il ne reste plus qu'une pauvre petite créature qui roule au vice élégant et pervers. « Oh ! mes cahiers de Fontenay ! — s'écrie-t-elle. — Les cahiers du bon maître ! », pendant que les feuilles s'en vont au feu et flambent au contact des braises. Le bon M. Pécaut n'a pu lui fournir une règle des mœurs. Tout au plus lui a-t-il appris le goût de la décence extérieure et ce n'est ni elle ni son

maître qui ont ajouté au patrimoine cornélien de la France.

Il n'y a que la foi qui fasse des héros, la foi religieuse et la foi nationale. Le missionnaire et le colonial, ce sont les deux types d'hommes qui ont reçu en dépôt et qui entretiennent la flamme sacrée de l'héroïsme. Le capitaine de Tournoël interroge sur le paquebot un Père blanc d'Afrique et il est bien près de croire, après toutes les désillusions, que sans l'argent les meilleures volontés sont vouées à l'échec. Et le missionnaire lui répond : « Je veux bien que l'argent soit un engrais utile pour l'arbre que l'on plante ; mais cet arbre ne peut sortir que d'une graine, l'idée, et quand l'idée s'appelle une foi, il n'y a pas de limites à la croissance de l'arbre... Missionnaires ! Millionnaires ! voilà des mots qui riment peut-être fort bien, mais qui hurlent d'être accouplés ! » Et le Père Abel évoque l'image des premiers missionnaires s'en allant à travers le monde romain sans bâton ni sacoche, ni pain, ni monnaie, et il ajoute : « Ils portaient ce qu'il y a de plus riche, de plus fort, de plus invincible : une idée ; la plus grande idée, notre foi. Demandez à ces flots qui ont vu l'Apôtre à l'œuvre, sur tout le pourtour de leurs rivages : ils vous diront comment Paul leur a désappris le nom de César, pour leur apprendre

le nom de son Christ ; comment il a donné à son Christ ces terres et ces eaux. Ce que Paul a fait, chacun de nous peut le recommencer contre les empires qui recommenceront Rome. Il n'y faut qu'un peu de foi et un peu de patience ! »

Bagage de missionnaire et bagage de soldat, les deux se ressemblent : légers et vite prêts. Et c'est de part et d'autre le bagage des héros. Ici, la foi au Christ ; là, la foi au drapeau. Le soldat colonial obsède M. de Vogüé. Deux ou trois fois il a esquissé sa figure ; elle rayonne de beauté, elle vibre d'énergie. Dans les *Morts qui parlent*, le colonial s'appelle Pierre Andarran, et quel contraste il forme avec son frère ! Celui-ci, après une année passée dans cette « cage aux écureuils » qu'on nomme le Palais-Bourbon, n'est plus qu'une petite chose tournante et voltigeante. Pierre, au contraire, a vécu dangereusement, comme disait Nietzsche ; au lieu de s'amuser au jeu des intrigues de couloir et des sonorités verbales, il a lutté contre la brousse, contre le soleil, contre les marais, contre les hommes. Et le voilà maintenant un chef complet, un admirable chef, prompt à la décision et debout sous la responsabilité. On pourrait lui confier des armées et des provinces. Aucune tâche ne le prendra au dépourvu. Il accomplira ces deux miracles : faire obéir des Français et faire travailler des nègres.

Et autour de lui, tous ses camarades lui ressemblent : basanés de soleil, maigres et souples comme leur latte d'acier, ils sont prêts à toutes les luttes et à tous les commandements. Jacques Andarran, au sortir du Palais-Bourbon, découvre en eux comme un monde inconnu. « Vus de loin, du Parlement, ces officiers coloniaux lui avaient toujours paru des serviteurs méritants, un peu encombrants, auxquels il fallait sans cesse allouer des crédits pour entreprises aléatoires, sans profit avéré. Sur place et au contact immédiat, il les jugeait autrement. Un trait commun caractérisait ces hommes d'action et les différenciait des hommes de parole parmi lesquels Jacques vivait : du sous-lieutenant à l'officier supérieur, chacun d'eux avait porté au maximum de rendement sa valeur individuelle. » Ce sont des Français placés dans les conditions normales de leur développement, à l'école de l'action et de la responsabilité... La voilà donc l'école de l'héroïsme, l'armée coloniale. Et la discipline ne change guère du missionnaire au soldat : une idée qui est en même temps une foi et une passion, l'idée de la France plus grande et de son drapeau plus glorieux. D'ailleurs cet héroïsme est contagieux ; les héros qui sont des chefs forment des soldats qui sont des héros. Jacques Andarran demande à son frère ce que

doit produire l'armée coloniale ; et Pierre lui répond : « Des hommes !... Ne regrettez pas votre argent. On ne payera jamais trop cher cette denrée-là. Tu te lamentes tout le jour sur le manque d'hommes. Nous formons les cadres du relèvement national. Quand vous aurez accumulé assez de ruines, vous viendrez chercher dans nos rangs des réorganisateurs. Quand vous aurez achevé de transformer en une garde nationale l'armée métropolitaine, nous vous donnerons une armée auxiliaire : et je te réponds qu'elle fera réfléchir nos adversaires européens. Si vous vouliez bien nous en fournir les moyens, nous mettrions demain à votre disposition cent mille, deux cent mille soldats incomparables, Sénégalais, Soudanais, Haoussas ; des baïonnettes qui ne raisonnent pas, ne reculent pas, ne pardonnent pas ; des forces dociles et barbares comme il en faudra toujours pour gagner cette partie barbare et inévitable, la guerre. »

M. de Vogüé raconte dans les *Notes sur le Bas Vivarais* qu'au temps de son enfance on lui avait mis entre les mains un petit livre intitulé : *Commentaires du soldat du Vivarais*. C'est sur ces pages qu'il apprit à lire. Ses premières visions furent de marches militaires, d'arquebusades, de prises de villes et de soldats qui appliquent l'échelle aux murailles des bicoques. Il est resté

fidèle jusqu'au bout à ces images et à ces idées d'héroïsme. Entre l'enfant qui s'extasiait devant les aventures du « Montluc Cévenol » et le romancier qui proteste dans ses livres contre ce qu'il appelle « le mysticisme malsain de la paix », il n'y a pas solution de continuité. Ses ancêtres, les baillis d'épée du Vivarais, lui avaient au moins transmis cela : un nationalisme intense qui resta la partie la plus vibrante de son âme et qui forme la partie la plus saine de son œuvre.

V. — Les Nuages

Des nuées, de lourdes nuées, pèsent pourtant sur cette âme et sur cette œuvre. En 1891, Anatole France écrivait de M. de Vogüé : « La jeunesse a mis de grandes espérances en lui ». Il donna un moment l'illusion d'un chef dominant et presque triomphant. Ce rôle le dépassait. Le vrai chef pourrait se définir : une volonté tendue au service d'idées claires et justes. M. de Vogüé était plutôt un magnifique élan au service de sentiments nobles et généreux. L'expédition qu'il conduisit se termina en un vague cortège funéraire ; il portait en lui-même quelques-unes des causes fatales de l'échec et de la débâcle.

Mais il est nécessaire de dire qu'il ne fut pas tout à fait responsable des fautes commises à son ombre ou sous son nom. Il avait prévu que le goût, créé par lui, de la littérature slave irait bientôt jusqu'à l'engoûment. Il savait mieux que personne que la porte était dangereuse qu'il nous ouvrait et que par là devaient passer bien des

modes paradoxales, et des goûts et des idées qui ne conviennent pas à l'âme française. La théorie de la race le mettait en garde contre ces fureurs d'importation exotique. Et je revois d'ici, dans le *Maître de la Mer*, Louis de Tournoël se défendant contre l'espèce de vertige, contre la fascination qu'exerce sur lui l'âme libre d'Archibald Robinson. Le héros français envie presque cet allègre ouvrier sans scrupules qui reforge le monde à grands coups de son marteau d'or; il est tenté de l'imiter, mais il ne peut pas : « Ses mouvements intimes n'étaient pas libres. Une armure de vieux fer les comprimait, elle était rivée sur tout son être moral par les mains invisibles des morts. La briser? Un instinct secret lui disait qu'il ne pouvait être fort que dans cette armure, qu'il ne s'y reconnaîtrait plus, s'il l'a dépouillait. » Nous ressemblons tous à ce Louis de Tournoël, et M. de Vogüé ne nous conseillait point d'échanger contre la blouse du moujik russe la vieille armure de fer des ancêtres.

Mais d'autre part il jetait sur cette blouse une lumière si éblouissante que l'envie vous prenait bien de l'essayer au moins. La comparaison était différente, mais aussi familière sous sa plume. Il disait, en nous offrant son caviar : « Si l'estomac est bon, l'assimilation est sans danger; s'il est

trop usé, il ne lui reste que le choix de périr par inanition ou par indigestion. Si tel était notre cas, un brouet russe de plus ou de moins ne changerait rien à notre sort. » Et il arriva que tout le monde se crut le plus splendide des estomacs et que ce fut une ripaille sans dignité. C'est du livre de M. de Vogüé que datent les snobs, grands et petits, jeunes et vieux, qui se croient obligés de rabaisser nos grands maîtres français au profit de ces barbares, introduits en coup de vent dans nos salons et nos bibliothèques. C'est de son livre surtout que sont issus quelques-uns des paradoxes les plus fumeux qui obscurcissent en ce moment l'intelligence française.

Et celui-ci d'abord qui représente au moins la moitié du génie de Tolstoï : la science est le mal ; la somme des vraies joies est en raison inverse des progrès de l'intelligence. On ne saurait imaginer la faveur soudaine dont jouit cet axiome enfantin. Les esprits les plus sains en firent au moins une courte maladie. M. Léon Daudet, dans *les Morticoles*, malmène la science et la raison avec autant de sans-gêne que Tolstoï le fait dans sa *Sonate à Kreutzer*. M. Maurice Pujo, dans ses *Dialogues avec l'inconnu*, prononce des oracles que le moujik Sutaïef ne désavouerait point. Il écrit : « La Science est immobile; ses

progrès eux-mêmes ne font qu'accroître l'immobilité... Il n'y a pas dans la science davantage de vérité qu'il n'y en a dans ce que peut découvrir en son cœur simple un illettré, un mourant, un enfant... » On retrouve les mêmes idées au fond de la critique de M. Théodore de Wyzewa, et surtout dans ce petit livre énigmatique qu'il intitule *le Baptême de Jésus ou les quatre degrés du scepticisme.* Il déteste la science : « La souffrance véritable, écrit-il, est de savoir ; qu'on empêche l'humanité de comprendre et on l'empêchera de sentir la douleur... Ce n'est pas seulement la vérité qui manque aux soi-disant vérités de la science : mais elles ne sont en outre ni belles ni bonnes ; et voici déjà que le monde est devenu presque inhabitable depuis cent ans que les lumières y sont répandues. » Il ne restait plus vraiment à ces jeunes tolstoïens que de regretter la vie heureuse des plantes et des arbres. On eût compris chez eux la volonté d'en finir une bonne fois avec « la science qui ne se tourne pas à aimer », selon le mot de Bossuet, avec l'orgueil scientifique qui depuis cent ans avait surtout amené dans le monde le doute, l'inquiétude, la souffrance et l'ennui ; mais c'est l'ignorance qui leur plaisait, une ignorance tranquille et douce, mère de la foi et de la bonté. Et c'étaient ces jeunes enivrés de

l'ignorance béate que M. de Vogüé appelait « les cigognes », messagères du renouveau! On riait autour de lui ; on disait : « Ces cigognes ne sont que des canards! » Je crois bien que parfois il n'était pas plus glorieux de ses disciples que Chateaubriand ne le fut des René et des Eudore qui foisonnaient sur sa route.

Après les prophètes de l'ignorance, nous eûmes les prophètes de la « pitié sociale ». Et ceux-ci encore, par M. de Vogüé, nous viennent des romanciers russes. A la vérité, ils étaient déjà pour nous d'assez vieilles connaissances ; les romans et les drames de Hugo avaient acclimaté dans nos cerveaux toute une floraison de sentimentalités absurdes. Le plus sérieusement du monde, on nous avait chanté que tous les gueux sont des saints, que toutes les courtisanes sont des anges, que les « misérables » ne sont au fond que des miséreux, et que la société, étant seule responsable des crimes commis, n'a le droit ni de punir ni de tuer. Cependant ces paradoxes avaient beaucoup perdu de leur faveur initiale; nous en revenions peu à peu, grâce au bon sens et à l'esprit droit de la race. Et voici qu'ils nous envahissent, plus vivaces que jamais et plus néfastes que jamais. Aux maîtres romantiques nous avons substitué les maîtres slaves, et entre les uns et les

autres il n'y a guère d'autre différence que celle d'un accent plus convaincu, plus dogmatique, plus forcené. V. Hugo ne se comparait qu'au « mage effaré » ; Tolstoï est purement et simplement une façon de Christ moderne. Il a son Évangile, sa morale, sa politique, et tout cela s'appelle « ma religion ». Et cette religion n'est pas très compliquée, si d'ailleurs elle est très originale. Il la réduit à quelques préceptes comme ceux-ci : « Ne résistez pas au mal », donc pas d'armées ; « ne jugez pas ! », donc pas de tribunaux ; « ne tuez pas ! », donc pas de prisons, pas de représailles publiques ou privées. Tolstoï ne voit dans le militarisme que « l'organisation du meurtre », dans le patriotisme qu'un sentiment immoral, dans la richesse que « le droit d'exploiter le travail d'autrui ». Plus que tout le reste, les juges lui sont odieux et les criminels lui sont sacrés ; il dit hardiment : « Vous croyez que vos lois qui recourent à la violence corrigent le mal ; non, elles ne font que l'augmenter ». A tous ces aphorismes M. de Vogüé prêtait son éloquence, son lyrisme, la couleur et la chaleur de son verbe incandescent. Et, quand il avait idéalisé la figure de Tolstoï, comme elles paraissent froides et peu convaincantes les réserves qu'il faisait sur la doctrine de son héros ! En tout cas, elles n'ont pas endi-

gué le mauvais torrent : le tolstoïsme nous inonde et nous submerge. En mars 1900, la *Revue internationale de Sociologie* publiait une enquête sur la philosophie de Tolstoï, et il y avait là des réponses déconcertantes. Émile Zola se dérobait : « Je suis mal documenté », écrivait-il, et pourtant à lire l'un ou l'autre de ses « quatre évangiles » il était facile de voir qu'il y avait communication, sinon concurrence, entre les deux hommes. Lucien Descaves s'écriait que *Résurrection* est « le plus beau et peut-être le seul livre de ce temps-ci digne de rester dans la mémoire des hommes » ; Camille Mauclair allait d'emblée jusqu'au dithyrambe : « La doctrine de Tolstoï est la plus pure, la plus admirable manifestation morale de l'époque ; elle dit tout haut ce que pensent tout bas les consciences, et il est indiscutable qu'elle est le cri même de la nature ». Et un grave professeur du Collège de France, M. G. Séailles, fermant les yeux aux théories anarchistes qui sont encloses dans la morale de Tolstoï, écrivait dans la *Revue philosophique* : « L'idée maîtresse de la religion de Tolstoï est l'idée toute moderne de la justice pour tous, l'idée nouvelle, dernier progrès de la conscience humaine qui agite et trouble nos sociétés, en attendant peut-être qu'elle les pacifie » (janvier, 1900). Tolstoïser est le snobisme

du jour, une façon de paraître élégant et bien informé ; et, je le dis tout bas, tel adolescent qui se pare de son titre de catholique, et qui s'en va répétant dans les Congrès, dans les petites revues et dans les feuilles jeunes, des axiomes naïfs sur le patriotisme international et la paix universelle, qui déclame contre les dures lois, et qui fait du désordre intellectuel et social, sous le couvert de l'Évangile, cet adolescent n'est qu'un disciple inconscient du romancier slave. M. de Vogüé n'avait point prévu que cette génération sortirait de son livre et qu'à force de faire aimer un homme il aboutirait à vulgariser la plus pernicieuse des folies.

Il ne péchait ici que par l'imprévoyance. Des lacunes plus graves se révèlent dans cet esprit et dans cette œuvre. L'un et l'autre sont la proie d'une mortelle indécision, de ce flottement incertain dont j'ai indiqué déjà les origines. — M. de Vogüé n'était au fond qu'un disciple attardé des romantiques. Il ne s'en cachait point d'ailleurs, il lui plaisait de saluer en Chateaubriand son père spirituel. Il écrivait en 1892 : « Nous tous qui sommes nés dans son giron, nous lui demeurerons fidèles jusqu'au bout. Il nous a donné notre vision du monde, enchantée ou douloureuse ; il nous a passé le mal de son désir, il a accommodé à notre lâcheté le peu de vérité que

nous pouvons tolérer. Dans l'esclavage où il a réduit nos imaginations, nous l'admirons et nous l'aimons, comme l'esclave aime et admire le maître de race supérieure qui lui apprit à penser, à regarder, à lire. » Cette gratitude est touchante ; seulement elle est dangereuse, et les « esclaves » de René le sont en même temps du doute, du rêve et de l'incomplet en toutes choses.

Et tout de suite le cas devient singulier d'un apôtre de l'héroïsme à qui il arrive de propager par des romans l'anémie morale des romantiques. Je songe en ce moment à son merveilleux *Jean d'Agrève* qui est le plus émouvant des poèmes et la plus tragique des idylles. S'il fallait établir la filiation de ce héros que la passion mène à la mort, ce n'est pas seulement à Tolstoï et à Dostoiewsky qu'il faudrait remonter, mais à Stenio, à Jacques, à Mauprat, à tous les pauvres malades à qui G. Sand en son œuvre a bâti un hôpital. Aux deux héros du livre, à Jean et à Hélène, pourrait s'appliquer le mot de Tolstoï, parlant d'Anna Karénine et de Vronsky, son complice : « Ils étaient semblables à des navigateurs auxquels la boussole prouverait qu'ils vont à la dérive, sans pouvoir arrêter leur course ». Un mot revient souvent sous la plume de Jean d'Agrève : « le sort mauvais qui nous poursuit » ; et de fait, au-dessus de ces deux êtres,

jetés par la passion hors des lois divines et des cadres réguliers de l'existence, on sent planer un destin inexorable — la fatalité russe ou la fatalité romantique — qui doit les ensanglanter dans la vie et les réunir dans la mort. Et c'est à peine si l'on sent, à travers cette sombre tragédie, le conflit moral de la conscience et du cœur, de la passion et du devoir.

Tout à la fin, M. Vogüé essaie de réhabiliter les deux victimes dans la commune souffrance : Hélène meurt, comme une sœur de charité, au milieu des soldats malades du lazaret de Port-Cros ; Jean d'Agrève tombe, frappé d'une balle, dans les brousses du Tonkin. Et sur ces deux tombes, le romancier appelle la pitié de Dieu : « Il s'est réservé le soin de juger. Il s'en acquittera mieux que nous. Il voit plus loin, plus au fond, plus longtemps ; et, ce que vous négligez peut-être de faire, quand il regarde nos cœurs, il les voit à travers les larmes que nous avons versées. J'ai idée que cette eau-là dévie son regard du côté de la pitié. » M. de Vogüé a raison ; il y a dans le cœur de Dieu, au moins autant que dans le sien, des réserves de miséricorde pour les faiblesses humaines. Mais encore aurait-il dû les faire mériter un peu plus tôt par les deux coupables et ne pas les réduire à la nécessité de cette absolution *in extremis*.

La religion de M. de Vogüé ne sera trop souvent aussi, comme chez les romantiques, qu'une assez vague sentimentalité, une religion de soupirs et de désirs traversée parfois d'un douloureux frisson de scepticisme.

A force de fixer trop longtemps trop de choses, l'œil finit par se perdre dans une brume indécise. A force de sympathiser avec les doctrines contradictoires et les rites les plus divers, M. de Vogüé aboutissait à n'avoir plus de symbole bien défini. Son âme était une sorte de Panthéon où le Dieu de l'Évangile gardait sans doute la chapelle principale, mais où il avait trop de voisins et même trop de rivaux. Il m'a paru à certains jours qu'il devait ressembler un peu à ce Cruas du *Maître de la Mer*, le jeune égyptologue qui a fouillé les ruines de tant de sanctuaires qu'il s'est fait accueillant à tous les dieux et à toutes les croyances. Cruas découvre un jour cette inscription sur un tombeau : « Il adorait Dieu et le glorifiait dans ses desseins. Il couvrait d'un voile le flanc de tout ce qu'il avait vu » ; et il ajoute : « Est-ce beau ! Est-ce sage, ce voile sur le flanc de la vérité ! » Cruas a, non seulement le respect, mais la passion du voile ; il n'aime pas la vérité aux contours nets et au rayonnement clair. Cruas a l'âme romantique avec toutes les manies de l'archéologue. M. de Vogüé ne lui

a pas évidemment confié toute son âme ; il valait mieux que cela, que ce scepticisme enveloppé de science et d'indifférence. Néanmoins il est indulgent à Cruas, comme si c'était un peu de lui-même qu'il avait exprimé sous le symbole de ce collectionneur souriant de fétiches et de statuettes sacrées.

Enfin la politique de M. de Vogüé fut, autant que tout le reste, rebelle aux principes de fixité et de cohésion. Il ne savait pas bien où s'arrêter ; il y avait conflit entre son esprit et son cœur. Il lui déplaisait de n'être qu'un émigré à l'intérieur et, d'autre part, il sentait mieux que personne tout ce qu'il y a de fragile et d'incommode dans la maison sociale où il devait habiter. Par moments des formules lui venaient de cette résignation un peu molle à laquelle se reconnaissent les âmes timorées ; il écrivait au mois de décembre 1892, au moment même où le Parlement dégorgeait vers la Cour d'assises : « La meilleure constitution est celle que l'on a, pourvu qu'elle soit gardée par des mains fortes et habiles », et les monarchistes lui apparaissaient sous l'image de quelques attardés qui « regrettent l'ombre tutélaire d'un arbre mort ». Il avait peur de l'émeute, d'une anarchie provisoire. Et cela ne l'empêchait point, à la fin de

cet article, l'*Heure présente*, d'ajouter en manière de post-scriptum : « Il ne nous reste qu'à attendre l'inconnu, l'âme qui se réserve quelque part dans l'ombre et le silence, pour rassembler et guider l'âme éparse de la France. J'ai la confiance que Dieu ne nous refusera pas cette manifestation. » Il fallut à M. de Vogüé l'expérience personnelle du parlementarisme pour exaspérer en son esprit le désir de ce mystérieux inconnu. Ce désir est une hantise chez le Jacques Andarran des *Morts qui parlent* ; l'attente énervée crée pour ainsi dire l'objet chez le jeune député. Il regarde ses collègues en séance : « Sais-tu ce qu'ils observent ? — écrit-il à son frère. — Ils regardent obstinément les deux portes d'accès, le tambour de gauche, et le tambour de droite ; tous cherchent à deviner par laquelle entrera-t-*il* ? Crois-moi, je te le jure ; ils l'appellent tous, à ces portes, le libérateur, l'ordonnateur ; on le voit venir dans leurs yeux, on l'entend approcher dans leur cœur. Dans les couloirs, on ne parle que de lui, l'inconnu. » L'inconnu, à cette expression se reconnaît l'esprit irrésolu de M. de Vogüé ; il n'a jamais pu mettre un nom sur la figure de celui qui voit venir. Il fut pareil à ces voyageurs dont parle Plotin qui, perdus dans la nuit, assis en silence et le cœur triste au bord des flots, attendent que le soleil se lève et que

l'horizon s'illumine. Le sauveur était l'inconnu pour lui ; tout au plus savait-il le nom du précurseur. Et la scène est vraiment belle qui termine les *Morts qui parlent.* Le capitaine Pierre Andarran sort de Saint-Thomas d'Aquin, avec sa jeune femme et la voiture de noces, fleurie de gerbes et de grappes blanches ; il traverse devant le Palais-Bourbon la cohue des parlementaires. Jacques, le député, est debout contre la grille extérieure. Il reconnaît le coupé qui emporte Pierre et Marie. Et, étendant le bras vers la houle noire de ses confrères, il crie au capitaine :

— Pierre, balaye.

« L'officier leva la tête, aperçut son frère, sourit de son grave sourire.

— Balaye, Pierre ! reprit la voix échauffée, plus haut encore.

« Avec le même sourire tranquille, de l'accent dont on calme un enfant impatient, le capitaine répondit :

— Tu ne vois donc pas que cela s'en va tout seul !... »

Cela s'en va tout seul... C'est peut-être beaucoup dire. Rien ne se fait tout seul ici-bas. M. de Vogüé avait l'esprit assez lucide pour saisir les tares incurables du régime, de ses principes et de son personnel. Il entrevoyait la conclu-

sion, il appelait le libérateur. Tout cela n'avance de rien si l'on ne sort pas de la nuée, si l'espoir ne se précise en une foi, si la foi ne se précise en un nom et ne se traduit par des actes.

Conclusion

On aurait dit que M. de Vogüé était voué, comme par un décret éternel, à l'incertain, à l'inachevé, aux pensées qui demeurent dans l'imprécis, aux efforts qui restent dans l'incomplet. Une intelligence magnifique, une âme héritée de ses ancêtres dont quelques-uns furent des héros, un cœur immense et sonore qui s'ouvrait à toutes les sympathies et vibrait à tous les chocs, un verbe ardent et coloré qui rappelait celui de Chateaubriand, avec toutes ces forces réunies un tel homme aurait pu être le guide et la lumière de sa génération. Au lieu de cela, il ne fut qu'une flamme intermittente et qui déchirait la nuit sans tracer les vrais chemins. Nulle part son impuissance n'éclate mieux que dans son apostolat auprès de la jeunesse. Autour de lui, il groupa des adolescents ; il ne parvint jamais à les unir. On peut grouper avec de nobles sentiments et de belles images ; pour unir il faut des vérités nettes et substantielles. M. de Vogüé ne pouvait donner que ce qu'il possédait lui-même. Il prêchait l'idéal et la paix

des esprits ; il faisait apparaître le mirage de l'universelle réconciliation en un symbole qui comporterait à peine des croyances et en une religion qui s'accommoderait de tous les rites. Il leur offrait l'Évangile, mais un Évangile revu et légèrement diminué par Tolstoï. C'est trop peu pour faire œuvre qui vaille et surtout œuvre qui dure.

Au début de son *Essai sur les Révolutions*, Chateaubriand cite avec admiration un fragment de Sanchoniaton sur l'origine du monde. Pour l'historien phénicien, l'univers n'était d'abord qu'un air sombre et agité ; dans ce chaos une forme naquit qui s'appela le *Désir* et qui fut la créatrice de toutes choses. Et M. de Vogüé, en relisant cette page étrange, s'écrie : « Voilà bien la cosmogonie qui convenait à Chateaubriand : c'est l'histoire et l'explication de son âme ». C'est bien un peu l'histoire et l'explication de son âme à lui. En son être, comme dans le chaos primitif, s'agitaient des éléments confus, des pensées et des sentiments multiples à l'infini. Il espéra, il aspira, il désira. L'aspiration et le désir ne sont des forces créatrices que dans l'imagination des poètes primitifs et des rêveurs romantiques. Il échoua parce qu'il n'était qu'un immense et vague désir, une ardente et douloureuse aspiration.

Mais il y aurait peut-être de l'indécence, en face d'un cercueil, à trop insister sur les lacunes de ce grand esprit. Un jour, aux environs de Pâques, M. de Vogüé écrivait à un prêtre : « Je crois à la résurrection ». Et c'est pourquoi, en dépit du mystère troublant de cette conscience douteuse et de cette mort trop brusque, je répète le mot qui est de lui et par lequel je commençais cette étude : « Cloches de Pâques, cloches de France, parlez-nous de résurrection ! »

Mars 1910.

HENRY BORDEAUX

CHAPITRE II

HENRY BORDEAUX

Il est tout jeune encore. Quarante ans, c'est à peine le milieu de la route pour un écrivain de génie ; c'est l'heure où les pensées se précisent, où le cerveau fermente, où la plume court à la besogne avec une sorte d'allégresse calme qui est le signe de la virilité.

Il peint quelque part, d'un trait pittoresque que G. Flaubert lui eût envié, les rudes paysans « qui marchent dans les idées avec la lenteur des bœufs dans les sillons ». Ce jeune savoyard marche à travers les idées avec la rapidité légère de l'oiseau dans son sillage. Et cela fait qu'à peine au seuil de la quarantième année il compte déjà parmi les plus illustres. Ceux-ci le sentent venir sur leurs pas et ils n'en sont point jaloux. En lisant les livres de H. Bordeaux, ils se consolent peut-être de ce premier cheveu blanc sur la tempe qui est toujours un événement doulou-

reux dans la vie des poètes et des romanciers. P. Bourget, M. Barrès saluent en lui un disciple et un émule : il s'en vient d'une école qui fut la leur, il prononce avec une gratitude émue des noms qui leur sont chers. Taine et Le Play sont ses maîtres et ils n'en eurent point d'autres. Ce n'est pas qu'il ne soit qu'un écho ; son œuvre dramatise en des fictions originales et puissantes quelques vérités éternelles dont on peut faire deux fois l'expérience et qui gardent dans ses livres l'accent d'une conviction prise à même la vie et l'épreuve. Le témoignage que leur rend M. H. Bordeaux n'en a donc que plus de prix. Il est à base d'observation sociale autant que de foi religieuse ; il est le cri d'un honnête homme que l'anarchie effraie dans sa conscience chrétienne et française, et qui semble avoir pris comme devise de sa vie le mot superbe de Gœthe : « *J'étais un homme, c'est-à-dire un combattant* ». D'où nous vient donc ce nouveau défenseur de la famille et de la tradition ? — Par quel chemin arrive-t-il sur le champ de bataille ? — Quelles sont ses armes et quelle est sa tactique ? — Je vais essayer de le dire.

I. — Le Départ

Dans son premier roman, *Le Pays natal*, H. Bordeaux a dit lui-même la force vivace des impressions d'enfance et « l'aptitude des lieux à former les âmes ». Il naquit en Savoie, à Thonon-les-Bains, le 29 janvier 1870. Et c'est là qu'il a grandi, entre les eaux bleues du Léman et la muraille rocheuse des Alpes. Des flots limpides, des cimes altières, des vallées riantes ; en bas des fleurs et des moissons, en haut des neiges immaculées ; un paysage superbe sur lequel plane le souvenir de saint François de Sales et de Mme de Charmoisy, la Philothée de la *Vie dévote*, il a regardé toutes ces choses aux jours de la première enfance. Elles lui sont entrées dans l'âme par les yeux et elles n'en sont jamais sorties. En un accès de mauvaise humeur contre la Savoie natale, Joseph de Maistre écrivait une fois : « Suis-je donc condamné à vivre et à mourir ici comme une huître attachée à son rocher ? » H. Bordeaux n'a pas eu de ces impatiences ; il sait bien qu'il n'y a pas que des huîtres attachées aux rochers et qu'il est possible d'y recueil-

lir autre chose que des mollusques. Il aime d'amour la petite patrie qui lui donna des impressions de force, des conseils de vie robuste et austère, un inlassable sursaut vers les hauteurs sereines. Il a transporté le décor natal en son œuvre. En chacun de ses romans, les Alpes projettent leur silhouette auguste ou gracieuse ; les lacs scintillent, comme les yeux ouverts de la Savoie qui regardent le ciel ; les vallées s'étendent, glorieuses de verdure ou de fruits. Et peut-être est-il permis d'établir une relation entre ces paysages grandioses et les pensées de haute philosophie morale qu'ils encadrent. Une âme s'est façonnée à les contempler et ils demeurent les témoins, presque les soutiens, de son effort d'apostolat social.

Et la Savoie ne fut pas seulement un beau cadre pour l'enfance et la jeunesse de l'écrivain ; elle lui fut aussi une école. En 1870, elle n'était française que depuis quelques années ; elle s'éveillait à peine à la vie moderne. Elle était la patrie de ces « hommes d'autrefois » dont le marquis Costa de Beauregard nous a laissé une monographie et qui revivent si bien sous la plume de H. Bordeaux. Les « bons Allobroges » dont parlait J. de Maistre s'étaient gardés des frivolités élégantes et des vaines curiosités. Les chefs des grandes familles, remueurs du sol et

du roc, faisaient songer aux patriarches des anciens jours. Les villes elles-mêmes dormaient à l'ombre du passé. « Séparée de l'Italie par les Alpes, et de la France par la frontière, écrit H. Bordeaux, la patrie des petits ramoneurs menait une vie à part, lente et tranquille. C'était le temps du *buen governo*, comme on disait alors — un gouvernement paisible, paternel et pondéré, où les affaires allaient leur petit train sans se presser. On ne faisait pas de politique, et dans la ville il n'y avait qu'un abonné de journal : ce notable, célèbre parce qu'il recevait la *Gazette*, la passait à tout le monde successivement. Quelquefois, on la lisait le mois suivant. Et quant aux faits locaux, on les inscrivait à la craie chaque semaine sur un grand tableau noir placé devant l'Hôtel de Ville ». On ne s'imagine pas la simplicité des mœurs qui gouvernaient cette race primitive. H. Bordeaux, qui descend d'une vieille famille de magistrats savoisiens, ne se lasse pas de nous raconter des anecdotes sur la justice ancienne de son pays. Chez nous et de nos jours, quand on veut être avoué, les démarches sont nécessaires auprès des puissants du monde. En Savoie, elles étaient seulement utiles, mais en revanche infiniment pittoresques. Un bourgeois de Thonon, le père Millet, s'est mis dans la tête de se faire attribuer la charge. Un

matin, il part, bien droit sur son mulet, deux barils de fromage suspendus à la selle. Où va-t-il? C'est bien simple. Il va à Chambéry ; il abordera les sénateurs de Savoie, il leur offrira les présents de son étable, et la fonction lui sera accordée comme par enchantement. Les jours passent ; il ne revient pas et toutes les commères de Thonon vont, chaque soir, l'attendre à la porte de ville, impatientes et ironiques. Il arrive enfin :

« A travers les branches des arbres, le soleil inondait de ses rayons le cavalier et la monture, essayant en vain d'en faire une image héroïque.

« Dès qu'il aperçut le groupe qui l'attendait, le père Millet, soucieux de son entrée, mit sa bête au petit galop. Son visage resplendissait ; il prenait des airs conquérants.

— Eh bien! eh bien! père Millet, êtes-vous nommé?...

« Le père Millet adressa à la ronde un gentil salut. Puis il se pencha un peu en arrière, et lâchant les rênes de sa mule docile, il posa ses deux mains sur les barils vides retenus à la selle. Avant de parler, il eut un long rire muet, et dans le silence il lança gaiement :

— Un baril de plus, et je faisais nommer mon mulet!... »

La vie savoisienne s'écoulait comme une pro-

cession, lente et pieuse. La justice surtout avait des langueurs interminables. Les magistrats de Chambéry croyaient en Dieu plus qu'en leur code et ils avaient, comme on dit aujourd'hui, « le frisson de l'erreur judiciaire ». Aussi les procès étaient sans issue ; il poussaient comme les arbres qui deviennent séculaires. Un jour, un curé qui plaidait depuis des années, ne put se retenir d'exhaler sa colère devant ses paroissiens. Il prêchait la Passion de Notre-Seigneur. Et quand il en vint à la condamnation du Juste, il s'écria en un transport lyrique : « Seigneur Jésus, que n'avez-vous été jugé par notre respectable Sénat de Chambéry ! De renvoi en renvoi, vous ne seriez pas encore mort sur la croix ». Que voulez-vous ? Les juges de Savoie attendaient, pour prononcer, d'être bien sûrs, et ils ne l'étaient jamais. Tout jeune, H. Bordeaux a respiré le parfum lointain, mourant, de ces mœurs patriarcales, de cette vie simple, douce et intime. Ce passé dont on évoquait au foyer le souvenir avait son charme ; ces bourgeois de Thonon qui se tiraient d'affaire avec un baril de fromage, ces magistrats qui avaient de la conscience, ces curés qui avaient de l'esprit, tout cela dressait à ses yeux l'image d'une époque où l'on devait être heureux. Le bonheur est dans la vie calme, dans les habitudes traditionnelles, dans la continuité. A

dix ans, H. Bordeaux savait ces choses et il ne les oubliera jamais.

L'enseignement de la famille précisa les impressions de la nature et du milieu social. Deux figures obsèdent encore l'âme de M. H. Bordeaux. Quand il connut son grand-père, c'était un beau vieillard d'une extrême politesse et d'une exquise élégance. Le portrait qu'il trace de lui fait songer à celui de J. de Maistre, avec quelque chose de plus aimable et de plus familier. Ce vieillard fut doux à l'enfant ; il ouvrit ses yeux à la beauté des paysages et son esprit à la grande loi qui régit les familles. La famille suppose une maison, un domaine, un sol qui la porte et des murailles qui l'enferment. L'aïeul apprit cela à son petit-fils.

« Il me prenait par la main et me conduisait dans les bois, de sa marche lente qu'il appuyait sur un grand bâton ferré. Il suivait avec joie mes regards nouveaux. Je sortais de l'ombre et il y rentrait; cependant nous nous comprenions à merveille. Ainsi les choses se ressemblent à l'aurore et au crépuscule. Nos promenades étaient peu variées. Il affectionnait les mêmes paysages et recherchait les mêmes impressions, afin de se persuader de sa propre durée.

— Regarde, petit ! me disait-il, quand le soleil parvenait à l'horizon.

« Et je lui demandais pourquoi le soleil se sauvait.

« Un jour, il me montra, d'une hauteur péniblement gravie, la plaine immense que tachaient les moissons de diverses couleurs. Une brise légère agitait nonchalamment les blés mûrs. Les forêts, dont l'été augmente le mystère, s'endormaient dans leur lourd feuillage. Et tout au fond nous distinguions les eaux bleues d'un lac souriant.

— Regarde, petit ! Est-ce beau ? Eh bien ! tout ce que tu vois est à moi.

— Vraiment, grand-père ?

« Je n'étais pas très convaincu. Mon grand-père ne réussissait jamais dans ses entreprises financières, où il introduisait de la poésie, et le petit homme que j'étais s'en doutait déjà.

— Oui, reprit-il, tout cela est bien à moi. Ces moissons dorées, ces vignes et ces hautes futaies, et ce lac aussi qui tremble d'aise au soleil... »

Une fois, le vieillard ouvrit ses grands bras devant les moissons et les taillis qu'il avait arrosés de ses sueurs. On eût dit qu'il voulait ramasser tous ces biens en une seule gerbe et les offrir en un seul geste. « Mon enfant, — murmura-t-il, — je te donne tout ce que j'ai ». Et ce qu'il donnait à l'enfant, ce n'était pas seulement le charme

et la grâce de la terre; c'était plus qu'une fortune et plus qu'un royaume. C'était une idée. Il faisait de lui le gardien de l'honneur familial et d'une tradition dynastique; il l'instituait légataire unisel d'un patrimoine de principes qui seraient dans l'avenir la base même de la philosophie morale de M. H. Bordeaux et les ressorts de son énergie.

Le père est digne de l'aïeul ; il est avocat au barreau de Thonon, c'est un homme de foi et de discipline. En 1870, au moment où l'enfant essaye son premier sourire, ce père a le courage de s'arracher à ce berceau ; il demande une place dans le bataillon des mobiles de la Savoie que commande le M[is] Costa de Beauregard et qui se couvrira de gloire devant les lignes de Héricourt. Après la signature de la paix, il revient au foyer. Il a appris sur les champs de bataille des choses qu'on ne trouve pas dans les manuels. On conserve dans les archives de la famille une liasse de lettres que H. Bordeaux lira quelque jour et où ce brave homme a jeté ses impressions et ses pensées : « Autour de moi, — écrivait-il, — je ne vois que des gens qui ne croient à rien, qui n'appuient à rien leur pensée et leur durée éphémère. Si nous avons tant de gens qui cherchent des bouleversements, c'est parce que nul ne sait ce qu'il veut... »

Tout le froissait, tout l'angoissait dans sa conscience de patriote et de français : « Notre République, — disait-il, — l'avons-nous entendue jeter un seul cri vers Dieu au milieu de ses désastres ? » La paix lui met au moins au cœur une espérance et un vœu aux lèvres : « Puissions-nous maintenant nous discipliner et nous rattacher à de fortes croyances collectives ! Les grands malheurs n'ont qu'un temps et purifient : le provisoire, l'incertain, le changement tuent et démolissent bien davantage. » H. Bordeaux grandit entre l'aïeul et le père, aimé de tous les deux, suivi passionnément par l'un ou par l'autre, car il est l'aîné, le chef et l'espoir de la dynastie. En pleine famille, en pleine nature, loin des lycées et loin des villes, sur la pente des montagnes et au coin du foyer se forme ainsi une âme saine, vigoureuse, ayant le goût des croyances précises, le sens de l'ordre et de la discipline, le respect inné de l'autorité et de la hiérarchie. C'est quelque chose, c'est l'essentiel même pour un écrivain d'avoir eu un berceau. H. Bordeaux n'est pas un de ces enfants de hasard, nés dans la rue littéraire et qu'on ramasse un beau matin à la porte d'une librairie. Des êtres sans famille ni généalogie encombrent notre littérature actuelle ; ils n'ont ni patrimoine d'idées ni tradition de sentiments. Ils sont des isolés et des déracinés.

H. Bordeaux a une famille; il est le descendant de quelques hommes qui furent rivés au sol et à la pierre du foyer, fanatiques de toutes les religions qui font la race plus robuste et la patrie plus forte. Et de la collaboration de ces ancêtres est née une âme antique par ses idées, toute moderne par la forme de sa sensibilité, une âme de poète, de penseur et de soldat, éprise à la fois des beaux rythmes et des nobles efforts, une âme solide comme le roc et fleurie comme les vallées natales.

II. — La Croisée des Chemins.

Dans l'histoire de toute âme, il y a ce moment critique que H. Bordeaux appelait ces jours-ci « la croisée des chemins ». Le jeune homme obéira-t-il à la poussée des instincts primitifs et des habitudes ancestrales? ou bien sera-t-il rebelle à cet impératif que lui crient, du fond de la conscience, le sang de la race et la voix des aïeux ? C'est le problème qui décide de la beauté d'une vie et de la fécondité de son action.

Vers l'âge de vingt ans, H. Bordeaux eut à l'examiner et à le trancher. Il avait quitté la Savoie, il était étudiant à l'Ecole de Droit de Paris. Il est facile de se représenter, d'après son dernier roman, le milieu dans lequel il fut jeté tout d'un coup. Presque un quart de siècle avait passé sur les souvenirs de l'année terrible. C'en était bien fini de cette jeunesse, à la fois ardente et triste, qui avait passionnément souhaité la revanche et senti passer sur elle « la grâce efficiente de l'action ». Une autre jeunesse arrivait au Quartier latin qui se moqua

des candides aînés. Pour celle-là, la guerre et la défaite n'étaient qu'une page d'histoire comme une autre, la chose terne et à demi indifférente qu'on découvre dans les livres. Elle oublia le passé, elle se jura de vivre dans l'avenir. Elle lisait Tolstoï et elle apprenait à l'école du grand nihiliste slave que l'homme a le droit de s'isoler de son groupe social et de se faire sa religion, sa morale, sa vie en dehors de toute discipline et de toute tradition. Elle lisait Ibsen, et le théâtre d'Ibsen exaspérait en elle toutes les passions de révolte contre l'ordre établi. Elle lisait Nietzsche et les petits « *surhommes* » pullulaient, les jeunes fous qui se faisaient un piédestal de leurs talons et se croyaient du génie parce qu'ils avaient de l'orgueil. Un individualisme effréné est la plaie commune de cette génération ; elle n'a qu'une religion : le culte du moi. H. Bordeaux a recueilli quelques-uns des axiomes qui durent blesser ses oreilles naïves, le jour où il se risqua dans cette mêlée anarchiste. Les camarades pensent tout haut autour de lui et voici ce qu'ils disent : « Notre première obligation, c'est nous-mêmes... Tout le reste n'est rien... Il faut vivre sa vie. Tant pis pour les vaincus. C'est le déchet inévitable... Dans aucun cas, sous aucun prétexte, tu ne dois retrancher quoi que ce soit de tes espérances. » Ces adoles-

cents n'ont plus de croyance, plus même d'idéal. Celui-ci rêve de jouer un rôle politique. — « Quelle couleur prendra-t-il? » — demande un indiscret; et le voisin de répondre : « Tiens! ... celle qui le fera nommer ». Celui-là s'échappe en transports lyriques sur la beauté des démocraties, et, si on l'oblige à préciser les raisons de son enthousiasme, il dégringole jusqu'à des aveux qui écœurent : « En démocratie, il convient d'élever une façade qu'on badigeonne de belles inscriptions : progrès, solidarité, puissance populaire, et là derrière, on travaille... pour soi ». *Pour soi!* c'est le mot d'ordre et c'est toute la morale de ces jeunes gens qui ont une famille, une patrie, mais qui se libèrent en un vigoureux coup d'épaule de tous les jougs qu'imposent la famille et la patrie.

Tel était le monde au milieu duquel allait vivre le jeune Savoyard qui faisait, en 1887, la découverte du Quartier latin. Il a symbolisé en une belle image le choix qu'il eut à faire aux premiers jours de sa vie nouvelle. Il écrit dans *La Croisée des chemins* : « Notre premier chemin, dans cette forêt de la vie, semblable à celle que Dante a décrite, s'obscurcit, aboutit à un carrefour. Quelle route prendrons-nous? Celle-ci qui s'en va toute droite, ou l'une de celles-là si engageantes avec leur fraîcheur, et leur mousse

peu foulée et ces courbes plus ou moins sinueuses qui font de leur suite une aventure? » La voie de la tradition ou le sentier de l'aventure : il fallait opter. Il hésita, il oscilla, et les documents de sa jeunesse littéraire ne laissent pas de doute sur son choix provisoire.

L'aventure l'a séduit. Il se met à l'étude du Droit, mais une fièvre de curiosité le dévore. Shakespeare et Balzac, Spinoza et Bourget, Kant et J. Lemaître, Taine et Tolstoï, il engloutit au hasard tous les livres qui lui tombent sous la main. Il peut répéter le mot sensuel de Byron : « Je suce les livres comme les fleurs ». Il va voir Alphonse Daudet qui l'accueille comme un enfant d'élite et lui dit : « C'est bien abstrait les Codes et les lois. On apprend à lire avec les images et l'on n'apprend la vie qu'avec les faits. Tâchez de voir, d'observer. La science de l'humanité, c'est la vraie science. » Il le croit sur parole ; il fait un peu de droit à ses heures de loisir, juste assez pour pouvoir être un jour un avocat brillant. Il lit surtout et c'est une belle ivresse de sensations et d'impressions. Hier, il se fût contenté du domaine que lui léguait son grand-père, du domaine moral des ancêtres avec ses riches moissons et son horizon, un peu étroit, mais si clair. Aujourd'hui ses convoitises embrassent l'univers entier. Un immense

désir le prend de multiplier sa vie, de voir tous les pays, de sentir tous les frissons de l'art et de la pensée exotiques, de comprendre toutes les explications de la vie. Il lui semble qu'une ère nouvelle a sonné, que l'heure est venue pour les intellectuels de tous les pays de se reconnaître frères par l'esprit, de s'appeler et de se chercher les uns les autres, « afin de marcher vers l'aurore des temps futurs ». Hier, il eût défini la Beauté : « C'est quelque chose de simple et de tout proche de nous » ; aujourd'hui il emprunte à une jeune fille d'Ibsen cette formule troublante : « La Beauté, c'est quelque chose de magnifique et de très loin d'ici ». Et ce n'est pas seulement son goût français qui s'émousse dans ces voyages littéraires à travers le monde, c'est sa conscience elle-même. Le délicieux frisson des choses lointaines et fuyantes se communique à son esprit; les vérités essentielles s'estompent à ses yeux dans une brume vague et Wagner lui suggère la figure de sa pauvre âme désorientée : « Le cygne de Lohengrin, qui reflète en les flots rosés par le soir ses grandes ailes blanches et disparaît dans la gloire du couchant symbolise nos espoirs enallés et notre impossible désir. » Le voilà donc bien évadé de la maison des aïeux, de cet enclos fleuri de croyances et de sentiments séculaires dont son

grand-père l'avait institué souverain maître et seigneur.

Tout le fascine d'ailleurs également dans ce monde qu'il explore. Ibsen lui révèle le drame de la révolte individuelle. Il passe en revue ce cortège de héros frénétiques qui montrent le poing à Dieu et aux hommes, au ciel et à la société, et il les admire, il les envie. Il exalte jusqu'aux nues le poète norvégien qui revendique la liberté de l'homme, son affranchissement des servitudes sociales, qui isole l'homme de toute autorité divine ou humaine et l'oblige à vivre de sa propre pensée et de sa propre loi. Il le défend même contre M. J. Lemaître. On sent bien, à travers les réserves et les atténuations, qu'Ibsen est son maître et qu'il est prêt à le suivre : « Dans ces revendications d'Ibsen, — écrit-il, — pleurent toutes les révoltes des âmes piétinées sous le mensonge social. Elles résument la splendide clameur de colère que poussent les êtres de noblesse et de grandeur, étouffés par la compression morale qu'ils subissent, frappés par la médiocrité qui les domine et l'hypocrisie qui les enserre, désireux de respirer un air plus libre et de se mouvoir en plus d'espace. Elles révèlent enfin la perfidie raffinée et compliquée des âmes basses et bourgeoises qui, à l'abri des conventions sociales,

dissimulent leur ignominie, et rabaissent toutes les pensées et les rêves à leur inférieur niveau. Le poète mourant réclamait plus de lumière; l'homme moderne réclame plus de vérité et l'élargissement de ce monde où ses poumons respirent un air délétère et s'atrophient en sa poitrine étriquée ». Au fond, H. Bordeaux se grisait de phrases ; il répétait une leçon apprise, il la répétait de son mieux, avec de beaux mots et de beaux gestes, comme s'il eût voulu se convaincre lui-même de la légitimité de sa révolte. Il pensait et il parlait à rebours de sa nature, de son éducation, et de ces forces mystérieuses que créent en nous les liens de la famille et dont il devait être un jour l'analyste et l'apologiste.

Et la preuve c'est qu'il souffrait de cet état d'âme si peu conforme à ses instincts natifs. Il avait beau jouer au dilettantisme littéraire et à l'émeute sociale ; il avait beau dire que « l'admiration est la base de la critique » et se croire quitte de tout le programme de sa tâche après avoir seulement savouré et admiré, il n'était pas si sûr que cela de son droit à l'émancipation totale. Il chantait bien la volupté de l'égoïsme intellectuel; il disait bien : « Ce serait une joie de se contempler soi-même à travers toutes les œuvres de beauté... Quel rêve de vie que celui de tout comprendre! » Ce rêve il le sentait irré-

alisable et malfaisant en somme; il se permettait de rappeler à ses maîtres que « l'existence a peut-être un but sérieux et inéluctable qui pénètre de mélancolie le songeur attardé à contempler sa songerie ». Il disait à M. J. Lemaître : « Avoir voulu tout embrasser, tout comprendre, tout sentir, ne laisse au cœur qu'un vide immense, et le dilettantisme, qui est le rêve de jouir de toutes choses, est irréalisable comme le sont tous les rêves ». Involontairement, son regard reprenait la direction coutumière, plus haut que les montagnes de Savoie, vers le ciel. Tel de ses articles se terminait à peu près sur le ton de ces voix intérieures qui le poignaient d'un vague remords, et peut-être se répétait-il à lui-même ce conseil final qui attendrit sa belle étude sur Pierre Loti : « Qu'il renonce à ce leurre perpétuel de sa tristesse, qu'il regarde en avant vers l'inconnu que lui réserve encore la vie, et qu'il regarde en haut vers ce ciel qui n'est point illusoire, et qui, même s'il était une illusion, vaudrait bien l'illusion de l'anéantissement de tout pour les hommes ignorant à jamais le secret des choses : car c'est dans la contemplation de ce ciel qu'il découvrira ce rêve dont il meurt : l'infinie Jeunesse et l'éternelle Vie ».

Pourtant, il reste sur place. Ses études de

Droit sont terminées ; il est attaché aux bureaux du contentieux du P.-L.-M. Paris l'a conquis tout de bon avec son boulevard, ses cénacles, son tourbillon de vie et de gloire tumultueuse. Et c'est à peine si, tout au fond de son âme, l'image de la terre natale surgit encore, lointaine et atténuée, lui montrant sa beauté vierge et les chemins où se posèrent les pieds des ancêtres. Elle l'attire, mais si faiblement. C'est quelque chose comme la lutte, dans *La Croisée des chemins*, entre Pascal Rouvray et sa mère. La mère dit à peu près : « J'avais espéré ton retour... On est fidèle chez nous », et le jeune homme répond : « J'ai ma vie à moi. » Paris, c'était la joie de l'effort, de la renommée promise ; la Savoie, c'était le sacrifice, l'humble destinée des aïeux sur les mêmes champs, la modeste tâche du père au barreau de Thonon. H. Bordeaux ressemble à son héros et c'est en vain que sa conscience ajoute comme la mère de Pascal Rouvray : « Oui, tu as ta vie ; ton père aussi avait la sienne. »

Il faudra un coup de foudre pour terminer cette querelle. Un matin de l'année de 1897, la terrible nouvelle arrive : le père vient de mourir. Alors le jeune homme se lève : il s'était cru libre et il est enchaîné. Une force qu'il ne mesure pas et qu'il niait hier encore, une force inconnue l'empoigne, l'arrache à son beau songe. Il entend

Universitas BIBLIOTHECA

comme un souffle vivant « les voix du passé qui prennent malgré nous-mêmes la parole lorsque nos intérêts les plus sacrés entrent en jeu ». Il part soudain, il rentre en Savoie. Et la vraie vie commence.

III. — La Voie et la Vie

On se représente la scène du retour. Ce dut être à peu près comme pour Pascal Rouvray. H. Bordeaux reconnut son royaume abandonné : « Les choses familières l'accueillaient et à cause de leur silence il leur était plus indulgent. Par-dessus la haie, il apercevait les champs de blé, les uns déjà dévêtus, les autres blondissant encore... Il était chez lui. Cet horizon lui appartenait. La vieille propriété le recevait avec confiance : elle ne mettait pas en doute qu'il la gardât. » Et les morts lui parlèrent à leur tour ; ils lui parlèrent la même langue que la terre. Il vit son père sur son lit funèbre dans cette immobilité qui sembe fixer l'expression essentielle de la vie : « Sur ce visage,... la mort avait déposé un calme, une paix, cette sérénité que le soir répand sur les campagnes et qui, là, prenait une grandeur immense, s'éployait comme si elle en avait eu l'espace, planait majestueusement, religieusement. » Il se souvint alors du geste pieux d'Antigone qui ramasse ses défunts sur le champ

de bataille et les ensevelit en leur promettant une éternelle fidélité. C'est par quoi les familles vivent et se prolongent. Les morts avaient travaillé, besogné sur ce coin de terre ; ils avaient créé et fortifié la dynastie : « Comme eux, se dit-il, je suis redevenu un serf. Comme eux je supporterai bravement le poids du jour. Maintenant, je ne suis plus un homme libre. » Non, il n'était plus « l'homme libre » de la veille, l'individu égoïste qui ne cultive que son moi ; il redevenait le serviteur du devoir et de la tradition familiale.

Et, du jour au lendemain, le jeune dilettante est guéri de son mal. Il s'inscrit au barreau de Thonon, il est nommé maire de son village de Cognin. Son individualisme provisoire n'était peut-être qu'une forme orgueilleuse de ce fléau qu'il a lui-même appelé « la peur de vivre ». Il en aura la force désormais ; son œuvre sera, de la première à la dernière page, un hymne d'allégresse à la vie, à toutes ses lois et à tous ses devoirs.

Le premier gain de la victoire fut de lui rendre le sentiment de la responsabilité qui incombe à l'écrivain. L'année 1897 n'était pas encore écoulée qu'il publiait un volume de critique, *Sentiments et idées de ce temps*, et l'on y voyait le jeune écrivain s'amender de ses manies de la veille et faire un premier pas vers la littérature sociale.

Il écrivait à propos de Chateaubriand et de l'égoïsme de son René : « Il ne faut point que nous nous cachions à nous-mêmes le reste du monde. Le bonheur de ceux qui nous aiment doit faire partie de notre bonheur. » Ainsi, d'emblée et pour s'être trouvé une fois bien en face de la la vie et de ses devoirs, il trouvait la formule féconde qui allait désormais inspirer et soutenir son effort. Son idéal se précise de plus en plus. En 1900, il achève un nouvel ouvrage d'analyse, *Les Écrivains et les Mœurs* : c'est une virulente satire de la littérature perverse, de la pornographie, de la réclame sans vergogne, du snobisme outrancier, de tous les vices qui déshonorent la librairie française. En même temps, il se trace à lui-même un programme si noble et si haut qu'on se demande s'il lui sera jamais possible de le réaliser. Il avait écrit jadis, simplement pour constater un fait et sans s'astreindre d'ailleurs à s'en faire un programme, que le roman est « le bréviaire de la vie, le livre où les hommes de notre temps déposent le meilleur d'eux-mêmes et révèlent leur conception des êtres et des choses, leur explication de l'existence ». C'est du haut de cette définition qu'il juge maintenant les hommes et les œuvres ; elle suppose chez lui une magnifique conscience de la mission et de la fonction de l'écrivain. Et en atten-

dant qu'il écrive lui-même son premier roman, il étudie et il observe ; il étudie Taine et F. Le Play, et il apprend à l'école de la Science sociale que l'homme ne peut être utile qu'en se rattachant à la chaîne des générations, que la famille et le sol natal, loin de comprimer nos puissances d'agir, les doublent au contraire en leur proposant un but et une direction. Il observe aussi, il écoute ce qu'on dit dans les livres et au théâtre et c'est une clameur furibonde contre la famille, ses lois et sa morale essentielle. Le législateur fait alliance avec l'écrivain ; il blasphème, il renverse, il détruit. Le divorce est dans le Code, il passe dans les mœurs. Et la France souffre d'une sorte de malaise aigu, profond, qui se traduit déjà par des frissons mortels. Alors, il n'y a plus à hésiter. H. Bordeaux doit choisir : ou bien il ira avec les frères Margueritte, A. France et les ouvriers de l'anarchie ; ou bien il ira avec P. Bourget, R. Bazin, M. Barrès, J. Lemaître, Léon Daudet et tous les bons soldats de la tradition chrétienne et française. Son choix est fait ; il prend la plume, il ramasse ses idées, comme jadis son aïeul quand il prenait le sac de graines pour les semailles d'automne, et il s'en va, semeur à son tour, jetant aux sillons le beau blé d'espoir, d'un geste qui ne se lassera point.

C'est pour la famille qu'il travaille. Il la décompose en ses éléments constitutifs et il fait de chacun de ses livres une apologie dramatique de l'une ou l'autre des idées sur lesquelles repose l'ordre familial.

La première condition de l'ordre est le maintien du lien sacramentel qui apporte à la famille l'appoint de l'idée divine et des promesses de durée éternelle. Briser le lien est un acte d'aveugle ; on ne peut le commettre qu'en fermant les yeux sur le sort que le divorce prépare aux deux complices du sacrilège et à tous ceux dont le bonheur est solidaire de leur bonheur. C'est l'idée de ce roman, *les Yeux qui s'ouvrent*, qui marque l'entrée en scène de M. H. Bordeaux dans la mêlée belliqueuse autour du foyer chrétien.

Dans ce drame, l'écrivain évoque à peu près toutes les causes du mal. Elles sont là, admirablement concrétisées en trois ou quatre personnages qui, les uns et les autres, avec une égale inconscience, ébranlent peu à peu les bases mêmes de la famille. Une femme d'abord, Élisabeth Derize, qui n'a su comprendre ni le cœur, ni le cerveau de son mari. Elle a épousé un laborieux, un économiste, ami du silence et de la solitude, et elle emplit sa maison du vain tumulte des invitations, des parties et des fêtes. Elle est

incapable de tenter un effort pour harmoniser son âme avec cette âme de penseur dont elle a la garde. « Je ne puis l'accuser ni de coquetterie, ni de sotte admiration de la mode, ni de goût exagéré du plaisir, — écrit d'elle le pauvre mari. — Seulement elle a besoin d'être constamment distraite par de petites choses de rien, et cette recherche m'est insupportable. Vainement je tente de l'intéresser à des lectures, à de la musique, aux changements de la lumière que la menace de l'automne accentue, à mon œuvre même. Elle écoute gentiment et pense ailleurs. L'intelligence ne lui fait pas défaut, mais elle a horreur de s'en servir. Il lui faut des limites qu'on touche de la main. Et quand je veux les abattre, elle en construit d'autres immédiatement ». A côté d'elle, Albert Derize se sent un incompris, un isolé ; il tente inutilement de créer un lien de pensée entre cette femme et lui. Elle est la pierre que rien n'émeut, la glace que rien ne brise. Et quelques années de tête à tête suffisent à creuser un fossé qui s'élargit chaque jour. Albert Derize écrit dans son journal : « J'ai raconté aux petits leur histoire préférée, une vieille légende d'Écosse, la *Coupe du Bonheur*. La nôtre a une fêlure par où le liquide s'est tout répandu. »

Albert Derize n'est donc pas heureux, et pour-

tant il est avide de l'être. Sous des apparences de froideur, c'est un tendre et un passionné. Un poète, un artiste sommeillent en lui, inquiets, toujours en quête de l'impossible idéal. Avec cela, il est taciturne, peu confiant de nature, gardant pour lui-même ou renfermant à triple clé en son journal intime les désillusions, les souffrances secrètes, toutes ces menues déceptions qui petit à petit font de son cœur un abcès prêt à crever. Pour comble, il est incrédule. Un jour et d'aventure, il accompagne sa femme à l'église; et, le soir, il écrit en son carnet : « Pour m'occuper pendant la messe, j'ai ouvert un paroissien oublié sur mon blanc. Je suis tombé sur cette phrase de l'office divin : — *Veillez et priez, car l'esprit est prompt et la chair est faible*; et plus loin sur ce passage de l'Ecriture : — *Le monde se perd parce qu'il ne réfléchit pas en son cœur.* Il y a bien là de quoi méditer. Ce sont de sages conseils de vie... Je regarde autour de moi. Toutes ces bonnes femmes lisent leur office ou récitent des chapelets. La lettre leur suffit. Réfléchir, veiller, c'est prier. » Et cette réflexion solitaire, farouche même, ce vis-à-vis avec son mal chaque jour plus aigu est la seule prière d'Albert Derize. Vienne la tentation ; il est désarmé déjà. Il sera la proie facile de l'occasion, du vertige.

Et elle vient. Elle a un beau nom, Anne de

Serizy ; un beau visage, le charme de toutes les choses qu'Albert a souhaitées depuis toujours : l'esprit, la gravité, la passion ardente, de l'audace, du mystère, de l'enthousiasme. Albert Derize est pris. Et l'éternelle histoire recommence : des hypocrisies, des compromissions, la fuite enfin et la demande en divorce.

Le drame est noué. Et l'énigme est pleine d'angoisses, car il y a des enfants et il y a une famille. Honneur familial, destinée de quelques orphelins, sort d'une pauvre femme, que va-t-il advenir de tout cela ? La procédure est commencée, les avocats se frottent les mains, les notaires rédigent des minutes, accumulent des dossiers,... et le monde jacasse, étale des secrets et savoure avidement le ragoût du scandale. Albert est anxieux ; Anne de Serizy le pousse aux solutions criminelles. Entre lui et elle, des dialogues s'échangent qui achèvent de mettre la crise à son paroxysme. Il dit :

— Les enfants pour moi rendent le mariage indissoluble.

« Surprise, elle m'a interrogé :

— Est-ce une conviction religieuse ?

— Je n'ai pas de religion. Le catholicisme, d'ailleurs, n'admet le divorce en aucun cas. Il a d'autres raisons.

« Je lui développai les miennes, inspirées de

l'intérêt social et de l'importance primordiale de la famille. Elle m'objecta les droits de l'individu, naturellement.

— Il faut avant tout être sincère. Un foyer ne peut durer sans la vérité... nos sentiments peuvent changer. Les faits qui en ont été les résultats ne changent pas, les faits ont pu engendrer une responsabilité, créer des obligations.

— Ils n'entraînent pas la perte de la liberté.

— Il n'y a pas d'hommes libres.

— Il n'y a pas de vérité non plus, alors ?... »

Et Derize en est réduit à défendre « ce pauvre mensonge si bafoué qui assure la paix des hommes dans toute société, parce que tout le monde n'est pas capable d'entendre la vérité ».

Triste image de ce monde où, la foi étant morte, les cœurs sont faibles, les esprits sans certitude ; où il n'y a plus que l'anarchie qui soit logique avec elle-même !

C'est Elisabeth, la femme outragée, qui a introduit l'instance en divorce. Toute la question est de savoir si elle ira jusqu'au bout, si les ruines seront consommées.

Et voici que la malheureuse se heurte d'abord à l'être qui incarne les traditions vivaces de la famille. La mère d'Albert Derize surgit soudain au milieu du drame. C'est une sainte. Elle est douce, elle est bonne ; elle a le secret des paroles

qui adoucissent les blessures, qui empêchent les gestes irréparables, qui laissent entrevoir dans le lointain l'espérance des pardons possibles, des vies recommencées.

Et puis Élisabeth fait au jour le jour l'expérience tardive des choses qu'elle ignore. Elle a lu le journal de son mari ; elle a compris qu'il n'est pas seul responsable du désastre, qu'elle aurait pu et qu'elle aurait dû être pour lui autre chose qu'une poupée ou un beau marbre de salon. Elle a causé avec sa propre mère et elle a appris en quelques mots discrets qu'il y a sur la terre plus d'une femme qui lui ressemble, qui a le droit de pleurer, qui aurait des raisons pour briser le lien conjugal, et qui ne le brise pas... parce qu'elle se résigne. — « Chère maman, ne parlez plus. Appuyez-vous sur moi. Restez là comme si j'étais, moi, votre maman. » — Et, du cœur de la mère au cœur de la fille, s'insinue peu à peu une sorte de douloureux acquiescement aux misères de la vie.

Et enfin elle a regardé ses enfants et elle a eu pitié d'eux. La crainte de l'avenir l'a saisie. Elle les a vus dissociés en leurs affections, écartelés pour ainsi dire entre elle et... l'autre. « Plus tard, bientôt, ils feraient l'apprentissage de la vie, seuls, tout seuls. La vigilance d'une mère n'y pourrait rien. Ils recommenceraient l'éternelle

expérience qui meurt avec chacun. Ils rencontreraient les mêmes tristesses, ressentiraient les mêmes rancœurs, connaîtraient les mêmes désespoirs. » Et elle a senti naître, grandir en son cœur un immense désir, un immense besoin du pardon. Ah ! s'il revenait au moins... Et il revient. Ils se revoient devant le cercueil de cette sainte mère qui les a retenus tous deux sur le bord de l'abîme. Ils échangent une parole, un regard, de longs silences qui sont gros d'espoir et de réciproque indulgence. Anne de Sérizy s'éloigne... Jour par jour, les yeux s'ouvrent ; ils sont ouverts enfin. Les deux malheureux, fatigués de la route inutile, se retrouvent au point de départ. « Elle comprenait mieux, et lui avec elle, la résistante force des tendresses humaines lorsqu'elles sont soutenues par une promesse sacrée et par le lien visible des enfants. Avec une énergie insoupçonnée d'elle-même, elle avait accompli l'œuvre la plus difficile, une reconstruction. Et cette œuvre, en la tranformant, l'avait rendue plus digne d'être aimée, plus achevée dans son intelligence et sa grâce...

— J'ai appris à t'aimer, dit-elle.

— Ma femme !

« Ce mot, pour Albert, contiendrait son cœur désormais, et les yeux qui peu à peu s'étaient ouverts sur la vie, il les ferma avec ses lèvres. »

Elle est succulente la moralité qui se dégage de cette tragédie. Ces « yeux qui s'ouvrent » découvrent une à une des vérités nécessaires à la vie. Et celle-ci d'abord que nous sommes beaucoup plus responsables des petites choses que des grandes où les circonstances ont plus de part, et que c'est à nous de fixer, de fortifier, de protéger la fragile chaîne de notre bonheur. Et puis celle-ci encore qu'il ne faut pas exiger de la vie plus qu'elle ne promet, plus qu'elle ne peut donner. Le romantisme a laissé dans nos veines une fièvre latente de révolte. Nous posons à l'infini des impératifs sans réplique ; nous chantons comme le héros de Baudelaire :

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde,
C'est pour assouvir
Ton moindre désir...

Nous ressemblons au M. Barrès de la vingtième année qui disait : « Mon moindre désir, j'entendais bien que la vie le comblerait ». La vie est pauvre et elle est avare. L'acceptation est le mot suprême d'une connaissance complète et d'une méditation de la réalité. Celui qui sait pardonne facilement. Il faut pardonner, c'est-à-dire accepter, nous résigner, nous dire que l'infini n'est pas de cette terre et que l'idéal est au-delà. C'est

pour l'avoir compris qu'Albert Derize et sa femme ne commettent point l'irréparable ruine et refont un pacte avec le bonheur réalisable.

Et enfin la dernière conclusion du livre est qu'il ne faut point toucher au nœud sacré par quoi les cœurs s'unissent et les familles se forment. Albert Derize est de l'école de F. Le Play ; il écrit des monographies qui aboutissent, sans qu'il le veuille, à démontrer une harmonie préétablie entre les lois sociales et la loi du décalogue éternel. M. H. Bordeaux n'a pas fait autre chose en son beau livre. Ce n'est ni une thèse en général, ni encore moins une thèse de théologien. Seulement il a confronté l'ordre naturel et l'ordre divin ; il n'y a pas ici et là deux règles différentes. L'un confirme l'autre ; l'un n'existe plus aussitôt que l'autre est en péril. Le bonheur ne saurait être ni malsain ni désordonné. Et, par un lien mystérieux, il se trouve que nos joies sont infiniment caduques si elles sont en contradiction avec l'ordre divin, ou seulement, pour employer un mot de Chateaubriand, une « insulte à la rectitude de la vie ».

Donc, pour M. H. Bordeaux, l'ordre familial comporte d'abord un lien, un lien sacré, intan-

gible. Il suppose ensuite une maison, une demeure, un domaine. La maison est à ses yeux le point d'appui de la race et le signe visible de sa continuité. Elle représente mille choses, elle est surtout le champ de bataille où luttèrent les ancêtres, qu'ils arrosèrent de leurs sueurs et qui rappelle leurs idées, leurs croyances et leurs énergies. La maison est autre chose que quatre murailles surmontées d'un toit et entourées de quelques champs : c'est comme un personnage moral qui participe à la vie de la famille, s'émeut de ses joies et de ses deuils et témoigne le long des âges du labeur et de la vertu des aïeux. Et c'est tellement vrai que dans un roman de H. Bordeaux, *les Roquevillard*, la maison devient pour ainsi dire le héros principal du drame. Elle parle au vieux maître, M. Roquevillard, une langue mystérieuse et douce qui évoque à son esprit toute l'histoire de sa famille. Elle revêt à ses yeux comme un visage humain, et quand il regarde ses propriétés, c'est la face des aïeux qu'il croit contempler. M. Roquevillard se promène à travers ses champs et il regarde son manoir, la Vigie : « D'un coup d'œil amoureux, il embrassa tout le domaine qui s'étendait à ses pieds : les vignes dépouillées dont il retrouverait au vin joyeux les tons de pourpre ou d'or, les prés deux fois dévêtus, les

vergers,... le bois de chênes, de hêtres et de fayards nuancé par l'automne comme un bouquet pâle. Sur cette terre aux cultures diverses, il ne lisait pas à cette heure l'histoire des saisons, mais celle de sa famille. Tel aïeul avait acheté ce champ, tel autre planté ce vignoble, et lui-même n'avait-il pas franchi la frontière de la commune pour acquérir ces arbres trop serrés qui réclamaient une coupe ?..... C'était sur les mêmes lieux, la même race, mais fortifiée matériellement et moralement par un passé d'honneur, de travail et d'économie. » Et cette maison, Roquevillard veut la défendre, la protéger, la garder. Elle est menacée de ruine par la faute d'un mauvais fils qui est traduit devant les assises. C'est le père lui-même qui veut plaider pour le prodigue. Il prépare sa plaidoirie, seul, dans son bureau : « Il releva son front penché, et, s'adossant au fauteuil, il regarda en face de lui. Les yeux s'arrêtèrent sur le plan de la Vigie accroché à la muraille qui, hors du cercle de lumière projeté par la lampe, se dégageait mal dans l'ombre. Il évoqua le domaine comme un ancêtre, comme un conseiller... Et la Vigie lui parla. » La Vigie parle, la maison parle à travers l'œuvre entière de H. Bordeaux : on dirait qu'elle a des mains pour retenir les ingrats qui veulent partir et abandonner le

foyer ; on dirait qu'elle a des caresses pour les accueillir quand ils reviennent. Elle a toujours des conseils à leur donner, des images vertueuses à leur suggérer. La maison est le centre de la famille, le pivot autour duquel elle tourne et tous les héros de H. Bordeaux répètent avec le poète romantique, en face de la maison paternelle :

> Objets inanimés, avez-vous donc une âme
> Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?

La vie de la famille elle est surtout dans la tradition. Et la tradition n'est pas ce qu'on affecte de croire en certains milieux : le culte des choses abolies, la religion des ruines, un vain rituel autour des cercueils et des tombeaux. F. Brunetière, répondant un jour à ceux qui ne voient dans la tradition qu'un poids mort, lourd et inutile à porter, la définissait ainsi : « La tradition ce n'est pas ce qui est mort, c'est, au contraire, ce qui vit ; c'est ce qui survit dans le présent ; c'est ce qui dépasse l'heure actuelle ; et de nous tous, tant que nous sommes, ce ne sera, pour ceux qui viendront après nous, que ce qui vivra plus que nous. » La connaissance de nos origines nous aide à comprendre notre destinée et la vitalité des familles est en raison

directe de la conscience qu'elles ont de leur passé, de leur histoire. Cette philosophie élémentaire illumine l'œuvre de H. Bordeaux ; elle fait de lui un des meilleurs guides de l'énergie contemporaine.

Cette idée fait surgir dans les fables qu'il imagine un personnage grandiose jusqu'au symbole épique et qui s'appelle la Mort. Ou plutôt ce sont les morts à qui il fait jouer un rôle auguste et dominateur. Presque toujours, le sort de ses héros se décide au cimetière, devant le sépulcre de leurs pères : les voix d'outre-tombe sont les plus puissantes sur leur cœur. La première visite que fait Pascal Rouvray, retournant auprès de sa mère, est pour le caveau des siens. Il lit sur la dalle funèbre des noms oubliés : celui-ci, c'était son grand'père ; celui-là, c'était son père. « Et ce nom signifiait, signifierait dans l'avenir, pour lui, pour ceux qui viendraient après lui, toute l'héroïque défense qui, en refusant de se rendre, avait arrêté la chute de la maison. Cette vie éteinte, qui n'avait pas donné son secret, l'avait jusqu'au dernier jour protégé comme un bouclier. Librement, il avait pu, à l'abri, acquérir sa force. Cette force dont il lui devait le développement, il l'emploierait pour la même cause ; à son tour, il protégerait. La chaîne des générations, par lui, ne serait pas rompue. » Et je revois

la magnifique scène qui domine les Roquevillard. Le vieil avocat arrive devant les jurés pour leur disputer avec l'honneur de son fils l'honneur de sa famille. La veille, il est allé songer devant la maison des morts ; les ombres ont surgi, lui apportant leur présence et leur assistance. C'était comme une armée qui se ralliait autour de son chef ; elles lui ont dit : « C'est l'âme de notre race que tu portes en toi ; nous avons confiance en toi pour la défendre. La famille est la négation de la mort. A cet instant décisif, nous sommes tous là. Soulève ta douleur, comme nous avons soulevé la pierre de nos tombes. Parle en notre nom. Après, ta tâche accomplie, tu pourras nous rejoindre dans la paix de Dieu. » Et maintenant le voici à la barre ; à ces chefs de famille qui composent le jury, il raconte simplement l'histoire d'une famille, de sa famille, la longue suite des Roquevillard qui furent des hommes d'honneur et de labeur. Son discours ressemble à une revue d'ombres ; la voix sonne l'appel aux morts et laboure le silence de la salle comme un vaisseau laboure l'océan. Il termine ainsi : « J'ai fini, messieurs les jurés. Au nom de tous nos morts dont la suite compose notre honneur toujours vivant ; au nom de la terre, lentement acquise et cultivée par l'effort successif des générations,... je vous réclame mon enfant.

Rendez-le moi, non point par pitié, mais par justice, non par faveur, mais à l'unanimité. Toute sa race et moi-même nous répondons de son innocence. » Et le verdict du jury est un acquittement. Les morts sont les anges gardiens de la famille et la tradition des morts est sa meilleure sauvegarde.

Mais la tradition ne se conserve pas dans une armoire comme les fourrures de l'an dernier ; les traditions sont autre chose que des blasons que l'on collectionne et que des généalogies que l'on dresse. Elles se mêlent à nos actes, à nos pensées et à nos sentiments pour leur donner un appui, une valeur féconde et une durée. L'appel des morts est un appel à la vie, au sacrifice, au labeur, à l'énergie. Et c'est par cela encore que la famille se conserve.

Le dévot de la tradition s'efforce d'entrer dans l'âme des morts et de communier à leur passé intégral. Il a peut-être perdu la foi de son enfance ; son premier vœu et sa première tâche est de la reconquérir. Le jour où Pascal Rouvray revient s'asseoir au foyer, il n'y rapporte qu'une conscience dévastée, sceptique et ironique. Sa pauvre mère lui dit : « C'est Dieu qui t'a inspiré ta résolution ! » — « Oh ! Dieu !... » protesta-t-il ; il n'y croit plus. Elle insiste — : « J'ai cru voir

Notre-Seigneur qui se penchait vers moi, qui me soulevait. Il me disait de m'abandonner à Lui. Et je me suis sentie rassurée... Quand je t'ai vu revenir, j'ai su qu'Il t'envoyait. Il faut me croire, Pascal, il faut me croire. — Il ne l'avait pas interrompue pendant ce récit, et même il en avait suivi les traces sur les traits éclairés d'ardeur. La pauvre figure amincie, que la douleur et l'âge avaient labourée, prenait cette expression que l'on voit aux pieuses communiantes, aux novices des communautés,... — Je le crois, maman, dit-il. » Pascal Rouvray, en se rattachant à la race, se rattache à tout ce qui fit la race, à la religion qui lui donnera la force de consommer son sacrifice et d'être un héros comme son père.

Le dévot de la tradition est un homme de sacrifice et de renoncement. Il a cru un moment à la charte paradoxale de l'égoïsme, à toutes ces belles formules que les badauds répètent et qui donnent le droit à l'individu d'obéir à ses instincts, de ne vivre que pour lui. Rentrer dans la tradition c'est reconquérir le sens social. C'est, comme Pascal Rouvray, renoncer à la fortune promise et à la fiancée parisienne ; c'est, comme Maurice Roquevillard, accepter une tâche austère et comprendre les paroles que lui dit son vieux père : « Mon enfant, je suis maintenant un

vieillard. Tu vas bientôt me succéder. Il faut m'écouter en ce jour où j'ai le devoir de te parler. C'est ici l'image de ce qui dure. (*Il lui montre les tombes de la famille*). Le culte des morts, c'est le sens de notre destinée immortelle. Qu'est-ce que la vie d'un homme, qu'est-ce que ma vie si le passé et l'avenir ne leur donnaient leur véritable sens ? Tu l'avais oublié lorsque tu poursuivis ton destin individuel. Il n'y a pas de beau destin individuel et il n'est de grandeur que dans la servitude. On sert sa famille, sa patrie, Dieu, l'art, la science, un idéal. Honte à qui ne sert que soi-même ! Toi, tu trouvais ton appui en nous, mais aussi ta dépendance. L'honneur de l'homme est d'accepter sa subordination. » Vivre de la tradition, c'est vivre de tout cela ; c'est ramasser dans le passé tout ce qu'il a de meilleur, des idées qui doivent être justes, car elles sont à l'épreuve du temps, des sentiments qui doivent être légitimes, car ils ont fait l'honneur des générations, des actes qui sont beaux, car ils demeurent la règle et le modèle de nos actes. Et c'est par quoi les familles demeurent, victorieuses du temps qui les fauche, des désastres qui les guettent et même des lois scélérates qui les sapent par la base.

Conclusion

En terminant cette étude, que j'aurais voulu faire plus longue pour donner aux idées de M. H. Bordeaux toute leur valeur et tout leur développement, je revois ce vieil aïeul dont j'ai esquissé la figure au début. Il n'aimait pas seulement les champs et les moissons; il aimait beaucoup aussi les étoiles. Quand la nuit tombait sur les montagnes qui avoisinent Cognin, il emmenait son petit garçon avec lui ; il lui montrait les étoiles, il les lui nommait une à une. Il ne disait pas : « Tous ces astres sont à moi et je te les donne. » Seulement il en choisit une; il la lui légua avec l'espoir qu'elle brillerait toujours aux regards de l'enfant et qu'elle le guiderait à travers la vie.

Heureux l'écrivain qui marche ainsi, les yeux fixés sur quelque divine étoile ! Il ne s'égare point. La voie est sûre où il met le pied et il voit clair, même dans la nuit qui tombe et les ténèbres qui se font chaque jour un peu plus opaques. Il va très loin aussi. M. H. Bordeaux a

quarante ans. C'est la première étape pour un écrivain de sa trempe et de son talent. Depuis la mort du Mis Costa de Beauregard, la Savoie n'est plus représentée à l'Académie française. C'est le vœu de tous les honnêtes gens de France que la docte Compagnie, gardienne des traditions nationales, offre un siège au jeune écrivain qui s'est fait le poète de tout ce qu'il y a de plus nécessaire et de plus vital dans la tradition française.

Janvier 1910.

EDOUARD ROD

CHAPITRE III

ÉDOUARD ROD

Il vient de mourir, à Grasse, subitement. Il était allé y chercher le soleil et les fleurs naissantes ; il n'y a trouvé que la nuit brusque et tragique. Cet homme était né pour la désillusion sans fin, pour les douloureux avortements de l'espérance et du rêve. Les païens n'auraient pas manqué de dire qu'il était le jouet de quelque divinité maligne, d'un de ces génies mauvais qui condamnent leurs victimes aux élans qui retombent, aux efforts qui n'aboutissent point. Au frontispice d'un de ses derniers romans il écrivit ce titre qui a l'air d'un testament anticipé : *l'Ombre s'étend sur la montagne ;* il sentait l'ombre descendre et s'étendre sur lui, l'ombre cruelle et implacable, et il en souffrait d'autant plus qu'il avait plus longuement, plus passionnément aspiré vers la lumière.

L'histoire de son esprit se résumerait assez

bien en une de ces images qu'il avait emportées des montagnes natales : l'aigle blessé qui gît sur le roc, se relève avec effort, secoue le sang de ses ailes, essaie un bond..... et puis retombe, lassé déjà, vaincu et ne résignant point à la mort. Il fut cela, et c'est pour cela que sa destinée est un des symboles qui caractérisent le mieux la génération d'hier avec ses souffrances, ses espoirs et son impuissance finale.

I. — Les origines.

Il me semble que les erreurs et les tâtonnements sans fin qui donnent à la vie d'Édouard Rod un aspect de drame douloureux s'expliquent, en partie du moins, par ses origines. Cet homme fut un exilé et un isolé. Sa mort est un peu le symbole de toute son existence. Il arrivait à Grasse, l'autre jour, avec sa famille ; il sonna à une porte. Elle s'ouvrit, mais on ne voulut pas le recevoir. La colère lui monta au cœur et il tomba mort là, sur le seuil, de dépit, d'indignation et de souffrance de n'avoir pu trouver le toit sous lequel on s'abrite, le mol oreiller sur lequel on s'endort.

Il était venu à nous et la France lui avait été hospitalière ; tout de même, ce transplanté nous restait à demi étranger. Il n'était pas chez lui, il ne se sentait pas dans la maison natale. Des puissances mystérieuses n'agissaient point sur lui qui décident souvent de la destinée des autochtones. Ceux-ci s'agenouillent dans une église, entrent dans un cimetière, et cela suffit

pour réveiller en eux la voix de la race qui n'est jamais qu'endormie. La terre et les morts sont les meilleurs conseillers de ceux qui cherchent leur route et qui ne voient plus clair devant eux. Éd. Rod était un exilé ; entre lui et les forces de la tradition, un abîme était creusé. Il flottait en l'air, sur le vague nuage des renommées françaises, incapable de se retrouver, impuissant à se préciser.

Il était né à Nyons, une jolie petite ville du canton de Vaud qui mire dans le cristal du Léman ses tours féodales et ses jeunes villas blanches. Les images du berceau peupleront son imagination, mais il ne travaillera pour ainsi dire que sur des idées françaises. La Suisse natale demeure à l'arrière-plan de toute son œuvre. Il ne se lasse pas de la revoir et de la décrire, de lui demander un cadre pour ses romans, un refuge pour ses héros. La Suisse d'*en bas*, la Suisse de Nyons avec les eaux bleues du lac, les commérages de la rue, le tumulte de ses foires ; la Suisse de *Là-haut*, la Suisse de Valanches, avec ses hautes montagnes, ses paysages grandioses et ses mœurs primitives ; la Suisse de plus haut encore, la Suisse des glaciers où la Jungfrau projette sa formidable silhouette,.... c'est toujours la Suisse qu'il évoque et qu'il raconte. Elle ajoute à chacun de ses rêves l'immensité de la perspec-

tive et la poésie du décor. Il lui restait donc fidèle par l'imagination, par le cœur aussi. On conta devant sa tombe de touchantes anecdotes. Il y a un an, il errait avec P. Bourget à travers le parc de Versailles. On causait de l'Académie française. P. Bourget lui disait : « Faites-vous donc naturaliser ; je suis sûr que nos portes s'ouvriront d'elles-mêmes. » Edouard Rod eut un sourire triste ; il répondit : « Il faudrait cesser d'être Suisse. Je ne m'estimerais pas de renier mon pays par un motif d'ambition. » P. Bourget insista ; il rappela le souvenir de Cherbuliez qui n'eut pas de ces scrupules. Rod s'esquiva tout de bon : « Cherbuliez — dit-il — est venu à la France au lendemain de 1870. Cela justifiait tout. Aujourd'hui il penserait et agirait comme moi. » Il y avait donc dans l'âme d'Éd. Rod un noble sentiment irréductible ; il était Suisse, il voulait mourir obstinément fidèle aux affections du berceau. D'autre part il vivait bien au milieu de nous ; sa conscience s'inquiétait de tous les problèmes qui angoissent la nôtre. Question religieuse, question morale, question sociale, en chacun de ses romans il touchait à l'une et à l'autre. Mais, si sincère qu'il fût, il est bien sûr que la vérité française intégrale ne pouvait lui apparaître aussi prompte, aussi rayonnante qu'à beaucoup d'autres. Et c'est pourquoi il resta tou-

jours dans une sorte de clair-obscur qui donne à sa figure des tons grisâtres et ternes ; et c'est pourquoi encore il finit dans la pénombre, si bien que le soleil de la Provence eut l'air d'une ironie cruelle sur ce cercueil et sur cette tombe.

Le second malheur d'Éd. Rod fut de naître dans la religion protestante. Elle n'était point faite pour son âme tendre, pour sa sensibilité délicate, frissonnante. Il s'en aperçut de bonne heure. Un de ses premiers romans, *Côte à Côte*, semble évoquer les souvenirs de son enfance opprimée par un culte glacial. Il y a là un portrait de femme dont les couleurs et le dessin révèlent une âme ulcérée et vindicative : « Jeunesse terne, cœur à la fois exalté et desséché par la piété pratique du protestantisme,.... idéal d'honnêteté étriqué, compressif, soumission passive à des lois toutes faites, le culte du *Il faut*, le Décalogue de fer, compliqué de recommandations maladives... Dans son désir de faire de son fils un enfant modèle, elle l'astreignit à des exercices pieux si souvent répétés que Georges ennuyé eut plusieurs fois des révoltes... Georges en avait vu souvent, de ces *Femmes fortes* selon l'Écriture, toutes construites sur le même modèle, juchées sur des principes inébranlables, des espèces d'an-

ges raisonneurs qui font le bien comme un dentiste arrache une dent et chantent des cantiques d'une voix fausse. »

L'ironie hargneuse de cette page s'adoucira sans doute un peu au cours de la vie ; mais Ed. Rod s'obstinera toujours à tourner le dos au protestantisme. Le transfuge n'essayera point de rentrer dans le temple abandonné. Il irait bien au catholicisme, s'il en avait le courage, mais retourner au troupeau de Calvin, cela déroute sa logique et tous ses instincts moraux. Dans le *Sens de la vie*, il met en scène deux amis protestants dont l'un a retrouvé la foi, dont l'autre est incrédule. Celui-ci demande au premier : « Alors, vous vous êtes fait catholique ? — Non, je suis redevenu protestant. — Eh bien ! je vous comprends moins encore ! » riposte l'incroyant. Et il ajoute avec une verve de satire rancuneuse où Rod retrouve l'accent de ses primitives antipathies : « Mais cette religion ratiocinante, toute de compromis entre le dogme et le sens commun, dont la dialectique et l'exégèse sont d'une si lamentable pauvreté, dont le culte glacial n'est qu'un interminable discours, — enfilade de métaphores boiteuses, d'un tissu si faible qu'un enfant le briserait, débité d'une voix dolente, avec des gestes faux et des intonations pleurardes, — cette religion qui ergote au

lieu d'aimer et se morcelle en sectes haineuses autour des textes de l'Apocalypse, — moi je ne l'admettrai jamais !... »

Il eut donc vite fait de s'évader du protestantisme et de libérer sa conscience mal à l'aise. Sa jeunesse n'est qu'une course à travers les universités de l'Europe occidentale, et, tout le long du chemin, il abandonne les croyances qu'il avait emportées de l'école et de l'église de Nyons. A Lausanne, il suit les cours de Ch. Secrétan, un chrétien, si l'on veut, mais à la façon de Schérer et dont la critique ne connaît aucune barrière. De Lausanne, il se rend à Bonn, puis à Berlin et enfin à Paris. Son esprit s'élargit à ce voyage parmi le monde des idées. Il se fait « une âme européenne » selon le mot de Mme de Staël, une âme hospitalière à toutes les pensées de rencontre et qui sera capable de s'éprendre tour à tour de Schopenhauer et de Tolstoï, d'Ibsen et de Wagner, de Renan et de Taine. Mais en quel état cette âme voyageuse reviendra-t-elle à la maison des ancêtres ? Le bagage n'était pas déjà si lourd avec lequel elle partit. Le jour où Éd. Rod arrivait à Lausanne pour la première fois, il ressemblait déjà à ce pasteur Trembloz dont il nous a dépeint les incertitudes dans les *Roches blanches* : « Mon Dieu ! ce n'étaient pas des doutes ! ce mot l'eût fait sourire ; mais il se rappelait... certaines

heures mauvaise de sa vie spirituelle où l'échafaudage de ses croyances avait croulé sur ses bases... : Dieu, l'âme, le bien, le devoir, ces mots précis perdaient leur sens, sonnaient à son oreille comme des paroles creuses, ne représentaient plus à son esprit qu'un vague océan d'incertitudes embrumé d'angoisses ». Le jour où il y revint, pour soutenir sa thèse de doctorat, de la foi calviniste de son enfance il ne lui restait plus qu'un vague souvenir, un vague remords. C'est peut-être de cette époque que datent les strophes mélancoliques intitulés *Passante* :

Ce cœur est un temple en ruine
Où sur un autel dévasté,
Une morne idole s'incline
Sans offrandes et sans beauté.

Le Dieu s'est enfui de ces voûtes
Où résonna sa voix d'airain ;
Le silence les emplit toutes
Et les cierges sont tous éteints.

Les lévites, troupe infidèle,
Ne glissent plus sur les parvis,
Et la poussière s'amoncelle
Aux frises et sur les lambris.

Et pourtant cette pauvre idole
Seule, au fond du temple oublié,
Eut autrefois son auréole
Et son grand prêtre extasié.

Quelle est cette « passante » ? Rod ne l'a point

dit. Ces vers ont un accent religieux et il est bien permis d'y voir un symbole de cette foi qui n'avait fait que passer et qui n'était déjà plus.

Donc un exilé et un isolé, voilà Ed. Rod à vingt ans. Il revient à Paris. Il est pauvre, riche seulement d'ambitions et d'espérances. J'ai vu son portrait d'alors ; l'impression est presque lugubre : des cheveux qui tâchent d'être longs, une barbe qui s'efforce de grandir et de s'épaissir, un regard qui essaie derrière le binocle de se fixer dans l'assurance et la confiance. Mais tout cela tremblote et clignote. Cette physionomie a un aspect lamentable de faiblesse et d'insécurité. Ed. Rod était un de ces pauvres ratés qu'il a peints dans sa *Ballade de Montmartre,* de ces bohêmes qui ont perdu l'art de sourire devant une armoire vide et d'être insouciants comme les compagnons de Henry Murger et « qui cachent mal, sous la misère d'un pardessus râpé, leur défroque incomplète de futurs grands hommes ». A certains jours, il avait faim ; on le voyait passer sur le boulevard si misérable, si hâve, si triste que, lorsqu'on repêchait un noyé sous les arcades du pont Saint-Michel, le bruit de son suicide se répandait dans les rédactions de journaux. On lui eût fait l'aumône d'un petit sou, comme plus tard il semblait implorer l'obole d'un sourire... Que faire ? Il se croyait du génie

et l'essentiel était de gagner à cette opinion la moitié de ses contemporains. Pour cela, il était nécessaire de faire du bruit, d'attirer l'attention, de ne pas être celui qui ressemble à tout le monde et qui ne scandalise personne. Or, vers 1880, E. Zola était le maître du roman ; Ed. Rod se donna à lui. Il écrira un jour : « Ah ! trois fois malheur à celui qu'a touché le funeste dilettantisme ! Sans réflexion, sans calcul, poussé par sa nature et par l'esprit du temps, il s'est livré à ses séductions dont il n'a pas vu le danger : c'est si facile, si doux, si distingué de jouer avec les idées, de s'en caresser l'intelligence, d'en extraire l'essence, et, comme un riche répand sur ses mouchoirs un parfum dont le prix nourrit des familles, d'en saupoudrer élégamment sa vie..... Pour s'être complu en lui-même, il est éternellement isolé en lui seul. » Le dilettantisme d'Ed. Rod fut le dilettantisme de la chair et de la boue. Il débute par une apologie de l'*Assommoir* ; il écrit *Palmyre Veulard*, un roman dont le titre seul a déjà une forte odeur de bas fonds et qu'il dédie à E. Zola. Il décrit avec une joie intense le vice qui souille et tue. Il est malpropre avec conscience et brutal jusqu'à l'héroïsme. Il raconte la *Chute de Miss Topsy* et il fait l'*Autopsie du Docteur Z.* Les titres attirent le regard ; les livres le repoussent. Triste destinée d'un

adolescent que rien alors ne pouvait arrêter sur le seuil de la littérature abjecte, ni le goût français, ni la pudeur française, ni même cette inquiétude du divin qui sera bientôt son tourment.

Cela dura cinq années, — cinq années de travail forcé qui refoule les instincts innés de ce jeune homme et qui ne lui vaut même pas cette popularité qui est une promesse de fortune, — cinq années de rôle mal appris sur une scène basse et dans un costume qui n'était pas fait pour sa taille, — cinq années de mensonges, de souffrances et de servitude. Il écrira bientôt, en parlant de l'indifférence morale d'E. Zola : « C'est à elle qu'il doit d'avoir pu marcher droit devant lui, en construisant pierre à pierre sa pyramide, sous laquelle il pourra s'endormir un jour dans la fière satisfaction d'un Pharaon d'Égypte. » Ne se résigne pas qui veut à l'épais sommeil sous la pyramide, à l'attitude marmoréenne du Pharaon satisfait. Ed. Rod ne pouvait s'immobiliser dans un tel rêve ; il s'en échappe par une révolte violente, par un premier effort de volonté. C'est cette révolte et cet effort que je veux maintenant raconter.

II. — La Révolte et l'Effort

Il a analysé lui-même dans la préface des *Trois cœurs* les influences complexes qui déterminèrent son évolution. Ame errante et cosmopolite, voyageur qui avait déjà fait le tour d'une moitié de l'Europe, il devait être plus sensible que tout autre à tous les courants d'idées et d'émotions qui passaient nos frontières et circulaient dans l'air de France. Il lut d'abord le roman russe et ce lui fut une révélation : le contact de cette littérature toute simple, largement ouverte aux élans de l'âme humaine, sympathique et comme frissonnante à toutes les douleurs, anarchiste d'ailleurs et source de rêves malsains, eut vite fait de le détacher du naturalisme impassible et morne. Et puis il écouta la musique allemande : à travers les harmonies puissantes de Wagner, il perçut l'immense clameur de l'humanité qui monte comme Brunehilde « vers le but où s'achemine l'univers — vers ce monde où il n'y a plus ni désir, ni illusion », qui cherche le Rédempteur sur les sentiers de Parsifal et

qui accompagne d'un formidable *crescendo* le mot de Wagner lui-même, quand il parlait du Christ : « Tous les autres ont besoin d'un Sauveur ; Lui, il est le Sauveur ». Après cela, il s'éprit d'amour pour la peinture des Préraphaélites anglais ; elle le détacha de l'art naturaliste qui est tout entier dans les formes et on dirait volontiers dans la « pâte ». Ah ! les toiles étranges qu'il put contempler et qui, plutôt que les beaux visages, s'efforcent d'exprimer de beaux songes et rien pour ainsi dire que les âmes. L'art lui apparut sous les traits de la Vénus de Burne-Jones. Ce n'est plus la déesse antique qui se contente de resplendir dans une orgueilleuse indifférence. Elle est là, étendue sur une chaise-longue ; autour d'elle, en de lointaines perspectives, les harpes résonnent et les beaux chevaliers caracolent. Elle ne voit rien, elle n'entend rien. Son regard mélancolique se fixe vers la terre ; elle songe, les bras abandonnés et la bouche amère. A quoi rêve-t-elle ? On ne sait trop. Elle écoute sans doute l'élégie de la misère humaine qui monte vers elle de la terre d'en bas. Elle est l'Art, elle est la Beauté, et elle est la Souffrance aussi : elle sympathise à tout ce qu'il y a de mystérieux et de douloureux dans le cœur et dans l'esprit des pauvres hommes... Ed. Rod regarda et médita ; il était conquis déjà... et il

sortit de l'école d'E. Zola en déchirant les dithyrambes outranciers que, hier encore, il consacrait à la gloire du maître.

C'est une nature extrême et qui ne connaît pas la halte dans les justes milieux. Peut-être aussi y a-t-il chez lui, en dépit de son individualisme foncier, un besoin de soumission, une aptitude fatale à se mettre à la remorque d'un maître ou d'un autre. Un de ses personnages dit quelque part : « Mon cerveau est plein de livres », et il ajoute avec une coquetterie qui est faite pour décourager nos paresses intellectuelles : « J'ai apporté mes livres favoris, les cinq ou six cents volumes où se trouve résumée l'histoire de la pensée humaine. » Cinq ou six cents volumes favoris ! Cela fait songer aux « vingt mille amis intimes » d'A. Dumas. Ed. Rod a donc beaucoup lu ; il a lu Schopenhauer après avoir lu Tolstoï et Dostoïewski, et il ne secoue le joug d'E. Zola que pour accepter celui du philosophe de Francfort.

Et ce fut un joug de désespérance. Schopenhauer a été le dieu de toute une génération. Fonctionnaires ankylosés dans l'ennui du bureau, bacheliers que le diplôme n'assurait point contre la faim, écrivains ratés, artistes déçus, génies méconnus, sa clientèle fut faite de tous ceux qui étaient heureux d'ériger en une loi métaphysi-

que la misère dont ils sentaient l'âpre aiguillon. Ed. Rod accepta la doctrine du mal universel, du pessimisme le plus complet et le plus désolé. En 1885, il publie la *Course à la Mort*, un roman qui n'est qu'une glose en trois cents pages sur le mot de l'Ecclésiaste : « Vanité des vanités ; tout n'est que vanité ! » Ed. Rod veut remonter vers le ciel oublié, à l'idéal blasphémé, et il commence par maudire et la terre et la vie terrestre. Le héros du livre n'est au fond que l'auteur lui-même, et, quoi qu'il en veuille, il est le frère des René, des Werther, des Lara, de tous ces fantômes romantiques qui ne savent que pleurer et gémir et qui deviennent, selon la belle expression de Byron, « le tombeau de leur propre âme ». Son esprit est malade ; il doute des êtres et des choses et il doute de lui-même. Il marche dans la nuit, s'agitant parmi des souffrances fictives, niant les étoiles qui l'éclairent et le soleil qui reviendra demain. Il en arrive à maudire jusqu'à l'Intelligence : « Elle nous a placés, — s'écrie-t-il, — sous la tyrannie d'abstractions plus funestes encore que les lois naturelles, plus meurtrières que les épidémies ; nous avons imaginé des Patries qui favorisent l'antagonisme des races et provoquent d'incessantes guerres, — des Principes pour lesquels des milliers d'hommes se sont fait tuer ou estropier, ou sont morts dans la

misère, sur l'échafaud, dans l'exil ou dans les cachots ; — des Religions qui ont inventé des tortures et poussé au meurtre des armées de bourreaux fanatisés. Nous avons écouté les sanguinaires exhortations de Mahomet, de Pierre l'Ermite, de Calvin,... nous nous sommes enserrés dans un réseau de lois déraisonnables où nous étouffons. Tel est notre bilan. » Alors une vision l'assaille ; il suppose que l'homme a reconstitué par la science l'Eden primitif ; le voilà maître de nouveau de la nature, de tous les êtres et de toutes les choses. Est-il plus heureux de sa royauté retrouvée ? Pas le moins du monde : « Quelles étranges floraisons d'idées peuvent éclore dans son cerveau où viennent, comme en prison, se condenser toutes les connaissances ? Quels dégoûts plus écœurants, plus amers que la satiété même, lui font remonter aux lèvres la longue possession dont il est gavé ?... Quelles chansons désespérées lui chante son cœur, le vieux cœur de sa race, ce cœur éternellement agité que nulle science ne fera taire ? Le monde lui appartient et le monde le dégoûte et son désir est plus grand. Il a tout et il veut avoir davantage, — ou se délivrer de quelque chose qui pèse sur lui et qu'il n'a pu détruire, et il tâtonne désespérément parmi des ténèbres faites de toutes ces lumières. — A présent, le voilà au

bout de sa route, il étend les bras, et rien encore, rien que la Mort, la vieille consolatrice de ses ancêtres ignorants et misérables, la Mort qui le rend enfin aux deux éléments dont la combinaison faisait tout son être : la poussière et l'inconscience. » Et dans sa soif de s'oublier, dans son appétit du néant, Rod en vient à mettre sur les lèvres de son héros le regret des inconsciences où la débauche plonge et abîme l'esprit de l'homme : « Je regrette jusqu'à mes instants d'ivresse, quand je m'éveillais, la bouche pâteuse, l'esprit lourd... A cette époque-là, je n'avais rien dont je pusse me plaindre, nul souci, aucun regret ; mais quoique malhabile à m'expliquer les secrets mouvements de mon être, je sentais en moi *quelque chose qu'il fallait endormir* — comme un cheval dont la selle cache une épingle se cabre sous une douleur qu'il ne peut s'expliquer. A présent, ce *quelque chose*, je ne l'endors plus ; je connais l'aiguillon qui fouille mes chairs meurtries. Ce *quelque chose* de torturant, cet aiguillon enfoui dans la vieille plaie, c'est la *Vie*. Oh ! comme je la hais dans toutes ses manifestations !... Tout ce qui anime son souffle est à la fois pitoyable et odieux, parce qu'elle n'est que la double faculté de souffrir et de faire souffrir... »

Il va sans dire que son cœur est aussi malade

que son esprit : « Mon cœur, — dit-il, — a les défaillances de mon cerveau ; mes affections sont aussi flottantes que mes pensées ». Cependant le bonheur s'offre à lui sous des images souriantes ; il passe, il renonce à vivre et à aimer. Le doute a tout tué chez lui, même la puissance de sentir et d'être ému. Et, naturellement, il généralise ; il fait de son propre martyre le martyre de l'humanité. Il ramasse avec passion tous les cris d'angoisse, toutes les plaintes, qu'a poussées, le long des siècles, la triste humanité, et il érige le malheur en loi mathématique de la vie. Et le roman s'en va ainsi dans un gémissement monotone, sans incident extérieur, sans la moindre éclaircie de joie. A la fin, après une course à travers le monde, le héros rentre à Paris ; un billet de faire-part lui annonce la mort de celle qu'il aurait pu aimer. Il en est presque joyeux : la mort a passé près de lui !.... et il s'enferme dans son moi solitaire, aspirant à la tombe, ne désirant plus que l'absorption de son être dans les choses et le sommeil dans l'universel néant.

C'était bien la peine en vérité d'être sorti de l'égout pour s'enfermer dans le sépulcre, de quitter E. Zola pour aller à Schopenhauer ! Ed. Rod se trompait de route, s'il voulait sincèrement se refaire une âme et une conscience.

Quelques jours après sa mort, la *Revue hebdomadaire* publiait de lui un article qui contenait à la dernière page la condamnation de cette œuvre morbide. « Avec ces maîtres d'une génération verbeuse, — disait-il à propos des romantiques, — nous avons affaire à des hommes qui racontent plus qu'ils n'ont éprouvé, qui crient plus fort qu'ils ne souffrent, et qui font le boniment devant les portes grandes ouvertes de leurs âmes... Leur habituelle grandiloquence, leurs métaphores grossissantes les trompent euxmêmes ; ils se figurent qu'ils aiment, qu'ils souffrent, qu'ils désespèrent avec des forces décuplées, infernales ou célestes ; et l'on voit qu'ils ont vécu comme de pauvres êtres, sujets aux mêmes faiblesses ». Dans son effort vers la vérité, il commençait par n'être que cela : un romantique qui se gargarise de ses sanglots et qui s'étourdit de sa propre lamentation.

C'est le premier stade ; l'effort se précise dans les romans qui suivent. Ils marquent une série d'essais, de tâtonnements inquiets qui dénotent au moins chez Ed. Rod l'implacable besoin de retrouver un point fixe qui soit l'appui de sa vie et le ressort de son activité. Il sent se livrer en lui-même quelque chose de cette lutte, qu'il a dramatisée dans les *Roches blanches*, entre la

croyance et le nihilisme. Un pasteur et un Américain discutent au fumoir ; le Yankee ne voit dans la religion chrétienne que « le substratum des préjugés de dix-huit siècles », et le pasteur lui répond : « Je ne me représente pas ce que peut être la vie sans la foi, c'est-à-dire sans certitude et sans espérance. Elle doit être affreusement triste. » Y a-t-il un absolu ou non? La vie a-t-elle un sens, un but, une loi? Toutes ces questions obsèdent Ed. Rod. A ce moment-là, — vers 1888 — il est l'Américain nihiliste, avec en plus l'inquiétude qui fait souffrir ; il ne sera jamais le pasteur qui affirme ses espérances, ses certitudes.

Il cherche donc, et il cherche d'abord en lui-même. Il écrit le *Sens de la vie* et les *Trois cœurs* (1888-1890). Une forme nouvelle du roman s'inaugure en ces livres, une forme qui est à l'antipode du naturalisme et qu'Ed. Rod a baptisé lui-même du nom d'*intuitivisme.* C'est le roman intérieur. « Regarder en soi », telle sera désormais la formule de l'écrivain ; et comme il ajoute lui-même : « Regarder en soi, non pour se connaître et pour s'aimer, mais pour connaître et aimer les autres, chercher dans le microcosme de son cœur le jeu du cœur humain, partir de là pour aller plus loin que soi, et parce qu'en soi, quoi qu'on dise, se réfléchit le

monde ». L'intuitivisme, ce n'était en somme que la résurrection du roman intime, tel que l'avaient conçu Senancour et Chateaubriand, mais dégagé du pittoresque extérieur, de la confidence larmoyante, de toutes les fatuités et de toutes les mollesses qui avaient rendu le genre à peu près insupportable. Le *Sens de la vie* est le type du roman intuitiviste. Ed. Rod y reprend le héros anémique de la *Course à la mort.* Il le marie, il lui donne des obligations précises, des responsabilités inéluctables. Ce n'est plus l'égoïste qui comptait les battements de son cœur; il veut vivre, il veut aimer, il veut agir,... ou plutôt il *voudrait* bien : il ressemble à ces convalescents qui furent trop près de la mort pour se reprendre de suite à l'allégresse de la vie. Il a un enfant et c'est la joie qui rentre dans son âme dépeuplée; il comprend enfin cette vérité élémentaire que l'homme ne s'appartient pas, que la vie est bonne à la condition qu'on en fasse l'holocauste à quelque grand devoir. Mais cet holocauste, cet oubli de soi, il n'y a que la foi religieuse qui pourrait nous en faire un devoir. Ed. Rod le sent bien, et c'est pourquoi, tout à la fin du roman, il fait entrer à l'église Saint-Sulpice le père inquiet. Il l'agenouille parmi la fumée de l'encens et la voix mystique des orgues; et la scène se reproduit qui illustre tant de nos

poèmes romantiques. C'est la *Minute de dévotion* d'Hégésippe Moreau ; c'est Brizeux dans l'église d'Arzâno, c'est Musset dans l'*Espoir en Dieu*, c'est le philosophe Jouffroy s'agenouillant dans les sanctuaires de son Jura natal. Rod — car c'est bien lui-même sous la figure d'un ami — Rod entre donc dans une chapelle de l'église Saint-Sulpice. Et il pleure, et il chante le psaume de sa conscience navrée, déserte, vide de tout sinon du regret de la foi perdue et du désir de la retrouver :

« Oh ! je voudrais savoir ce qu'on chante, je voudrais me perdre dans le sens des prières, je voudrais balbutier les mêmes mots qui volent de toutes ces lèvres... Hélas ! je n'ai pas de livre de messe, je ne sais plus le doux latin qu'on y lit, il faut que je trouve en moi-même tous les accents de mon cantique — et voici que mon cœur monte avec ceux des fidèles, et voici les paroles qu'il mêle au chœur unanime des actions de grâces... »

Le cantique n'est d'abord qu'un long et monotone lamento, la poignante mélopée de Job sur son fumier :

« O Dieu ! soyez loué !...

« Mauvais est à coup sûr le monde que vous avez fait, et triste le sort que vous nous avez donné.

« Nous cheminons parmi des broussailles, nous déchirons nos pieds à des rocs aigus.

« Des abîmes nous entourent, leur vide nous attire, des obstacles hérissent les sentiers qui les longent ; nous sommes les pèlerins du Val de l'Ombre de la Mort...

« Notre cœur est un serpent qui se dévore, notre âme une vapeur que les vents disloquent.

« Nous savons l'angoisse des jours obscurs et l'horreur des nuits qui recommencent.

« Rien n'est pire que cette vie dont vous nous avez fait don, sinon la mort qui la termine par un effet de votre sainte volonté.

« En sorte qu'après avoir répandu des larmes de sel tous les jours où nous avons vécu, il nous faut, à la dernière heure, comme le juste au jardin des Olives, répandre des larmes de sang. »

Et puis, peu à peu, la voix se fait moins lugubre ; une note d'espérance, presque de joie, s'insinue en ce cantique de la misère qui s'avoue et qu'illumine enfin un furtif rayon du ciel :

« Néanmoins, soyez loué, Seigneur !

« Soyez loué, car peut-être cette vie, horrible comme vous l'avez faite, est-elle une volupté en regard du non-être !...

« Soyez loué, car vous avez daigné adoucir de place en place les rigueurs de la route !

« Soyez loué pour les fleurs qui se balancent

aux fentes des rochers et pour les oiseaux qui chantent dans les arbres !

« Soyez loué pour le soleil d'affection qu'il vous a plu d'allumer en nous-mêmes !

« Soyez loué pour les sourires du printemps et des jours clairs !

« Soyez loué pour avoir fait la neige blanche, les prés verts et le ciel bleu !

« Soyez loué pour avoir fait l'amitié quelquefois fidèle et l'amour quelquefois heureux !

« Soyez loué, Seigneur !... »

Mais cela ne peut durer longtemps. Il y a là des « peut-être » et des « quelquefois » qui font présager un retour d'amertune. Et l'hymne s'achève par un finale grinçant, où la louange à Dieu se transforme en un demi-blasphème :

« Et puis, voici se dessiner une lueur au fond de lointains horizons :

« Un coin de nos ténèbres se fendent, et nous apercevons quelque chose de vous...

« Est-ce un rayon ? Est-ce un sourire ? Est-ce un regard ? Nous ne savons...

« Vous êtes trop loin, vous êtes trop haut, trop d'espace nous sépare de vous, votre Infini n'est pas accessible à nos pieds mortels...

« Et pourtant, cette lueur entrevue, — flamme qui ne nous réchauffera jamais, — nous a remplis de joie...

« Et il suffit que cet éclair ait un instant brillé pour que nous conservions en nous votre éclatante image.

« Seigneur, soyez loué !

« Mais si les espérances que vous avez ainsi allumées sont vaines, soyez loué, Seigneur !

« Soyez loué de nous avoir trompés au lieu de nous révéler l'horreur de la vérité !

« Soyez loué pour la pensée de l'Eternité que vous avez fait miroiter devant nous comme le plus heureux mirage qui jamais renouvela les forces des caravanes épuisées !

« Soyez loué pour l'idée du Divin qui s'épanouit en nous comme la plus belle fleur de notre intelligence !

« Soyez loué pour les saintes illusions qui se transmettent de race en race et de siècle en siècle !

« Soyez loué, enfin, parce que nos âmes peuvent se confondre dans une âme universelle, aimante et sublime, qui, en cette heure bénie, chante votre gloire !

« Seigneur, soyez loué !... »

C'est sur ces cris d'une espérance sans objet que s'achève ce « cantique de l'athée ». La messe finie, la foule se retire. Ed. Rod reste un moment, le front collé contre un pilier, cherchant par quelle route il pourrait s'orienter

« vers le port accessible à tous les navires ». Il songe, il souffre, il essaie de retrouver une formule de prière ; il la retrouve enfin, mais elle ne sera qu'un remuement de lèvres, un souffle, des mots :

« Il fallait seulement chasser les derniers doutes, il fallait substituer à mon cantique impie quelqu'une de ces humbles prières que la Foi murmure de ses lèvres d'enfant. Je sentais l'heure décisive, comme celle où Paul fut frappé sur le chemin de Damas ; et, dans un double effort pour faire jaillir de ma mémoire les formules perdues et pour secouer de ma pensée le joug de l'esprit qui nie, je me mis à murmurer — *des lèvres, hélas! des lèvres seulement :*

« Notre Père qui êtes aux cieux !... »

Et c'est tout. Il sort de Saint-Sulpice, comme il sortira un jour de la vie, las d'un mol effort et toujours en proie à la même désespérance.

Ed. Rod avait regardé en lui-même et il y avait surpris l'exemplaire de ce héros, faible encore, ayant des commencements d'énergie, des velléités d'action et un vague désir de croyances. Et, d'un cas particulier s'élevant jusqu'à une loi générale, il criait à la jeunesse qui lui ressemblait dans ses hésitations et dans son trouble : « Bonne ou mauvaise, la vie est un fait, il faut

l'accepter ! Bien vivre en vivant pour les autres, c'est la loi de l'existence. »

A partir de ce moment-là, la conclusion de chacun des romans d'Ed. Rod sera un hommage implicite rendu à la vieille morale traditionnelle qui de son vrai nom s'appelle la morale chrétienne. Ce n'est pas qu'il ait reconquis la paix intellectuelle et qu'il ait remis à la base de l'action les ressorts divins qui la font plus énergique et vraiment féconde. Pourquoi devons-nous bien vivre ? Pourquoi nous oublier et nous sacrifier ? Il ne sait pas trop. Il sait seulement qu'il faut le faire, et, si nous exigeons à toute fin qu'il nous éclaire la conscience, il nous renverra sans doute à la dernière page de la *Vie privée de Michel Teissier*. C'est dans un compartiment de chemin de fer. Michel Teissier, qui était hier à la Chambre l'orgueil et l'espérance de la Droite et qui n'est plus en ce moment qu'un infâme ravisseur, s'en va avec la femme pour laquelle il a tout trahi. Autour de lui, on lit les journaux qui racontent le scandale. Celui-ci sourit, celui-là maudit, et sa philosophie est à la portée de tout le monde : « Que voulez-vous ? dit le bon bourgeois. La tendance aujourd'hui c'est de compliquer les questions les plus simples... Tout est

pourtant si clair dans la vie, quoi qu'en disent les gens qui veulent tout embrouiller... Le bien, c'est le bien ; le mal, c'est le mal ; il faut faire le bien et s'abstenir du mal, voilà tout ! » Voilà tout ; Ed. Rod ne savait que cela, mais il le disait et le répétait franchement. Le docteur Pierre Morgex, dans la *Sacrifiée*, n'est qu'un honnête homme sans croyance, et cela ne l'empêche pas de proclamer l'existence d'une force supérieure à toutes les passions et de déclarer qu'il a « découvert cette loi chrétienne qu'en renonçant à soi-même, on trouve plus de bien qu'en laissant se développer son énergie ». Michel Teissier se figure qu'il emporte le bonheur en traversant l'océan, après le crime commis ; mais non, « voici se dresser devant lui la vision cuisante des cœurs saignants qu'il a déchirés, des ruines de son foyer, des désastres de sa vie, de toutes les misères qu'il a faites pour forger son bonheur... Devant ce spectre, il se trouve tout petit, il ne se reconnaît plus ; c'est comme s'il n'avait plus l'âme qu'il faut pour la joie, l'âme qu'il faut pour l'amour, son âme d'autrefois qu'il a perdue ». Le pasteur Trembloz des *Roches blanches* a failli commettre un crime ; il reste là, brisé, meurtri par le sacrifice qu'il a fait à son devoir, et son cœur et ses membres pèsent si lourd qu'il a le droit de se comparer

à ces blanches roches symboliques sur lesquelles il s'appuie. Il souffre, mais il ne se plaint pas : « Il invoqua tous ses secours, ses croyances morales, son amour du bien, Dieu. Et, arrêté sur la route déserte, il affirma d'une voix haute : « Nous avons fait notre devoir ; nous avons bien fait ». — Ainsi, sans sortir de lui-même, rien que dans la méditation de son cœur, Ed. Rod avait au moins retrouvé ceci que l'honneur de la vie est dans le devoir et qu'il n'y a pas de bonheur en dehors du devoir.

Ce n'était pas assez. Pour enrichir son fonds d'idées morales, Ed. Rod voulut interroger chacun des maîtres de la pensée contemporaine. Presque tous lui ressemblaient ; ils étaient ses frères dans la détresse de l'esprit et de la volonté. Il ouvrit donc leurs œuvres avec l'espoir d'y trouver une parcelle de vérité, un rayon de lumière. Il disait bien en tête du livre : « J'erre un peu pour le plaisir de la promenade » ; mais il était impossible de s'y laisser prendre. Sous l'apparente nonchalance de l'attitude, on devinait l'homme qui veut faire un butin et s'en aller avec les dépouilles. Le résultat fut maigre. Il n'y a peut-être pas dans la littérature d'aujourd'hui de livre plus triste que *Les Idées morales du temps présent*. Ed. Rod y dresse le bilan

et n'est pas loin de proclamer la faillite de la philosophie moderne. Renan n'est qu'un jongleur de contradictions, Schopenhauer un maître d'égoïsme, E. Zola un primaire orgueilleux, P. Bourget une victime de l'analyse, J. Lemaître un dilettante, Dumas fils un moraliste chancelant, Brunetière un casuiste autoritaire. Son esprit ne trouve vraiment à prendre que chez Tolstoï qui fait de la foi « la force de la vie » et chez M. de Vogüé qui s'efforce de développer au cœur des hommes la croyance et l'héroïsme. Tout de même, vers la fin, un souffle d'optimisme le soulève un peu ; il lui semble qu'une aube se lève, que « beaucoup d'idées et de croyances, qu'on aurait pu croire tombées définitivement dans la défaveur, presque dans le ridicule, reprennent leur ancienne place ». Et, comme toujours concluant d'emblée à la nécessité de l'action, il répétait les beaux vers du poète Emile Vitta :

O vous, derniers enfants d'un siècle qui décline,
Nés dans un crépuscule où tout semblait finir,
Vous qui sentez comme eux, par delà la colline,
Fraîchir le vent du soir, tressaillir l'avenir,

Vous qui sentez comme eux, malgré votre ignorance,
Dans la brise des nuits passer des mots troublants,
Et la terre et le ciel frissonner d'espérance,...
Dans l'humide brouillard dressez vos fronts tremblants.

Vers l'Orient ! vers l'Etoile ! vers la Lumière !
Malgré le froid, malgré le vent, malgré la nuit,
Vous sentirez bientôt, récompense première,
Le lourd piétinement du troupeau qui vous suit...

De tels livres avaient fait d'Ed. Rod un des maîtres les plus écoutés de la jeunesse. Elle aimait en lui l'homme qui traduisait en des symboles émouvants, en un lyrisme calme et de belle tenue, les anxiétés et les aspirations d'une élite intellectuelle. « Dans la forêt des livres — écrit M. Firmin Roz, — plus d'un de nous alla vers celui de M. Rod comme à l'étoile du voyageur. » En ce temps-là, on s'était mis à rêver de quelque Pentecôte nouvelle, d'une réconciliation universelle dans le culte de l'Idéal. Je revois le départ des jeunes bandes et j'entends encore leurs chants d'espoir. Il y avait les chefs : Brunetière, de Vogüé, P. Desjardins ; les soldats : P. Bourget, H. Bérenger, de Pressensé, G. Trarieux ; les aumôniers : MM. Klein, Lemire et Charbonnel. L'expédition s'ébranla. Un an après tous ces croisés se séparaient avec scandale. Celui-ci retournait à son temple huguenot, celui-là à sa loge maçonnique ; l'un entrait à l'église, l'autre en sortait ; les plus heureux gagnaient un fauteuil à l'Académie, les plus pratiques un siège à la Chambre. Il avait suffi des premiers souffles de la tempête dreyfusiste

pour disperser à tous les vents ces compagnons d'armes que des mots assemblaient et la vision commune d'un impossible mirage. Ed. Rod était de la croisade. On disait de lui qu'il irait très loin, qu'il arriverait au terme et que, sorti de l'Église protestante, il finirait par entrer dans l'Église catholique. On se trompait. La conclusion de tous ces efforts fut un échec lamentable. Il me reste à en indiquer les causes.

III. — L'échec

L'échec ne fut pas complet. Il est incontestable que l'effort d'Ed. Rod fut couronné de conquêtes partielles. C'est pour lui, et pour les timides de cette race, que G. d'Annunzio a inventé son euphémisme des « victoires mutilées ». De temps à autre, de moins en moins rare au fur et à mesure que la poursuite se fait plus ardente, une vérité tombe entre les mains du romancier. Alors, un éclair de joie passe sur son front, illumine ses lèvres et donne l'illusion d'un progrès continu dans sa marche vers la halte du bon repos.

En 1901, il raconte la vie et il esquisse la figure de *Mademoiselle Annette*. Ce roman, tout simple, sans coups de théâtre et presque sans péripéties, est peut-être son chef-d'œuvre ; c'est celui à coup sûr où il a exprimé la plus belle idée sous le symbole le plus transparent. Mademoiselle Annette est une vieille fille qui passe toute sa vie à éduquer les enfants d'un village et à se dévouer aux pauvres, aux malades de sa

famille. Dans sa petite robe noire d'institutrice, elle n'a jamais fait verser une larme, elle a mis des sourires sur tous les visages. Elle fut de l'amour, de la bonté, de la lumière, et comme un parfum qui flotte. Son oraison funèbre tient tout entière en ces quelques mots de son frère : « Celle-là me déconcerte. Jamais elle ne s'est souciée de son bonheur personnel, de son moi. Elle a vécu comme si elle n'existait que pour servir au bonheur du prochain. Elle répare les injustices du sort ; elle raccommode les destinées en mauvais état, elle neutralise les dégâts que font la sottise ou la méchanceté. Or, plus je médite, plus j'arrive à cette persuasion qu'elle a raison. Le dernier mot de la sagesse est un précepte négatif : il ne faut jamais penser à soi. C'est tout le secret de la vie. » De son vrai nom, Mademoiselle Annette est tout simplement la Charité chrétienne ; elle croit et elle prie avant d'aimer et de se dévouer. *Vouloir et pouvoir*, Ed. Rod avait annoncé un roman sous ce titre ; cette femme veut et elle peut. Elle possède, non seulement toutes les énergies bienfaisantes, mais encore les ressorts divins qui les mettent en jeu et qui les rendent vraiment fécondes.

L'action d'Ed. Rod va toujours en s'élargissant. Son individualisme s'atténue de plus en plus ; il avait jadis proclamé « le droit de l'indi-

vidu plus fort que la masse, la condition de son épanouissement, sa raison d'être, sa force et sa gloire ». En 1909, il est bien revenu de ces paradoxes dissolvants. Il s'arrache tout de bon à la contemplation de son moi. C'est l'état de la famille qui l'inquiète désormais et c'est à la défense de la famille qu'il consacre son dernier effort. Le roman *les Unis* n'est pas l'œuvre d'un croyant ; c'est le cri d'alarme d'un sage que l'expérience éclaire et d'un citoyen qui s'attriste devant les ruines sociales. Il avait ressemblé longtemps à ce Remy Verrès, le héros central du livre, l'astronome idéaliste qui marche comme un voyant par les voies du ciel et se butte comme un aveugle à la moindre pierre des sentiers. Il n'était en somme qu'un déraciné, en dépit de ses nostalgies intermittentes. Il n'était de nulle part et il était de partout. En 1909, il se souvient qu'il a une famille, que les patries reposent sur les familles et que les anarchistes du foyer sont du même coup les anarchistes de la cité. Il écrit donc son roman et il en fait un magnifique plaidoyer pour le maintien des lois sur lesquelles repose l'institution familiale. L'acteur principal, Remy Verrès, vit dans les absolus nébuleux ; citoyen des sociétés futures, il les organise à l'avance au gré de son athéisme et sur des formules creuses. Le mariage n'est plus

pour lui qu'une association libre et librement consentie, ou plutôt, comme il dit, « un contrat privé conclu entre des parties maîtresses de fixer à leur convenance la part de liberté qu'elles aliènent ou conservent ». Il marie ses filles d'après ces beaux principes ; et tous les foyers qu'il fonde s'écroulent l'un après l'autre au moindre vent. Les passions, les caprices, de simples intérêts font des ruines de tous les châteaux qu'il bâtit avec une obstination digne d'un meilleur sort. *Les Unis !* R. Verrès donne ce nom aux couples heureux qui sortent de son salon, bénis par sa main et noyés sous les flots de son éloquence. Et ces « unis » ne sont que des passants qui demeurent étrangers les uns aux autres. « Où diable avez-vous vu que nous sommes une famille ? — s'écrie l'un de ces gendres qui s'est courbé sous son geste de comédie matrimoniale. — Nous sommes un pullulement d'individus, une basse-cour, une nichée, une garenne. Il n'y a rien qui nous retienne ensemble ». Et de fait, ils se séparent tous à tour de rôle. Ici, une malheureuse ; là, une délaissée ; ailleurs quelque chose de pire encore; partout des victimes, des cœurs brisés, des vies disloquées et suppliciées. Ah ! que la vie est donc cruelle et qu'elle se hâte de couvrir de ses ironies les chimères folles de Remy Verrès. Et le crétin sublime reste là, à la dernière page du

roman, plus que jamais encroûté dans ses principes d'anarchie, mais berné par le sarcasme des choses, pareil « à ces chercheurs qui, au terme de l'expérience manquée, restent en présence des mêmes problèmes et des mêmes mystères, sans rien tirer de leur travail que la certitude d'une pesante erreur ».

Si Ed. Rod avait eu vingt ans le jour où il publia *les Unis*, on n'eût pas manqué de lui prédire en de lyriques horoscopes qu'il aurait de douces surprises sur la route où il s'engageait et que, parti du val d'en bas, il atteindrait la cime que baigne le soleil. Hélas! ce livre devait être un testament, et, à travers les lignes, il était facile d'apercevoir les lassitudes, les impuissances même de celui qui l'écrivait.

C'est en vain d'abord qu'il s'était efforcé vers la certitude religieuse. Il en était à peu près aussi loin dans ce livre que dans les premiers. Il avait bien entrevu et désiré le bienfait de la foi chrétienne ; l'Église catholique l'avait attiré de loin comme le havre tranquille attire le marin perdu en haute mer. C'est d'elle qu'il écrivait ces lignes dans le *Sens de la vie* : « Elle est immobile et tout passe... Elle a vaincu les schismes, les hérésies, les incrédulités. Elle a vaincu jusqu'aux germes putrides qui la décomposaient ; les empi-

res se sont abattus devant elle. Elle brave la Science dont tous les relatifs se brisent contre son absolu ». De tels hommages n'étaient pas rares sous sa plume. Mais ils n'étaient que des hommages platoniques. Ed. Rod se sentait incapable d'aller au delà. Après vingt-cinq ans de recherches et d'oscillations, il en était encore au point de départ, partagé entre le vieux temple calviniste d'où il était sorti et l'Église catholique où de généreux amis lui offraient une place. C'est un peu son état d'âme qu'il précisait, dans *les Unis*, par la bouche d'Albin Gressant, un jeune protestant libéral qui n'est au fond qu'un honnête homme avec une vague sentimentalité religieuse : « Les attaches ne sont pas rompues avec les ancêtres, il s'en faut ! — écrit le jeune homme à sa fiancée. — Je ne songe ni à les renier, ni à les méconnaître : leur passé me remplit de fierté ; je reste de leur souche ; je n'ai plus leurs idées, leurs mœurs, leurs opinions, pas plus que je ne porte l'habit à la française, ou ces gilets à fleurs et ces habits de dentelles que ma mère conserve avec piété dans ses coffrets parfumés de lavande ; mais j'ose dire que j'ai gardé leur idéal. Les formes seules ont changé dans mon esprit : l'essence est la même ». Et « l'essence » originelle d'Ed. Rod est le libre examen, l'indépendance totale de l'esprit et son

obstination à n'accepter comme vérité décisive que ce qui résiste à l'implacable critique individuelle. La mère du Régent disait : « Chacun se fait son petit religion à part soi ». En ceci elle était la protestante idéale ; Ed. Rod ne raisonnait pas autrement. J.-J. Rousseau, dans les *Lettres de la Montagne*, écrivait aux pasteurs de Genève à propos de leur doctrine religieuse : « Chacun en demeure seul juge pour lui-même et ne reconnaît en cela d'autre autorité que la sienne propre... Il est tellement de l'essence de la raison d'être libre que, quand elle voudrait s'asservir à l'autorité, cela ne dépendrait pas d'elle. Portez la moindre atteinte à ce principe et toute l'évangélisme croule à l'instant. » Ce fut le grand malheur d'Ed. Rod de rester fidèle à l'esprit de l'évangélisme, malgré son détachement superficiel. L'homme qui s'érige en juge unique des vérités religieuses qu'on lui propose ne sera jamais et ne peut être autre chose qu'un catholique de péristyle.

La seconde cause de l'échec final d'Ed. Rod fut son pessimisme. Il ne s'est jamais remis de cette crise morale dont témoigne *la Course à la mort*. Il ressemble à l'Hamlet de Shakespeare qui regarde la mort face à face, à travers les orbites du crâne d'Yorick. Ed. Rod a peur, il frissonne en songeant à la mort qui le guette et qui est

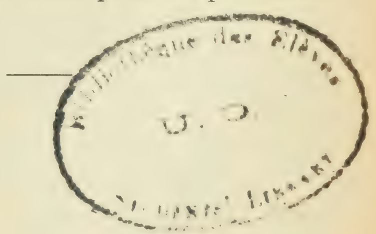
sûre d'avoir sa proie. Cette épouvante mortelle résonne à travers son œuvre, comme le leit-motiv dans les opéras de Wagner. Il écrit en 1885 dans le *Sens de la vie* : « Que l'agonie soit rapide ou lente, il y aura un déchirement dans notre être, — puis nous tomberons dans un vide infini, sans forme, sans bruit, sans couleur, où rien ne troublera le silence absolu de nos sens. » Vingt ans plus tard, la même note revient à la première page de l'*Ombre s'étend sur la montagne* : Frank Lysel et Mme Jaffé regardent le soir qui tombe sur la Jungfrau et ils sont tentés de pleurer en songeant à la mort : « La lutte de l'ombre et de la lumière se poursuit chaque soir sous nos yeux... La lumière doit périr. Nous la voyons à son heure monter des choses et les envelopper, s'étendre sur la montagne, sur la plaine ou sur les eaux, pareille aux suaires que nous jetons sur nos morts. Ce drame quotidien que nous offre la nature reproduit celui de notre destinée : le soir arrive pour toutes les vies, quand elles ne sont pas tronquées par un de ces accidents où s'affirme la capricieuse brutalité du sort. » Les chrétiens, eux aussi, s'attristent à la pensée de la mort ; ils savent, selon le mot de Bossuet, « que la vie nous manquera comme un faux ami au milieu de nos entreprises » ; mais leur tristesse s'illumine d'une

espérance. Cette espérance manque à Ed. Rod ; la mort n'est pour lui que « la nuit, la nuit pleine de mystère... dont nous ne savons rien ».

Et ce n'est pas la seule tristesse de cette œuvre. Non seulement elle est morne, mais elle décourage. Elle ne raconte en somme que des défaites et des désillusions. L'homme qu'elle suit pas à pas est un être malheureux, condamné à de grands élans et à de rapides descentes, à de hautes aspirations et à des chutes mortelles. Michel Teissier était ce qu'on a appelé « un homme-drapeau » et il roule jusqu'au fond de l'abîme où il ne garde même plus l'estime de soi. Le pasteur Trembloz est un adolescent à l'âme noble, affamé de dévoûment, et il suffit d'un regard pour l'immobiliser dans les étreintes d'une passion sans issue. La pitié sociale elle-même n'est qu'un leurre comme tout le reste, et le roman, l'*Indocile*, dramatise l'inutilité de nos efforts, la folie de nos erreurs. Alors à quoi bon vivre, agir, lutter ? Ed. Rod écrit dans la préface de *Michel Teissier* : « Ce sont presque toujours les meilleurs qui font les chutes les plus profondes », et son triste héros, quand on essaie de le relever, répond à son ami secourable : « Ne m'indique pas de remède ; ce n'est pas la peine, il n'y en a point, et si j'en avais un bon je le repousserais. » Alors à quoi bon être des

meilleurs ? Et, s'il n'y a pas de remède au mal, il ne reste plus qu'à en faire son deuil, quitte à le porter allègrement. Les romans d'Ed. Rod ont comme un goût de cendre ; ils ne servent qu'à nous montrer tout ce qu'il y a de précaire dans la vie, de caduc dans nos bonnes volontés et même de fou dans nos aspirations... Ed. Rod extériorisait dans ses héros le mal dont il souffrait, dont il mourait. C'est l'éternelle rançon de l'analyse excessive qu'elle tue la spontanéité de l'âme, qu'elle la rend molle, impropre à la croyance et par conséquent à l'action. Il s'était trop regardé, il avait trop minutieusement interrogé la vie et ceux qui la dénigrent. Il est mort, verrouillé dans son pessimisme, s'abdiquant dans un renoncement si triste, dans une langueur si profonde que les mots d'énergie étonnent sur ses lèvres et que l'on est tenté de croire qu'il emprunte la voix d'un autre pour les prononcer.

———



Conclusion

Je viens de relire la dernière page de l'*Ombre s'étend sur la montagne.* C'est une des plus tristes de cette œuvre qui en contient tant d'autres d'une impression analogue. Mme Jaffé va mourir ; le musicien Frank Lysel est à son chevet. La mort rassérène les cœurs et fait s'évanouir tous les nuages qui voilent la face de la vérité. « La vérité ! la vérité ! », murmure cette pauvre agonisante qui a vécu d'un mensonge. « La vérité se mirait dans ses yeux, elle en avivait les dernières lueurs, elle pénétrait comme un rayon jusqu'à ce pauvre cœur ravagé qui pour elle avait tant souhaité de se reprendre, elle attirait dans sa lumière cet être de lumière que la vie avait obscurci, elle l'aspirait comme le foyer suprême où tendent nos vœux, même quand nos pas s'en écartent, même quand nous vivons dans les ténèbres de l'erreur. — Lysel s'agenouilla et lui prit la main : — « La vérité ! dit-il ; elle nous enveloppe, elle nous aveugle, elle nous inonde ». Les yeux de la mourante se ferment

et le livre se clôt sur cette vision de la vérité éternelle.

Pauvre Ed. Rod ! il a connu, comme son héroïne, l'étrange attirance de cette vérité. Tous ses vœux ont tendu vers elle. Il la sentait vivante et rayonnante non loin de lui. Comment donc, l'ayant désirée et l'ayant pressentie, est-il mort sans l'avoir atteinte et étreinte tout de bon? C'est qu'il était parti de trop bas peut-être, mais c'est surtout qu'il a marché seul, sans ce guide assuré qui est aussi nécessaire aux explorateurs du mystère divin qu'aux touristes de ses montagnes natales. Il a rencontré l'abîme, il y est tombé. A l'écouter, on a l'impression d'un malheureux qui gît au fond de la crevasse, se plaint de son sort et ne songe même pas à demander secours au passant qui s'arrête. Il est mort là... Puisse son souvenir, comme la petite croix de bois sur les sentiers périlleux de la Jungfrau, avertir les voyageurs que le précipice est toujours béant et qu'un homme s'y est perdu pour s'être aventuré seul et trop près du bord !

Février 1910.

LÉON DAUDET

CHAPITRE III

LÉON DAUDET

Je viens d'entendre M. Léon Daudet. Il a parlé, ce soir[1], à l'Hippodrome de Lille devant une immense foule à qui il a arraché, une heure durant, des éclats de rire et des salves d'applaudissements. Ce jeune homme est le vrai tribun ; il a tout ce qu'il faut pour la conquête des auditoires populaires. Droit, bien planté sur le sol, comme le coq de France quand il cherche l'appel au soleil, la tête haute, basanée, à l'œil noir, au regard doux, aux lèvres souriantes, une tête de poète sur un torse de héros. Il parle, et ce qu'il dit ne s'analyse point. C'est tour à tour un hymne à la patrie adorée, un rugissement de colère contre ceux qui l'oppriment, un flot de mépris sur les étrangers, les « métèques » qui ne s'associent à la race que pour la ruiner et la déshonorer. Il a le verbe et il a la verve ; il chante, il

1. 5 mars 1910.

raille et il fouaille. J'ai songé en l'écoutant à son aïeul provençal, ce Blacas d'Aulps, poète et chevalier, dont on disait : « Si vous voulez avoir du courage, venez manger du cœur de Blacas ! »

Le soldat de la parole et de la plume m'est apparu là, à peu près complet, entre J. Lemaître et Léon de Montesquiou. Ceux-ci sont des chefs ; ils donnent l'exemple du calme réfléchi, de la pensée rayonnante et qui demeure sereine jusque dans la mêlée. Léon Daudet est un magnifique soldat, celui qui reste maître de lui-même sans doute, mais qui a droit en plus au cri farouche, au bond impétueux, au rude coup d'épée dans la masse ennemie.

« Mon père aima la vérité ; je veux la servir à mon tour », écrivait un jour Léon Daudet. Il tient parole. Cette vérité, il l'a cherchée avec toute son âme, il l'a trouvée au prix de la douleur, il la sert jusqu'à l'holocauste de la vie. Il lui a offert, non seulement de beaux discours de tribune, mais de beaux livres et de beaux gestes. Il appartient à l'histoire littéraire avant d'appartenir à la politique, aux idées en même temps qu'à l'action. C'est à cause de cela qu'il a sa place dans ce livre et que j'écris son nom parmi les penseurs et les écrivains qui ajoutent quelque chose au patrimoine intellectuel et moral de la France contemporaine.

I. — Les Écoles

« Je retrouve ma jeunesse à chaque tournant de la route », disait Alphonse Daudet, quand il partait pour le Midi. Il me semble que les mêmes surprises guettent son fils aîné, le jour où il s'offre un voyage vers la Provence maternelle. Léon Daudet naquit à Paris, en 1868 ; mais qu'est-ce que cela fait? Son âme est d'ailleurs. Il est de la « race du soleil » ; il sent couler dans ses veines le sang chaud, le sang qui bout comme le vin dans les grappes à la fin de l'été... Elle nous paraît étrange à nous, hommes du Nord, cette race qui est incapable de se fixer dans les justes milieux et qui oscille sans cesse entre un extrême et un autre. Elle n'est pas faite comme nous pour les ralliements faciles, pour la discipline, pour la résignation à des idées qui ont pour elles l'apparence de l'ordre, à des régimes qui, à défaut d'autre, ont au moins la consécration du temps. Elle est rebelle au joug politique. Chez le Provençal, la révolte tient lieu de religion et elle est toute vertu. Un confesseur, qui lui

reproche ses fautes s'attire cette réponse au moins imprévue : « Té ! que peut-on me reprocher ? Je suis du Parti ». Entre Nîmes et Tarascon, on naît rouge ou on naît blanc, socialiste ou royaliste. Dans quelques villages, les conscrits rouges portent un drapeau tricolore, et les blancs se font précéder d'un manche à balai par dérision. La mode elle-même se ressent des opinions : la jeune fille républicaine arbore un ruban cramoisi et la jeune fille royaliste une cocarde blanche. Il y a le bal blanc et il y a le bal rouge, le café de la République et le café du Roi. Le jour des élections, les morts votent aussi bien que les vivants, mais il faut leur rendre cette justice qu'ils votent selon leur conscience et qu'ils n'ont pas oublié dans le sommeil des cimetières le parti qui fut le leur.

Le Provençal, même transplanté et déraciné, reste ce qu'il naquit. En 1865, Alphonse Daudet est attaché au cabinet du duc de Morny ; il consent bien à émarger au budget du Nabab, mais sans abdiquer un atome de sa religion royaliste. Il écrit une comédie, *le Lys*, qui est une satire souriante du régime et se clôt sur un : Vive le Roi ! retentissant. Léon Daudet est le fils de cette race, le fils de cet homme. Il y aurait chez lui de l'inexplicable, si on ne commençait par le rappeler. « Ma Provence ! — disait Alph. Daudet

— on me demande si je l'aime et si je la regrette? Mais j'en crève ! » Léon Daudet en vivra.

Il a consacré à la mémoire de son père un beau livre de piété filiale, *Alphonse Daudet.* A la première page, il écrit ces lignes touchantes : « Il fut mon éducateur, mon conseiller et mon grand ami. Il n'est pas une ligne de moi que je ne lui ai lue aussitôt écrite ; il n'est pas une de mes pensées dont je ne lui ai demandé la valeur ; il n'est pas un de mes sentiments dont je lui ai caché la force en naissant. » Léon Daudet fut le disciple d'un maître, qui était sans doute incomplet, mais qui lui donna au moins le meilleur de ce qu'il avait et de ce qu'il savait.

L'école de Champrosay fut d'abord celle de l'énergie et de la bonté. Alph. Daudet s'est improvisé le camarade de son petit garçon ; il joue et il cause avec lui. La main dans la main, ils se promènent ensemble par les sentiers de la campagne. Le père n'est plus qu'une ruine ; il souffre par tout le corps. Il dit à son fils : « Sais-tu, Léon, sous quel aspect je vois les routes? Comme des issues à ma douleur. Fuir ! m'évader à un tournant! » Et pourtant ce martyr est un laborieux, ce supplicié est le plus doux des hommes. Au lieu de se plaindre, il console ; c'est une âme ruisselante de bonté, de tendresse et

de pitié. Il répète souvent à son petit écolier : « Je voudrais, ma tâche achevée, m'établir *marchand de bonheur*. Mon bénéfice serait dans mon succès. » Marchand de bonheur ! Le mot est délicieux et Léon Daudet fut le premier client du comptoir paternel. Il suit à ce moment-là les cours du lycée Louis-le-Grand ; son professeur est le fameux Burdeau qui, avant d'être un des grands financiers du Panama, fut marchand de sophismes dans l'Université de France. Un soir, le jeune homme rentre au foyer, le cœur assombri, l'esprit en désarroi, ayant sous la paupière comme un vague nuage de désespoir. Le maître a été plus brutal que de coutume ; il a expliqué Schopenhauer à ces philosophes imberbes. Il a déversé dans ces âmes naïves le subtil poison du pessimisme d'outre-Rhin. Et le pauvre écolier est la proie d'une précoce détresse. Tout de suite, le père a compris : il le prend entre ses genoux, et, lui qui est accablé par les tristesses de la mort prochaine, voilà qu'il se met à célébrer la vie en termes poétiques. Il parle du travail qui ennoblit tout, de la bonté rayonnante et de la pitié où l'on trouve un refuge. Il fait à l'adolescent troublé un ravissant tableau de l'existence ; il lui remet au cœur l'espoir, la confiance et toutes les adorables candeurs que le maître universitaire vient de déflorer d'une main sacrilège.

Marchand de bonheur, il le fut au profit de tous. Il avait eu faim dans son enfance et il savait le prix du pain ; il avait versé des larmes et il savait le prix des sourires. Ses amis de choix étaient les pauvres gens, les malades, ceux qui lui ressemblaient et qu'il eût voulu délivrer du mal.

« Ces dernières années, — écrit Léon Daudet — nous sortions fréquemment. Tant qu'il put choisir lui-même sa voiture à la station, ce fut toujours la plus minable, la plus sordide, celle qu'il pensait que nul n'accepterait. Je me rappelle un très vieux cocher, conduisant à peine un très vieux cheval, assis sur le siège branlant d'un de ces fiacres fantastiques comme on en trouve aux trains de nuit. Mon père avait adopté le triste attelage et nous étions sûrs, en contournant la rue Bellechasse, de le voir cahoter vers nous. Le vieux, de son côté, était devenu amoureux de ce facile client qui, jamais, n'incriminait la lenteur ou la malpropreté. Une des dernières fois que nous l'employâmes, avant qu'il sombrât dans les ténèbres de Paris, n'avait-il pas eu l'idée d'inscrire à l'encre rouge les initiales A. D. sur les panneaux et sur les glaces, s'affirmant ainsi propriété de celui qui l'avait pris en compassion ? » Le jeune homme voyait tout cela, entendait tout cela, et bien d'autres choses encore.

C'est quelque chose d'avoir vécu devant le comptoir d'un marchand de bonheur. Léon Daudet eût bien voulu reprendre un jour la maison paternelle. Il avait, lui aussi, une âme aimante, infiniment délicate ; il était voué à son tour à tous les frissons de la tendresse et de la pitié. Hélas ! l'époque est dure aux natures exquises. Elle fait des satiriques avec des rêveurs, des pamphlétaires avec des poètes. Elle les déchaîne en des colères d'autant plus violentes qu'ils étaient faits pour l'unique douceur d'aimer et de chanter. Léon Daudet est une de ses victimes. Elle l'a contraint à se replier sur soi, à se hérisser de dards aigus, à s'improviser marchand de verges et de lanières quand sa vocation était de ne distribuer que du bonheur. On le sent bien à ses livres, si on ne s'en aperçoit point dans sa polémique. Après tout, c'est du bonheur qu'il sème au moins et dont la moisson poussera, car il n'est inexorable qu'à ceux qui font couler les pleurs, aux tyrans de la Science ou de la Politique, à tous ceux qui font des larmes pour les larmes, comme d'autres font de l'art pour l'art.

L'école d'Alph. Daudet fut encore pour le jeune homme une école de profond sentiment national. La guerre de 1870 avait été pour lui une cruelle révélation. « Elle le fit homme », écrit L. Dau-

det. Malgré son extrême myopie, il avait voulu porter la capote et le fusil du mobile. Un soir du siège, pendant qu'il montait la garde sous la neige et sous les obus allemands, il avait eu le remords de sa première vie donnée aux vers légers et à la prose cursive. Tout d'un coup, il se sentit malade du mal de son pays, et il voulut au moins s'en guérir dans l'âme de son fils. Il écrivit les *Lettres à un absent* qui ne sont qu'un gémissement de souffrance et un rugissement de colère. Léon lui reprochait un jour de n'avoir point fait plus, de n'avoir point écrit l'épopée de la débâcle. Alph. Daudet n'était point de la race d'E. Zola, des démocrates humanitaires qui se consolent de tout en se vengeant sur quelqu'un. Il répondit : « On n'élève pas les âmes par un tel récit ; un pays guerrier comme le nôtre a besoin qu'on lui claironne la victoire. » Il aimait l'armée, les drapeaux, tout l'appareil militaire. La musique des régiments l'enfiévrait comme un cheval de colonel. Il avait le culte de l'officier : « Ceux qui ont fait l'abandon de leur vie, — disait-il à son fils, — sont plus grands que les autres êtres. »

Il va sans dire qu'autant il aimait son pays, autant il détestait le politicien, ses intrigues, ses gestes, ses mœurs, sa langue, ce verbiage de tribune qui conjugue le verbe *gouvernementir* à

tous les temps et à tous les modes. Dans un de ses romans, *Soutien de Famille*, il écrit : « C'est par les couloirs de la Chambre que se vide le sang de la France » ; et à son cher fils, il ne disait pas autre chose : « Pauvre France ! quand j'ai approché un de ces hommes (il parlait des députés), j'ai toujours été stupéfait de sa non-valeur, de sa prodigieuse niaiserie. Sauf de rares exceptions, on voit au Parlement le rebut du pays, le médecin sans clientèle, l'avocat sans cause, le vétérinaire dont se méfient les animaux, mais ne se méfient pas les électeurs. Suivant l'expression vulgaire, c'est de *la bouillie pour les chats*. Et cette bouillie nous emplit la bouche ». En écoutant ces virulents anathèmes, cette gouaillerie de satire méprisante, je m'imagine lire une de ces pages où le fils déverse l'opprobre sur les rois du jour. C'est la même haine inexpiable, la même expression violente. Il s'est bien trompé celui qui a écrit un jour : « Si quelqu'un n'est pas le fils intellectuel de son père, c'est M. Daudet fils[1]. »

Auprès de son père, Léon Daudet apprit enfin la dignité de la vocation et de la profession littéraires. Il avait hésité un instant ; le médecin qu'il voyait si souvent au chevet de son cher

1. E. Faguet.

malade lui donnait l'envie d'être lui aussi un embaumeur de misère humaine. Il choisit enfin les lettres : « Quand je me confessai à lui de ce zèle nouveau qui m'envahissait, — raconte-t-il, — il me tint un bien beau discours que je me rappelle parfaitement. Cela se passait dans une chambre d'hôtel banale et nue... Il me parla près de mon cœur, près de mon esprit, comme il savait le faire, avec une gravité émue. Il me représenta les charges de cette profession d'homme de lettres, où l'on n'a pas le droit d'être un artiste pur, où l'on est encore responsable de ceux qui vous lisent et que l'on trouble... » Peut-être y avait-il dans les conseils d'Alph. Daudet quelques remords personnels, l'implicite aveu qu'il n'était pas lui-même rassuré sur la constante bienfaisance de son œuvre. Tout de même la scène est belle, elle est auguste ; et l'on souhaiterait à tous ceux que tente l'aventure littéraire une pareille veillée d'armes.

Je n'en finirais pas si je voulais entrer dans le détail de cette éducation littéraire du fils par le père. Avant tout, il lui recommandait la *sincérité.* Il lui disait : « Qu'il s'agisse d'un livre ou d'un article, d'une création directe ou d'une critique, ne prends jamais la plume que *si tu as quelque chose à dire.* » Il se servait, pour donner

à ces conseils toute leur signification, de symboles voyants que l'enfant n'oubliera jamais. Il comparait l'inspiration à une blessure d'où jaillit le sang et l'écrivain lui-même au divin Martyr du Calvaire. « La blessure de la sainte Lance ! » On est presque effrayé de l'audacieuse image ; elle exaltait au moins dans l'esprit du novice l'idéal de sa mission future. Les deux « camarades » avaient ensemble de longues conversations philosophiques sur les conditions de l'art et de la beauté. Ils causaient de livres et d'écoles, d'analyse et de style, d'idéalisme et de réalisme. C'est tout un code littéraire qui se formulait ainsi, point par point, par les lèvres du père. Entre tous, le jeune homme devait sentir la beauté et la force de ce conseil : « Il faut respecter le lecteur : moralement, l'auteur a charge d'âme. Pouvant corrompre et sûr de ses moyens, il est coupable s'il en abuse, s'il détruit la noblesse vitale, s'il ne va point *de bas en haut*, direction d'une conscience honnête. Il faut respecter le lecteur intellectuellement, n'insister que sur l'essentiel, ne point mentir à l'enthousiasme, garder le scrupule naïf... Penser à plaire est un péril ; vouloir étonner en est un autre. La notoriété fuit toujours ceux qui la cherchent par des moyens bas. » Tout cela se gravait dans l'âme de L. Daudet en termes clairs, merveilleu-

sement justes. Entre le maître et le disciple, il y avait harmonie complète. Alph. Daudet adorait son cher Léon. Quoique très instruit, il n'avait pas le moindre diplôme ; et ce grand garçon, interne des hôpitaux, lauréat universitaire, représentait à ses yeux la science, la philosophie, la gloire promise, vingt choses qu'il n'avait connues que très tard et qu'il avait achetées durement. Sa tendresse se mêlait d'orgueil. Et il lui semblait qu'il s'achevait lui-même en cet adolescent qui hésitait encore entre le scalpel et la plume. « J'étais une de ses œuvres — écrit le disciple. — Il m'eût voulu parfaire comme les autres. Hélas ! substance ingrate ! Si tu n'as pas su profiter, transmets au moins la parole féconde ». Léon Daudet est modeste ; la « substance » allait donner autre chose qu'un vase sonore, gardant et répétant le bruit dont il fut frappé.

II. — Les Tâtonnements

Léon Daudet est un fanatique de *Calendal*, le chef-d'œuvre de Mistral. Il a pu lire dans la merveilleuse épopée provençale une image de sa destinée. Le jeune héros est tenté de s'oublier dans les joies banales de la terre et les frivolités terrestres. Mais la fée Estérelle lui parle au cœur; elle lui dit : « Va, chemine vers l'astre qui t'éclaire... Monte, car à présent je reconnais que ton levain est fait pour croître... Sans voir qui c'est ni regarder ce qu'il en coûte, sois le chevalier, sois l'apôtre de ton prochain couché sur le flanc. Dans ses enthousiasmes, que ton amour plus large embrasse la patrie auguste, les causes belles, justes et grandes, et la douloureuse humanité... » Calendal hésite; il est si doux de n'être qu'un rêveur extasié, le poète de la beauté et des langueurs sentimentales. Mais, à la fin, le devoir l'emporte, et Calendal descend de la montagne, ardent, une fleur aux lèvres, résolu à purger la Provence des brigands qui l'infestent.

Léon Daudet est aujourd'hui ce bon héros,

mais il ne le fut pas d'emblée et de son premier élan. Il sortait de l'officine universitaire, et, si bien que son père l'eût protégé contre l'atmosphère du milieu, il en avait respiré les miasmes mortels. Burdeau avait été son maître de philosophie et le jeune homme sentait bien qu'au pied de cette chaire il avait mordu « au fruit de la mort et de la détresse ». Il avouait son mal en toute simplicité : « Je me suis gorgé de métaphysique — disait-il, — et je sais qu'un subtil poison s'est glissé par là dans mes veines. » Il se cherchait et ne se trouvait plus ; il tâtonnait dans l'épaisse nuée factice, importée d'outre-Rhin par les revendeurs au détail des doctrines de Kant et de Schopenhauer.

Du lycée, il s'égare à l'École de Médecine. Quatre ou cinq ans, il patauge dans cette mare pestilentielle qu'il a si bien décrite dans les *Morticoles ;* il traverse, en s'y arrêtant, ce monde de positivisme et d'impiété où les corps ne sont plus que matière d'étude et de plaisir, où le vice et le crime ont perdu jusqu'à leur nom. Il assiste à toute la comédie de la science athée et peut-être n'en aperçoit-il pas tout de suite le mensonge essentiel.

Il ne sait trop ni ce qu'il sera, ni ce qu'il fera. On peut croire un moment qu'il va se perdre tout de bon. Un jour, dans une mairie

parisienne, on célèbre une impossible alliance. Le nom de Daudet est associé — pour quelques heures au moins — au nom de Hugo. Les journaux annoncent cette chose invraisemblable que le « petit Chose » a épousé la fille du « Mage effaré » et que la cérémonie fut purement civile. Ils n'ajoutent pas d'ailleurs qu'Alph. Daudet fut troublé devant cette parodie et qu'au moment de mettre son nom au bas du contrat provisoire il a senti tout son vieux sang catholique se réveiller en son cœur et secouer sa main d'un tremblement nerveux. Un tel contrat était un défi, non seulement à la loi divine, mais encore aux traditions de la race Daudet. Il ne pouvait durer, il ne dura point. Il ne valait d'ailleurs que devant les hommes. Il fut facile de le briser.

Léon Daudet commence d'écrire. Il collabore au *Figaro* et à la *Nouvelle Revue*. Sa pensée est incertaine et compliquée. Il doit sourire aujourd'hui quand il relit ses au-jour-le-jour de la vingtième année. Tel de ses conseils à la jeunesse lui fait lever les épaules : « Tu es faible aujourd'hui, jeune homme plein d'espoir. L'amour décline, l'amour universel. Prends-moi ce cordial : HUGO, MICHELET, Balzac, Shakespeare ; et laisse les imbéciles les classer. Ils sont d'un égal réconfort ». Il ne peut s'empêcher d'admirer ceux qui seront demain les objets de ses colères,

de sa haine, Tolstoï, Ibsen, *etc.*, tous les vagues humanitaires qui nous arrivent du steppe ou du fiord. En revanche, il ne se livre qu'à moitié à celui qui sera bientôt un des maîtres de sa pensée ; il ne pardonne pas à Taine d'avoir voulu « peser l'impondérable », il trouve que dans le jugement sur la Révolution, « sa frénésie imaginative s'épanche en jugements violents, en qualificatifs sévères ». Et cela ne l'empêche pas, à la page suivante, de saluer en Taine avec un enthousiasme lyrique l'homme qui « a magnifiquement libéré son âme ». Il est évident qu'il flotte, qu'il est tiraillé en sens divers par ses instincts héréditaires et le virus absorbé dans les écoles officielles.

Une seule tendance peut-être est déjà précise dans son esprit : il se défie de la science vaine, négatrice du rêve et du mystère. A propos d'un livre du docteur juif, Max Nordau, il jette l'insulte à cette science « qui tend à accaparer tous les domaines, à imposer ses dogmes, mille fois plus étroits que les dogmes religieux, ses formules plus ou moins baroques et transitoires ». Il s'insurge contre les savants positivistes, contre ceux qu'il appelle les patientes fourmis laborieuses : « Celles-ci, — dit-il, — méconnaissant leurs origines, veulent tout ramener au niveau de leurs étroites petites

méthodes, emprisonner l'invention dans leurs antennes. Nous assistons en ce moment à une véritable invasion des bêtes de laboratoire, et M. Max Nordau est la plus acharnée d'entre elles. » Jusqu'en 1894, il multiplie les escarmouches contre l'*esprit-ingénieur,* l'*esprit-médical,* contre la tyrannie scientifique qui hausse les épaules devant la légende et étend vers le mystère des mains audacieuses. Sa verve éclate dans ces invectives; il saute aux yeux qu'il obéit à sa vraie nature et qu'il commence à se reprendre après l'abdication partielle. Mais l'effort est lent et pénible. L. Daudet est sursaturé de métaphysique et c'est à peine si sa pensée parvient à secouer le lourd platras dont elle est recouverte. Il écrit un premier roman, *Germe et Poussière*, un long dialogue où les personnages ont un vague aspect d'ombres abstraites qui causent de physiologie et s'évanouissent dans les brouillards de l'absolu. Il récidive à peu près dans le même genre avec *Hæres ;* le héros est encore une abstraction et le drame auquel il est mêlé n'est pas plus intéressant qu'un théorème de philosophie. L'*Astre noir*, en dépit de son titre, est une éclaircie dans les ténèbres. Quelque chose commence à poindre qui est la pensée de Léon Daudet. Son père disait de lui autrefois : « Léon, c'est un boulet de canon! » Le boulet est en

retard ; il s'endort dans une bourre épaisse de science et de métaphysique.

Enfin le boulet part, il ronfle et c'est un beau massacre. C'est en 1894 ; les *Morticoles* paraissent et je n'oublierai jamais l'impression que ce livre produisit sur nous. Cela ressemblait à une transcription terrestre de l'Enfer de Dante. L'auteur nous promenait à travers l'île des Morticoles, étrange royaume d'où Dieu est exclu et où il n'y a plus que deux classes sociales, celle des médecins et celle des malades. On y entendait des cris stridents, des clameurs de souffrance et des soupirs d'agonie. Des charlatans opéraient, odieux et hideux, tranchant les membres, ouvrant les crânes, se faisant un jeu de l'angoisse morale et de la torture physique. Cupides d'argent, avides d'honneur, sans idéal religieux, sans le moindre scrupule, ils n'attendent rien d'en haut et ils ne craignent rien d'en bas. Ce cercle d'enfer était une vision atroce, à rendre fou. Et ce fut une bataille autour du livre ; les uns criaient au chef-d'œuvre, les autres au pamphlet. Ceux qui n'avaient aucun intérêt dans la querelle se contentaient de reconnaître à travers les audaces du livre un homme qui prenait enfin son poste du combat. Il y avait là des affirmations et des anathèmes qui étonnaient sous la plume du jeune écrivain. Il avait fait un

chrétien de son héros principal ; on s'arrêtait longuement devant les tableaux qui développent toute la beauté et toute la bienfaisance de l'idéal religieux, et l'on savait par cœur la page qui raconte la mort d'un pauvre interne, victime de son dévouement : « Le malade respirait de plus en plus mal. Son regard, dans la figure terreuse, prenait une fixité glacée, et, quoique sa fièvre diminuât, ce que nous constations ensemble au thermomètre, il était dans un état de prostration croissante. Cette seconde nuit, j'entendis un faible murmure : « Canelon, parlez-moi de Dieu, puisque vous y croyez, vous. » Alors je m'approchai, et de tout près, tenant sa main moite, je lui dis sur ma certitude d'un Sauveur, d'une vie posthume et d'un rachat des consciences, tout ce que mon enfance avait appris, tout ce qui est ma foi, le plus pur de moi-même, mon trésor, mon viatique. Parfois il avait un petit hochement de tête, incrédulité ou étonnement, mais ce n'était plus son attitude impie, sa négation universelle de jadis. Je considérais ces narines pincées, ce beau front où les cheveux prenaient des courbures de révolte, et je songeais combien les convictions scientifiques sont chose fragile aux heures graves. Au tressaillement de ses doigts, à la vibration de tout son être, je devinais qu'il commençait à entrevoir

des contrées inconnues et lumineuses. Le ciel s'ouvrait pour son âme héroïque. Il m'interrompit : « Je halette. C'est la fin. Le pouls cesse. « Adieu et merci ! » La lampe qui nous veillait s'éteignit à la même seconde... Quand j'eus rallumé, je m'agenouillai près du lit : « Seigneur, tu ne peux repousser ceux qui t'ont méconnu en nom et en personne, mais qui t'ont gagné par le sacrifice. Accueille celui-ci dans ta miséricorde. Il est à toi, bien qu'il t'ait renié, et tu vivais en lui sans qu'il s'en aperçût ! » Et, trois mois durant, la conclusion du livre nous chanta dans la mémoire. Le héros du roman, Canelon, se sent le cœur soulevé d'un immense dégoût au moment où il va quitter cette cité qui est un affreux cloaque ; il s'embarque, il se tourne vers Dieu et il lui crie : « Mon Dieu, vous êtes la source de toute bonté, de tout amour. Sans vous, la conscience n'est qu'un mot, l'homme qu'un amas de boue et de sang. Que l'exemple des Morticoles cité par nous serve à tous de leçon ! Les malheureux ont cru que la matière suffisait à tout ; ils vous ont chassé de leurs âmes. Votre vengeance c'est leur état de mensonge, de haine, de misère. Se croyant libres, ils sont esclaves, se croyant immortels par la connaissance, ils sont les plus ignorants et les plus éphémères des hommes, car la haute

vérité leur échappe, laquelle n'est qu'en vous et ne vient que de vous. Accablés de maux, aveugles et sourds, ils tâtonneront sans cesse dans une obscurité meurtrière, tandis que les simples d'esprit et de cœur verront clair, auront des émotions pures et la béatitude éternelle. Gloire à vous, seul glorieux ! Malheur, trois fois malheur à cette cité néfaste où votre nom est oublié ! »

« Science sans conscience est la ruine de l'âme », c'était l'épigraphe du livre. La conclusion n'en était que le suprême commentaire ; et dans cette œuvre de satire mordante, superbe malgré le défaut de mesure, on sentait palpiter une âme généreuse, croyante déjà, révoltée contre les despotismes de la science impie et qui essayait un premier coup d'aile vers l'idéal et vers Dieu.

L. Daudet a enfin trouvé sa route et il s'y précipite en un soubresaut vainqueur. Celui qui vient d'écrire *les Morticoles* fait songer à quelque héros délivré de ses chaînes : il bondit, il passe en rafale et rien ne l'arrêtera plus sur le chemin où il entre. Il sort de la nuée vague dans laquelle l'avaient emprisonné les métaphysiciens officiels. Il a reconquis son âme tout entière, son âme de clarté et d'énergie. On croirait que c'est seulement pour être quitte tout de bon

avec un vague résidu de dilettantisme qu'il écrit, en 1896, son *Voyage de Shakespeare*, un dernier livre de rêve désintéressé, un suprême adieu à la littérature qui n'est que cela. Il embarque Shakespeare sur un mauvais bateau et il le lance à travers le monde à la conquête de ses héros et de ses drames. Chemin faisant, le poète rencontre une jeune fille qui sera son Ophelia, un jeune prince qui s'appellera Hamlet, un juif usurier en lequel il découvre son Shylock. D'étape en étape, il invente aussi la matière de son œuvre. Et c'est très ingénieux, une façon de voyage d'agrément que l'on fait avec Léon Daudet. Il s'est payé l'ultime fantaisie avant la grande guerre.

Et il y a quelque mélancolie, à la fin du livre, dans le contraste qui surgit entre la destinée du grand Will et celui de l'écrivain français qui l'évoque. Un poète vient de naître en Shakespeare, un poète vient de mourir en Léon Daudet. L'un salue toutes les formes gracieuses ou terribles qui doivent un jour monter sur son théâtre : « Flammes et passions, nuées et visages, — s'écrie-t-il, — je tiens le répertoire de vos formes ! ». L'autre se sépare en un effort de sacrifice de tous les songes d'art pur qu'il avait faits jadis. Adieu les visions charmantes et tout l'héritage légué par le père !... Adieu les

livres qui ne sont pas des cris de bataille !... les œuvres sereines que l'on conçoit dans la douce intimité du cœur et du rêve ! Adieu tout cela !..... Léon Daudet se faisait soldat et il ne serait plus que cela.

III. — La Bataille.

Il est nécessaire de se représenter l'état d'âme de L. Daudet au moment précis où, tout de bon et pour toujours, il prend l'épée du soldat. Il est autre chose qu'un patriote quelconque et un honnête homme que les hontes nationales arrachent au *far niente* du rêve littéraire. Je songeais à lui tout à l'heure, en transcrivant le dernier mot de la prière que le Canelon des *Morticoles* récite devant le lit d'agonie de son camarade : « O mon Dieu, tu vivais en lui sans qu'il s'en aperçût ! » Léon Daudet est un patriote d'âme, de foi et de sang catholiques. Il est le fils d'un homme qui n'était ni un croyant ni un pratiquant, mais qui gardait au fond de sa conscience les lointaines hérédités de sa race chrétienne. Alph. Daudet était du *parti*. « Les Évangiles, — écrit le fils, — lui mettaient les larmes aux yeux. Il aimait, du culte, la pompe extérieure, l'ordonnance, les processions, la blanche douceur des communiantes, les cloches surtout dont la voix grave l'emplissait de

mélancolie... Il était heureux que ma mère allât prier sur la tombe des siens. Il manifesta le désir de nous voir baptiser, communier. Il était le fils d'une mère dévote. Lui-même, dans sa toute jeunesse, avait été d'une piété excessive. » Il ne se contentait pas de ce romantisme sentimental et flou. « Père, comme tu es de sang catholique ! » lui disait un jour son fils après avoir lu quelques pages de l'*Evangéliste*. Rappelez-vous le portrait de Magnabos accroché au milieu du roman : Magnabos est le franc-maçon trapu, barbu et ventru, avec des paupières de batracien ; il administre les mourants au nom de la libre-pensée et leur prend mesure d'une oraison funèbre comme d'un cercueil en sapin. Magnabos est le pontife des Loges ; une feuille d'immortelle à la boutonnière ; en sautoir, le large ruban bleu, passé au vent, à la pluie, au soleil de tous les enterrements civils, il se dresse sur le sillon des fossoyeurs, sacerdotal et bedonnant, et il glousse son oraison funèbre, pas grand chose, mais quelque chose. L'écrivain qui a esquissé cette figure grotesque n'était pas nécessairement un dévot ; il avait au moins l'horreur de ce cléricalisme de la truelle et du triangle qui, déjà de son temps, devenait une sorte de religion d'Etat. Toutes ces passions ancestrales ont commencé par se réveiller

dans l'âme de Léon Daudet ; il fut un ligueur du XVI[e] siècle avant d'être un catholique du XIX[e], un de ces « partisans » dont la foi sans doute n'aurait point transporté des montagnes, mais dont les colères faisaient partir les arquebuses.

Un travail s'opéra peu à peu dans sa conscience. Voilà dix ans que je lis à peu près tout ce qu'écrit L. Daudet, et il me semble voir comme une lumière qui descend sur cette œuvre, toujours plus claire et plus rayonnante au fur et à mesure qu'elle se fait plus combative. L. Daudet a quelques pages sur la mystique chrétienne qui dénotent chez lui une complète familiarité d'esprit et de cœur avec les mystères de notre foi. Le jour où nos religieux et nos religieuses prenaient le chemin de l'exil, il leur adressait un adieu qu'aurait pu signer J.-K. Huysmans ; il leur disait : « Vous nous abandonnez à la muette, comme ses grandes forces abandonnent l'organisme. Vous êtes ce qui dans notre cher pays est le plus éloigné de toute parade, de tout cabotinage. Vous faites partie, au premier rang, de ces admirables puissances, trop profondes pour être manifestes, qui rendent une nation cohésive et déterminent sa destinée.

« Sous une forme active, individuelle, charnelle même en tant que la beauté peut dépasser

la vie de l'âme, vous représentiez parmi nous la charité, la douceur, l'énergie soutenue, le sacrifice. Il faut à ces grands mots des figures. Il faut qu'ils s'incarnent dans des exemples proches et concrets. Autrement, ils deviennent vite, comme nous l'avons vu ces temps derniers, la proie des rhéteurs et des menteurs. Ils sont salis et vulgarisés par ceux qui les dérobent aux sanctuaires pour les accrocher sur les murs et les galvauder dans les réunions... »

Il leur disait encore : « Vous enseignez, vous, que cela seul existe d'une existence mystérieuse et durable, « que ne rencontre pas le scalpel » : l'âme, la patrie, le dévouement, la foi...

« Puis, au delà du bien que vous pouvez réaliser, de la consolation que vous pouvez donner, n'êtes-vous point, au cœur de notre pays, une indiscutable autorité mystique ?

« Je sais bien que cela divertit énormément ceux qui s'intitulent libres-penseurs — de quelle liberté et de quelle pensée ! — d'entendre parler de substitution, de rachat des méchants par les bons, d'efficacité de la prière. Des gens qui tiennent le suffrage universel pour un article de foi, tout ministre pour un homme honorable, tout sénateur pour un bon juge, sont audessus d'aussi misérables superstitions.

« Et cependant, beaucoup de sages et de vrais

savants croient encore que les prières montant des cloîtres forment pour la France une défense morale. Puisque rien ne se perd ici-bas, comment se perdrait seule la force immense des oraisons où toute l'âme s'épuise en quelque sorte à convoiter les joies de l'infini ?

« Ce qu'il y a de plus beau dans l'esprit me semble coïncider toujours avec ce qu'il y a de plus utile. Les images les plus hautes et les plus nobles, de sacrifice, de pardon, de rachat, que forme notre sensibilité quand elle s'exalte, ces images sur-lyriques, si l'on peut dire, dominent notre personnalité tout entière et donnent des ailes à nos destins. C'est quand nous sommes le plus près du divin que nous sommes aussi, sans nous en douter, les plus adroits parmi les hommes. »

Des pages comme celle-ci supposent dans l'âme de l'écrivain autre chose que des admirations rétrospectives pour le dogme chrétien... Il en est souvent ainsi dans l'histoire des âmes. L'Évangile n'est d'abord qu'un beau souvenir historique, et comme disait H. Taine, « un beau poème tenu pour vrai ». On tient à lui, en vertu d'une soumission inconsciente aux lois de l'atavisme et aux lois nécessaires à l'ordre social. On part de là, et puis on va plus loin ; on étudie, on se prend corps à corps avec le

problème inéluctable, et il n'est pas rare que « le geste des aïeux » se rattache tout d'un coup et tout simplement à la foi des aïeux.

C'est donc bien un catholique qui descend dans l'arène. Mais c'est un catholique qui réclame le droit de s'indigner à loisir et de clamer ses colères en même temps qu'il proclame sa foi. Ce soir même, pendant qu'il parlait à l'Hippodrome, un petit jeune homme se dressa à son banc et lui cria d'une voix un peu aigre : « Et la charité, monsieur ! » Il y eut un éclat de rire qui était à la fois la réponse de L. Daudet et la nôtre. L. Daudet n'est pas un de ces soldats nouveau-modèle, saturés d'un évangélisme béat et qui réduisent tout l'Évangile à la béatitude des douceurs. « S'ils te mordent, mords-les ! » disaient les matelots bretons de Primauguet. L. Daudet n'a pas d'autre devise. Son maître est le divin Maître qui parut un jour sur les parvis du Temple, des lanières à la main et fustigeant à tour de bras les marchands et les usuriers qui profanaient le sanctuaire.

Il en eut un autre encore. Il a fait ses premières armes sous les yeux d'E. Drumont et « le grand Français » lui a appris à ne pas brûler sa poudre aux moineaux, à la réserver pour le vautour oriental qui nous est venu des montagnes de Juda et qui fait sa proie quotidienne des tradi-

tions, de la fortune et de la gloire de notre race. Au fond L. Daudet n'a qu'un ennemi avec lequel il ne se réconciliera jamais, c'est le juif, le juif qui vole, qui corrompt, qui persécute, — le juif qui a fait de notre banque un coupe-gorge, de notre théâtre un mauvais lieu, de notre littérature une agence de perversion, de notre politique une foire aux mandats et aux mensonges ; — le juif anarchiste par instinct, sectaire par ses haines héréditaires, et qui, installé subrepticement dans la communauté française, lance aux catholiques de France le mot de Tartufe :

La maison est à moi : c'est à vous d'en sortir.

De ce juif-là il a évoqué la dramatique figure dans le *Pays des Parlementeurs*. Nous sommes en 191.... La France agonise sous le talon du banquier israélite, Warmeschwein, le *Roi-Fumier*. Au frontispice de son palais, il a fait graver son blason : une main de fer crispée sur un morceau de viande qui saigne, avec cette devise au-dessous : *Jusqu'à l'os*. Cela signifie que la France est la proie de la dure tribu et qu'elle n'a nul espoir à en attendre. Warmeschwein est le maître de l'école française, et l'école n'est plus qu'un foyer d'athéisme et d'internationalisme. Il s'y passe des scènes comme

celle-ci. On a amené devant le maître un enfant au triste visage, « pareil à une nèfle, à la fois gâteux et puéril ». Et ce maître interroge :

— Parlez-nous un peu de Dieu maintenant.

« L'enfant traça au milieu du tableau noir un énorme zéro.

— Dieu, voilà, fit-il simplement.

« Il ajouta, les talons rejoints, la main sur la couture de son petit pantalon :

— Avec cette absurde croyance disparaissent d'ici-bas la sottise, la routine, l'injustice et l'ignorance. La liberté règne désormais. Quiconque parlera de Dieu, du grand zéro, aura la langue percée, les yeux crevés, les doigts des mains et des pieds reséqués selon la méthode laïque.

— Et la Patrie ?

— La Patrie, c'est, après le Zéro, la deuxième grande sottise. Là où le troupeau des bipèdes s'était arrêté pour brouter et se reproduire, là il inscrivit ce mot : *Patrie*. Et il fut victime de ce mot, car de là découlèrent la guerre et ses abominables hécatombes. Nous autres, dans l'avenir, inscrirons sur les vieilles frontières ces mots : *Plus de Patrie !* et nous fusillerons ou décapiterons, au pied de ces humanitaires pancartes, tous ceux qui voudraient encore adorer ce hideux fétiche, tous ceux qui ne penseraient

pas comme nous. Ainsi nous supprimerons les boucheries, les massacres vains. »

Le service du Roi-Fumier est fait par les Parlementeurs, lesquels n'ont d'autre fonction que de se mettre à plat ventre devant leur maître. Le centre de son empire est le *Bureau des Souillures* où s'élaborent les programmes d'enseignement, où s'organise la corruption par le chèque, où se préparent les maquignonnages électoraux, toutes les hontes et toutes les proscriptions. Le programme du Roi-Fumier est tout entier dans le discours d'un de ses ministres : « Un seul pouvoir nous menaçait : l'armée. Par nos efforts, celle-ci bientôt n'existera plus, ne sera plus qu'une méprisable milice, sans chef et sans discipline. Un seul mobile combattait l'intérêt que nous déchaînons : la foi... Et nos alliés les francs-maçons poursuivent résolument la chasse au prêtre, à la croyance, à ce qui soutenait les moëlles du vieux géant gaulois et nous exposait à son réveil. Il agonise maintenant, le vieux géant, sous la paperasse, les chèques et le délabrement de ses croyances. Il est défublé de son orgueil, désarmé de sa tradition. Il est à notre merci. Rassurez-vous, Monsieur le Protecteur. Nous nous partagerons ses dépouilles. » Mais cela ne va pas tout seul ; Paris se soulève et le Roi-Fumier est reconduit à la frontière. « Cepen-

dant, le Comité des Patriotes décida que la ville serait purifiée. En conséquence une procession, bannière en tête, s'organisa dans le temps même que les flibustiers pliaient bagages, et, comme nous quittait cette vermine, au milieu des acclamations, la croix vengeresse entra dans Paris ». Tel est le schéma de cette satire implacable. Elle se développe dans une floraison inépuisable de symboles irrités, de métaphores cinglantes et corrosives et de portraits gravés au vitriol. Cela manque parfois de mesure et de réserve ; mais cela aussi donne une singulière impression de force, un âcre plaisir de vengeance, et presque de consolation.

L'autre ennemi de L. Daudet est le Primaire. Il a créé le nom ; le titre d'un livre est devenu celui de toute une corporation. Le Primaire, ce n'est pas seulement le marchand de participes, le légendaire Petdeloup qui se fait une mitre de mage avec son brevet de capacité. Le Primaire, c'est l'homme qui substitua à la complexité des faits les formules puériles, qui se figure que toute vérité est issue du manuel et qui conclut des dogmes de la science aux formules de la vie. Le Primaire, c'est le petit jeune homme naïf qui a rêvé sur son oreiller, entendu un discours sonore, lu un beau livre, et qui s'en va de par le monde, criant sa panacée univer-

selle et façonnant l'avenir à la mesure de ses songes enfantins. Le Primaire est, après le Juif, la bête noire de Léon Daudet. Il en a découvert quelques-uns sur les bancs de la Chambre, à l'extrême gauche socialiste. Son François Salvian a bien l'air du citoyen Jaurès et Marc Albigny ressemble beaucoup au citoyen Jules Guesde. Il en fait les héros de son roman. Il nous oblige à les suivre, comme on suit la voiture des charlatans de foire. Des roulements de tambour, des éclats de fifre, des phrases qui sonnent, des périodes qui ronflent, des grands gestes et des formules creuses,... du vent, du vent, du vent ! ! ! Marc Albigny meurt en répétant des phrases de manuel ; François Salvian s'effondre sur un hoquet de blague malheureuse. Du pinacle où il pontifiait, il roule aux gémonies vengeresses, et l'ingrate démocratie remplace les fleurs d'hier par une grêle de pommes cuites. Salvian-Jaurès gît là par terre, flasque et dégonflé, comme une de ses phrases après l'audition. L. Daudet a crevé cette outre, et avec elle l'outre-Primaire dans laquelle les Anciens n'auraient pas manqué de symboliser le réservoir où se forment les tempêtes sociales.

Ce bon soldat n'est pas seulement un destruc-

teur, un massacreur de monstrueuses idoles. En face des décombres, il se sent à la fois triste et courageux. Il ne se résigne pas à porter le deuil de l'Église, de la Patrie, de la Famille, de l'Ame française ; et il ne se repose d'une expédition à travers les rangs ennemis que dans un effort pour relever les ruines qu'ont faites les vandales.

La guérison d'une conscience malade, c'est le sujet de son roman, *la Lutte*. Et c'est un drame passionnant, — trop passionnel à mon gré — que la résurrection du docteur Pierre Guisanne. Guisanne est un dilettante de l'art et de la vie ; il se rue à l'étude et il se rue au plaisir d'un même élan de juvénile audace. Un soir, ses lèvres se maculent de sang ; c'est l'hémoptysie et la tuberculose. Guisanne est terrassé. Son vieux maître, Contrat, essaye de le réconforter ; il lui conseille de repousser « le scepticisme qui prédispose au délabrement » et de se mettre « dans l'attitude morale qui correspond à l'espoir du miracle ». Guisanne hausse les épaules ; il ne croit à rien. Il cherche une distraction à son mal dans l'opium et dans la morphine ; il se crée des paradis artificiels et s'enivre de jouissances factices. Les détraqués et les décadents, les snobs et les esthètes tourbillonnent autour de lui ; et, pâle d'anémie ou bien rouge de fièvre,

Guisanne roule, roule jusqu'à l'ignominie. Enfin le dégoût le prend de cette vie et de cette lie. Il part pour les Alpes ; il rencontre là un saint et un radoubeur d'âmes. Sa fiancée l'y rejoint. Guisanne est guéri ; il est guéri par la foi, par l'amour, par la joie de croire, d'aimer et d'espérer. Aussi donc la volonté réalisant le miracle, ou, comme disent les Anglais, la *faith healing*, c'est l'idée de ce beau livre qui exalte le courage, les forces mystérieuses de l'âme et son droit aux divines interventions. Une âme est reconquise, une vie est sauvée, une conscience est refaite par l'effort combiné des énergies personnelles et des influences d'en haut.

Le sort d'un homme est seul en jeu ici ; c'est le sort de la famille française qui est en péril dans le *Partage de l'enfant*. Olivier Champdieu écrit son journal et les premières lignes résument tout le drame de sa vie : « Aujourd'hui que j'ai l'âge viril, que me voici marié à celle que j'aime, que ma conscience et ma vie sont assurés, il me semble que c'est un devoir de confesser mon enfance malheureuse, les déchirements de ma jeunesse. Puissent mes contemporains, et ceux qui viendront après moi trouver, dans ce simple et véridique récit, des armes contre l'abominable loi du divorce qui est en

train de tuer la famille française. Je ne regretterai pas mes épreuves, si elles servent à éclairer l'honnête homme, le législateur et l'historien ». Olivier Champdieu fut le pauvre enfant que la loi du divorce a réduit à n'être qu'un enjeu de bataille, la proie que le père et la mère se disputent au moment où ils se séparent. Il est resté aux mains de sa mère, et sous le joug d'un étranger, d'un M. Fabère qui est venu prendre au foyer la place de l'absent, une sorte de cuistre odieux, gros et lourd savantasse qui fait des expériences de vivisection et cumule d'un cœur léger le supplice des chiens et celui de l'orphelin. Olivier grandit ainsi, sans tendresse aucune, suspect, rudoyé, battu à l'occasion et n'étant là, entre sa mère et l'intrus, qu'une façon de témoin gênant que l'on supporte à peine. Le pire supplice n'est peut-être pas celui de son cœur. Olivier se sent comme écartelé en sa vie morale; l'éloignement du père a fait de lui un être anxieux, tourmenté en sens contraires et qui est incapable de se fixer dans le conflit des influences adverses qui pèsent sur sa conscience et son esprit. Il faut lire ces pages pour se faire une idée des effroyables désastres que la loi du divorce sème dans les foyers qu'elle détruit. L. Daudet a écrit là un drame intérieur qui est poignant comme cette élégie du petit Jack, un

des chefs-d'œuvre de son père. Et c'est irréparable. On ne restaure pas une famille en ruines comme on relève une conscience en désarroi. Il n'y a de recommencements pour les familles que par l'effort des enfants à qui les fautes des pères auront servi d'expérience. A leur tour, ils fonderont un foyer, et celui-ci sera bâti sur le roc divin. C'est la vision consolante sur laquelle se clôt cette lamentable histoire. Olivier est devenu un jeune homme ; seul, sans soutien et sans guide, il a fait plus d'un faux pas. Il lui reste au moins cette conviction que « seul le mariage indissoluble, fondé sur la tendresse et la confiance, parfumé d'éternité par un sacrement, garantit la destinée humaine ». Et il rencontre sur sa route celle que Dieu lui destinait pour réparer avec lui la faute de son père et de sa mère. Et c'est là-bas, dans un village de Provence, au berceau des aïeux, sur le sol qui vient de recevoir le cercueil de sa grand'mère. « Il serait doux — dit Olivier à sa fiancée — de fonder un foyer à la même place que nos vieux, de les continuer, de faire un grand serment, ce soir, devant l'âme envolée et les premières étoiles ». Et les serments s'échangent ; et l'on voit à la place des décombres du premier foyer s'élever une nouvelle maison qui sera solide, celle-là, d'autant plus solide que le jeune architecte sait

bien pourquoi l'autre a croulé au premier coup de vent.

*
* *

Il y a une autre maison à la restauration de laquelle L. Daudet s'est voué corps et âme. Il déploie dans la presse royaliste un talent, une verve et un courage qui ont mis au tout premier rang des polémistes cet écrivain qui est un soldat, ce soldat qui est un héros.

Des strophes de *Calendal* chantaient en ma mémoire, tout à l'heure, quand j'analysais l'âme guerrière de L. Daudet. Il m'en revient d'autres, au moment où je vais le quitter. Ce sont les dernières. Calendal vient de tuer les monstres ; les brigands effrayés s'enfuient, abandonnant leur chef qui hurle sous un grand pin tout en flammes. Esterelle est libre, Calendal est vainqueur. Elle et lui s'en vont, triomphants dans le soleil et dans la gloire. « Et l'applaudissement de deux mille âmes les salue et les acclame : — Calendal ! Calendal ! Plantons le Mai au conquérant d'Esterelle... Nommons-le consul perpétuel ! Et le grand soleil dont l'empire est à Dieu, le grand soleil monte, illumine, en multipliant sans fin de nouveaux enthousiasmes ».

L. Daudet m'en voudrait si je lui souhaitais

d'être un jour l'élu des foules et consul de par le suffrage universel. Dieu veuille seulement lui donner la victoire sur les brigands, le triomphe de Calendal, et la joie de délivrer tout de bon Esterelle — l'Esterelle qui porte un autre nom dans son cœur — Esterelle, « la blonde reine » à laquelle il a fait l'hommage de la plus loyale des épées et du plus magnifique des courages!

Mars 1910.

ÉMILE FAGUET

CHAPITRE V

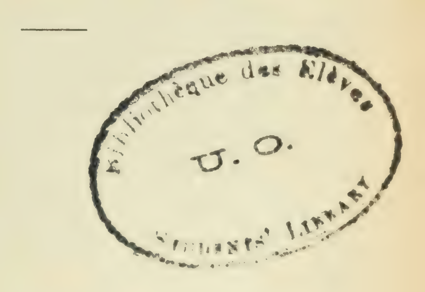
ÉMILE FAGUET

On racontait l'autre jour une piquante anecdote sur le poète Jean Moréas. Il posait chez un peintre et l'artiste lui demanda de vouloir bien, au cours de l'opération, se mettre dans l'esprit une idée quelconque de beauté. Moréas eut vite fait de choisir ; il prit un miroir et se contempla lui-même éperdument, durant que l'autre dessinait sa physionomie sur la toile... Emile Faguet a dû rire de bon cœur de cette coquetterie puérile, car, si quelqu'un se regarde et s'admire, ce n'est pas lui certainement. L'ovale de la figure, la courbe du nez, le nœud de la cravate sont des choses qui ne comptent pas pour E. Faguet. Pourtant une fois il fut induit en tentation. On lui commanda de faire son portrait, d'esquisser sa méthode critique, de préciser les nuances particulières de son esprit et de son talent. L'épreuve était délicate, il s'en tira à merveille. Il se mit

devant sa glace et il raconta la vision en toute simplicité : « On *lui* reconnaît généralement — dit-il, — une faculté assez notable d'analyser les idées générales et les tendances générales d'un auteur, et de les systématiser ensuite avec vigueur et avec clarté ; et si ce ne sont pas là des portraits, du moins ce sont des squelettes bien « préparés », bien ajustés et qui se tiennent debout. Moins le pittoresque, il est ici évidemment l'élève de Taine, qui du reste s'en aperçut. Ce qu'il se refuse, probablement parce qu'il lui manque, c'est l'art de suivre les lignes sinueuses des filiations et des influences, en un mot c'est l'art des idées générales en littérature et « l'esprit des lois » littéraires. Il affecte de ne pas y croire, et, comme presque toujours, le scepticisme n'est ici que l'aveu d'une impuissance ». Ces quelques lignes n'expriment pas E. Faguet tout entier. Il y a tant d'aspects et si divers chez cet homme que l'effort serait vain pour les réduire à un croquis synoptique. Critique, moraliste, philosophe, sociologue, il est tout cela, non pas tour à tour et par intermittence, mais en même temps, avec une souplesse et une diversité qui tiennent de l'invraisemblable. Ce serait trop peu de dire qu'il est un polygraphe, car il écrit sur toutes choses. S'il avait à définir un talent comme le sien, je crois bien qu'avec son audace

coutumière il inventerait un mot nouveau et qu'il dirait : « C'est un *pantographe* ».

Il n'a fait que le portrait du critique. Il en faudrait quatre ou cinq pour achever la série. Et je m'avoue impuissant devant une telle entreprise. J'essayerai seulement d'analyser ce merveilleux esprit, d'indiquer ses transformations successives, sa puissante originalité en toutes choses, et comment de l'anatomie désintéressée des œuvres et des hommes il en est venu à l'action directe sur les idées et sur les mœurs.



I. — La Vocation

E. Faguet fut de très bonne heure, et même de naissance, ce qu'il sera toute sa vie. Il écrivait un jour : « Je crois que jamais la rage d'enseigner par la parole, par l'article, par le feuilleton, par le livre, n'a possédé un homme comme elle me possède. Ce doit être de l'atavisme. Entre nous, je vous avouerai que c'en est. Mon père fut professeur quarante-neuf ans ; mon grand-oncle, celui qui avait épousé une sœur de Rivarol, fut professeur, cinquante ans au moins, nous ne savons pas au juste. Un autre... Enfin nous avons, à notre connaissance, deux siècles de professorat dans la famille. Et ce n'est pas fini. Du moins je l'espère ».

Il naquit à La Roche-sur-Yon en 1847. Son père était professeur de seconde au collège de cette ville. C'était un homme simple de goûts, ami de l'étude et qui traduisait en vers les tragédies de Sophocle. Il avait la manie de l'indépendance, ce qui lui valut d'émigrer assez souvent... jamais vers les hauteurs. De La Roche-

sur-Yon on l'envoya au lycée de Poitiers, et c'est là qu'Emile Faguet fit ses études.

Un de ses camarades du lycée a bien voulu me confier quelques souvenirs sur le jeune potache. Emile Faguet fut à quinze ans l'ébauche incomplète du bonhomme sans gêne et infiniment spirituel qu'il lui plaît d'être toujours. On prétend qu'il est aujourd'hui l'arbitre des inélégances ; il est au moins cet homme dont un vieux poète disait :

Ses nonchalances sont ses plus grands artifices.

Tel il est à cette heure, tel il fut alors. Ce lycéen était un maître dans le laisser-aller. Déjà la coupe de son veston était le moindre de ses soucis ; il ne prisait que l'élégance intellectuelle. Blagueur intarissable, esprit mordant, il aiguisait de fines épigrammes sur le dos de ses professeurs[1]. Il riait et l'on riait autour de lui. On l'admirait aussi, car il avait le labeur facile et

1. L'un de ces professeurs s'appelait M. Hanot et il avait publié un commentaire sur les tragédies de Voltaire. E. Faguet, se souvenant que ce même Voltaire avait jadis annoté le théâtre de Corneille, lui dédia ce quatrain où le calembour de la fin ne devait pas être le dernier d'E. Faguet :

Grand annotateur de Corneille,
Depuis un siècle détesté,
Voilà qu'on vous rend la pareille :
A votre tour d'être... *Hanoté !*

une mémoire étonnante. Un chant de Virgile, un discours de Bossuet, une tragédie de Corneille ou de J. Racine se logeaient dans son cerveau avec une promptitude miraculeuse. Il dira un jour, dans un discours de distribution de prix : « Depuis l'École normale — exclusivement, je dois le confesser — j'ai été le plus discipliné des hommes ». Cet *exclusivement* est tout un poème. Le fait est qu'E. Faguet se distinguait encore par je ne sais quoi de libre, d'irrégulier et de presque tumultueux. L'ordre lui plaisait peut-être, mais chez les autres, et sans rien obtenir de lui qu'un hommage de platonique admiration.

Je m'attarde à ces menus détails. Ils ne sont pas insignifiants. Une nature et une vocation se dessinent en ces premières démarches. C'est un original qui vient au monde, celui qu'on appelait ces jours-ci « le dernier de nos originaux ». Il ne ressemble pas à tous les autres ; il n'a pas été le « fort en thème », le bon petit humaniste des familles qui sort du collège à la fois gorgé et épuisé, gorgé de la science des manuels et épuisé déjà, ayant donné tout ce qu'il a et condamné pour le reste de ses jours à vivre des reliefs de sa rhétorique et du prestige fané de ses diplômes conquis. Jusqu'à l'âge de quinze ans, E. Faguet s'amuse et se réserve. Je ne dis pas que ce soit la bonne méthode pour tous ni même pour beau-

coup. Elle a du moins réussi à E. Faguet, et cette jeunesse exubérante s'harmonise si bien avec la figure actuelle de l'écrivain qu'il est difficile de se l'imaginer sous d'autres images.

Il a donc la vocation du professorat, mais en même temps sa nature déborde les limites un peu étroites de la définition. Deux ou trois types d'universitaire hantent nos mémoires. Il y a le cuistre à lunettes, à la figure en triangle isocèle et qui porte sa serviette bourrée de livres à peu près comme un héros de La Fontaine porte les reliques. Il y a le Paul Bouteiller de Barrès, sanglé dans sa redingote, solennel comme un aphorisme de Kant, ardent et pâle, et qui pose devant ses élèves, tel un jeune dieu de l'intelligence. Il y eut M. Lintilhac, le professeur qui vient de l'Auvergne et qui n'en est jamais complètement sorti, qui réalise en lui-même l'alliance du sublime et du grotesque, qui cite Aristote à propos des retraites ouvrières et qui fait de la littérature même quand il tient une épée de spadassin. Il y a... il y eut... et il y a encore E. Faguet et celui-là ne ressemble pas à beaucoup d'autres. Il a vingt-deux ans en 1871 ; il sort de l'École normale supérieure. Il est agrégé, il est docteur ès lettres. On l'envoie de Poitiers à la Rochelle, à Bourges, à Moulins, à Bordeaux,

à Paris. Il comprend tout de suite qu'un professeur de l'Université de France n'a pas ici-bas de demeure permanente, et il en gémit, car il a épuisé dans les déménagements paternels ses instincts nomades et ses goûts de vie errante. Et puis la fonction d'enseigner s'avilit étrangement à l'expérience quotidienne : gorger de latin et de grec des enfants mal disposés à cette alimentation intense, lancer dans la circulation une série annuelle de bacheliers, ce n'est pas l'idéal qu'il a entrevu. Pour comble de malheur, il est indépendant ; il parle vite et sans s'assurer la sympathie préalable de l'écho. Au lendemain du Seize-Mai, il est à Moulins ; on le charge du discours de distribution des prix. L'inspecteur d'Académie, le sachant froid pour le gouvernement d'alors (E. Faguet est rarement chaud pour le gouvernement... d'alors), lui recommande d'éviter surtout les allusions politiques. Et Faguet se met à rire largement : « Oh ! pour cela, Monsieur, soyez tranquille ! J'ai toujours regardé le Monsieur qui fait des discours politiques devant des enfants de dix ans comme un parfait imbécile. » — « Je vous remercie, répond l'inspecteur, je crois bien que j'en ai fait un hier. » E. Faguet nous raconte toutes ces aventures en riant, mais je suis sûr qu'avant d'en rire il en a souffert ; il a souffert de ces jougs imposés, de

ces défenses promulguées. Il a souffert de « parler dans une cave », lui qui avait l'ambition des grandes et hautes chaires ; de pâlir sur les manuels, lui qui rêvait d'écrire de doctes livres ; de n'être qu'un fonctionnaire de troisième ordre, lui qui avait l'horreur du cou pelé. Avant de regarder vers le seuil de l'Académie française, il regarda vers la porte où commence une certaine indépendance de vie et d'idées. La presse l'attirait. Il alla vers elle. Il entra à la *France* d'abord, au *Soleil* ensuite, aux *Débats* enfin. Le voilà donc professeur tout de bon ; il est sorti de la « cave ». Il s'installe au rez-de-chaussée d'un journal et il parle chaque semaine à des milliers et des milliers d'auditeurs. Il parle du théâtre, de la seule chose qu'il sache bien à ce moment-là. Il juge, il conseille, il analyse, il introduit un avis et même, le cas échéant, il rebâtit la pièce de l'auteur sur des plans nouveaux. Il a des audaces qui font sourire, comme de dire par exemple à je ne sais plus quel fabricant de comédies rosses : « Ce n'est pas de cette façon qu'on composait une tragédie au XVIIe siècle. » Point d'allures guindées cependant ni d'attitudes de pontife ; ses articles sont une conversation intelligente et familière, en un style sans oripeaux et sans échasses, de la littérature de brave homme et ce que l'on pourrait appeler de la critique en robe de chambre.

E. Faguet est maintenant professeur en Sorbonne et académicien, l'un des guides les plus aimés et les plus entourés de la jeunesse contemporaine. Ni la gloire ni la fortune ne lui ont donné le vertige ; il reste ce qu'il fut toujours, l'homme tout simple qui se contente d'avoir beaucoup d'esprit et qui s'obstine à croire que l'habit ne fait pas le moine. Je me souviens qu'un jour nous étions quelques-uns à attendre dans les couloirs de la Sorbonne l'ouverture des examens de licence. Nous causions en cercle des victoires et des défaites possibles, quand un gros monsieur s'approcha de nous. Une bonne figure de provincial, une redingote d'une fraîcheur relative, un peu râpée aux coudes et luisante sur les revers, une voix haute, légèrement criarde... celui qui nous parlait avait l'air d'un paysan distingué, d'un de ces laboureurs de village qu'on rencontre parfois à la Sorbonne au moment des examens et qui viennent là comme pour prêter main-forte au candidat qui est leur espérance. Un huissier ouvrit la porte de la salle et appela : « Monsieur Faguet ! » C'était lui ; et nous avions failli prendre pour un villageois en voyage le grand homme, le professeur illustre qui ne portait d'auréole que dans notre imagination.

On accuse souvent l'Université de France d'être une grande maîtresse de nivellement ; avec des

âmes diverses et originales, elle fait des âmes uniformes et monotones. Elle ressemble à celle dont le poète Angellier dit quelque part :

> La tranquille habitude aux mains silencieuses...
> Elle met sur nos cœurs ses bandelettes sûres
> Et leur verse sans fin ses huiles oublieuses.

Elle a échoué sur E. Faguet, et ceux qui se plaignent de la disparition des physionomies originales n'ont qu'à regarder celle-là pour se consoler.

II. — Le Talent et l'Esprit

Tout n'est pas clair dans la psychologie d'Emile Faguet. Son rire surtout, ce rire innombrable et sonore, déconcerte par moments et on a pu le comparer au « cri de douleur pendant le tour d'un acrobate ».

Ce rire est une énigme ; l'esprit dont il sort est moins compliqué. Le premier trait qui le distingue est une souplesse infinie. E. Faguet caractérise ainsi le génie de Montesquieu : « Un esprit incroyablement propre à se transformer pour comprendre, à se faire tour à tour ancien, moderne, étranger ; non seulement à entrer dans une âme éloignée de lui, mais à s'y répandre, à la pénétrer tout entière, à s'y mêler et à vivre d'elle, non moins apte encore à la quitter et à recommencer avec une autre. » Sans qu'il s'en doutât, c'est son propre talent qu'E. Faguet retrouvait et définissait en celui de Montesquieu. Il est lui-même le type de ces écrivains qui sont « incroyablement propres à se transformer pour comprendre ». Il débute par une étude sur la

Tragédie au XVIe siècle ; et en quelques années il a presque parcouru tout le cycle de notre histoire littéraire. Il fait une excursion dans l'antiquité avec son livre : *Drame ancien, drame moderne.* Il multiplie les monographies : il consacre un volume à Voltaire, un à la Fontaine, un à André Chénier, un à G. Flaubert. La politique le séduit à un moment donné ; il se trouve que ce littérateur n'est pas seulement un littérateur, qu'il a des idées sur toutes les questions à l'ordre du jour et son mot à dire sur chacune. Le voilà donc qui s'improvise moraliste, politique, économiste, presque homme d'État. Il publie des volumes dont le titre étonne sous la plume du feuilletoniste d'hier : *Problèmes politiques du temps présent, — Questions politiques, — le Libéralisme, — la Politique comparée de Voltaire, Rousseau et Montesquieu.* J'ouvre un de ces volumes à la table des matières et voici les sujets traités : *Sur notre régime parlementaire, — Armée et démocratie, — les Églises et l'État, — la Liberté d'enseignement ; — Décentralisateurs et fédéralistes.* Ce serait se moquer de lui que de dire que sur chacun de ces problèmes il en sait plus que tel ou tel de nos députés ; ce serait même le rabaisser un peu que d'ajouter qu'il en sait autant que tel ou tel de nos ministres. Il a cette habitude — un

peu démodée — de parler seulement des choses qu'il a étudiées et qui n'ont plus de secrets pour lui. Les philosophes et les sociologues, aussi bien que les poètes, sortent de son cerveau plus clairs, plus liés, plus complets qu'ils ne sont en eux-mêmes. J. Lemaître a dit de lui : « Je vois en M. Faguet une des pensées par lesquelles les choses sont le plus profondément comprises et le moins déformées. » E. Faguet doit cela à cette souplesse d'esprit qui lui permet d'entrer partout, d'être partout dans sa maison et d'y habiter avec une aisance qui ne s'est peut-être jamais rencontrée que chez lui.

A cette souplesse, il joint une conscience scrupuleuse. On dit facilement de nos jours : « Une conscience de professeur ! », à peu près comme Molière disait : « De la conscience à un Turc ! » Ce n'est un article de foi pour personne que le professeur a lu tous les livres dont il parle et que tous les verdicts qu'il prononce sont motivés et approfondis. Le jour où F. Sarcey prit sa retraite de critique, il osait écrire : « Quel bonheur !... Je vais donc lire enfin tous les livres dont j'ai fait le compte rendu. » E. Faguet n'est pas de cette école : il a tout vu et tout lu des hommes et des œuvres dont il parle. Comment cela peut-il se faire ? Je ne sais pas. Un reporter est allé le visiter un jour : il

a trouvé, en une cellule de moine, quelqu'un qui ressemblait à un bénédictin. Dom Faguet, couvert de sa toque noire, vêtu d'une bure sombre, dans un cadre à demi gothique, lui donna l'impression d'un religieux authentique, descendu de quelque toile de Velasquez. Autour de lui, des livres, rien que des livres, des livres anciens, des livres modernes, de gros in-folio et des volumes à couverture jaune. C'est là qu'il vit, c'est-à-dire qu'il lit et qu'il écrit, dans une sorte d'ivresse calme et subtile... Et cette conscience, il la porte dans les sentences qu'il rédige. Il affirmait en tête de ses *Études sur le XIXe siècle* : « Ce livre a été écrit avec une sincérité et une franchise de critique dont je compte ne jamais me départir. » Les bustes d'idoles ne lui commandent aucune superstition. Rousseau, Voltaire, Hugo, Tolstoï passent de mauvais quarts d'heure sous sa main. Il eut un mot cocasse à l'adresse de René Doumic : *O vir bonus, strangulandi peritus !* Il est passé maître lui aussi dans l'art d'étrangler. Le nœud est quelquefois plus long, quelquefois plus court, mais toujours bien serré. En voici un autour du cou de P. Adam : « On écrit comme cela en seconde et l'on n'a pas le prix de style. » Je ne dis pas qu'on meurt sûrement de ces strangulations brèves, mais on en porte les marques, et

la conscience d'E. Faguet est souvent une personne austère, quelquefois bien cruelle.

Troisième trait de ce talent original : l'esprit. Voltaire disait que le mot *esprit* a cinquante-trois définitions dans le dictionnaire français. E. Faguet à lui seul en accapare bien une vingt aine ; et c'est un miracle vraiment qu'il n'ait pas étouffé sa flamme crépitante sous l'amoncellement des lectures et le fardeau de l'érudition. De l'esprit, il en a de toutes les formes et pour tous les goûts, depuis le plus fin jusqu'à la blague qui est de l'esprit à la portée de toutes les bourses, et jusqu'au calembour qui est l'esprit de ceux qui n'en ont guère.

Des exemples... Je ne sais où les prendre. Ils abondent, ils fourmillent. C'est le trésor de Golconde et l'on n'a qu'à puiser. De la malice fine, railleuse, cette définition de l'Académie : « C'est une bonne maison. On y pousse la confraternité jusqu'à la fraternité, ce qui est peut-être réaliser l'identité des contradictoires. » De la malice encore et de la même nuance cette épigramme dédiée à Georges Ohnet et A. Delpit : « Je ne crois pas que la critique ait d'influence... J'ai vu les succès de MM. Ohnet et Delpit. Le premier était prodigieux (je parle du succès) ; le second était considérable. Ni l'un ni

l'autre ne devaient absolument rien à la critique. La critique n'avait jamais parlé ni de l'un ni de l'autre. » De la malice toujours, mais avec un sourire de surcroît. C'est à propos de Renan et de Jules Simon qui inauguraient en commun des statues en France : « Vous connaissez cette innocente manie française. C'est un de nos meilleurs défauts... On s'en va en caravane dans un pays qu'on ne connaît pas, inaugurer la statue d'un homme qu'on n'a guère connu, faite par un sculpteur qu'on ne connaît point, et c'est une occasion très agréable de faire connaissance. On est bien reçu dans une petite ville pavoisée, et qui le plus souvent est charmante ; on fait un petit discours sous le bronze, on banquette, on fait un second petit discours sous la rose, *sub rosâ*, et l'on revient avec l'âme légère. Or M. Jules Simon et Ernest Renan ont fait vingt fois ces petites parties ensemble. C'était tantôt à l'un de parler et à l'autre d'écouter, tantôt à celui-ci d'ouvrir la bouche et à celui-là d'ouvrir les oreilles ; mais ils allaient ensemble pour ne pas voyager seuls, et dans le wagon ils parlaient tous les deux. C'est encore là qu'ils parlaient le mieux. » E. Faguet se contente ici de sourire, mais il n'est pas l'ennemi du gros rire. Il ne recule pas devant la plaisanterie grasse ni devant la com-

paraison un peu lourde. Il a des calembours de tous les formats et de tous les prix, des pages entières qui ont l'air d'avoir été écrites par un Labiche ou un Courteline. Il lui arrive de discuter un jour, à propos de la pièce de Shakespeare, *la Mégère apprivoisée*, ce problème d'économie domestique : « Supposons que dans un ménage une femme se rencontre qui soit insupportable par ses gronderies continuelles et les éclats suraigus de sa voix. Que faire ? » Et là-dessus il brode des variations d'une fantaisie délirante. Faut-il crier plus fort qu'elle ? « D'abord, dit-il, voilà qui va faire beaucoup de bruit dans la maison. » Tout de même, il reconnaît qu'il a contre lui l'autorité d'Homère. Jupiter et Junon forment dans Homère un ménage malheureux. « On n'est pas plus criarde que Junon. Qu'a fait Homère pour Jupiter ? Il lui a donné le tonnerre et la foudre. Il n'y a pas à dire : Homère a conclu comme Shakespeare. Il a jugé qu'il fallait que Jupiter pût faire encore plus de bruit que Junon. Contre celle qui a à sa disposition les outres d'Eole, il a estimé que ce n'était pas trop de tous les tonnerres. Quel Olympe, mon Dieu, quel Olympe ! » Et après cela, il nous conte l'histoire d'un de ses amis qui avait une femme dans le genre distingué de Junon et qui s'inspirait de la méthode d'Ho-

mère. Elle criait, il criait. C'était bien simple. Et cela ne réussit pas mal d'abord. Catarina était surprise. Mais bientôt avec l'étonnement s'en alla la facile victoire et le mari s'aperçut de trois choses, à savoir que ses criailleries prolongeaient celles de sa femme, qu'elles les excitaient et qu'elles les autorisaient. « Notez que, de plus, en outre, comme dit Moréas, mon ami avait une voix de basse et sa femme un soprano aigu. Les voix de basse se fatiguent vite, les voix de tête ne se fatiguent jamais. Dans ces conditions, vouloir établir un conflit de poumons au foyer conjugal est, de la part de l'époux, une pure duperie. » Et la fin de l'histoire est aussi amusante que le reste. L'ami d'E. Faguet, quelque temps après ces essais malheureux, lui adresse un faire-part de naissance à peu près ainsi conçu : « Mon cher ami, j'ai un petit garçon magnifique. Catarina a bien changé. C'est un ange. Il n'y a plus que l'enfant qui crie dans la maison. Mais il nous a remplacés tous deux avec avantage. » Et tout cela pour nous prouver que ce n'est pas le mari, mais l'enfant qui redresse le caractère de la mère, lorsque d'aventure il a besoin d'être redressé !

E. Faguet a donc beaucoup d'esprit. Il en a même tellement qu'il n'en n'est plus le maître. De là, à certains jours, l'excès et même la

débauche de sa gaîté. Il y a quelques années, il avait été désigné pour présider la distribution des prix au lycée Saint-Louis. Le ministère s'y opposa. E. Faguet se vengea en publiant dans le *Gaulois* une esquisse de ce que devait être son discours. Et ce discours eût été une invitation à la gaîté, un éloge du rire. Il eût célébré devant ces jeunes potaches « la gaîté joyeuse », comme il dit, le rire sonore qui vient de la joie de vivre et de se sentir bien portant. Il leur eût dit : « Souriez ! Le sourire, c'est la nature en permission. Riez ! Le rire, c'est la nature en vacances. » Il aurait pu ajouter : « Prenez mes livres et vous y apprendrez ce que c'est que la nature en vacances et que la nature en permission. »

III. — L'Action

La vocation de l'enseignement n'est au fond que la vocation de la lutte. Dans l'état actuel des esprits, il est impossible à celui qui veut semer des idées de n'être pas en même temps un arracheur d'ivraie folle. Le coureur antique n'avait qu'un flambeau à la main ; au flambeau le maître contemporain doit ajouter — sinon ce fameux gourdin que Barbey d'Aurevilly appelait son « pouvoir exécutif » — au moins une férule souple pour mettre à la raison les vendeurs de paradoxes.

E. Faguet est armé jusqu'aux dents. Mais on peut avoir les armes du soldat et n'en avoir point l'âme. C'est affaire de tempérament. E. Faguet ne sera-t-il qu'un dilettante à la façon de Renan et de Sainte-Beuve ? Hier même il faisait du monstre un portrait amusant : « Lucien parle quelque part de certaine contrée où les habitants avaient le contestable avantage de détacher les yeux de leur tête et d'emprunter ceux de leurs voisins quands ils avaient égaré les leurs ou

quand il leur plaisait de ne point s'en servir. Cette contrée est bien connue : c'est le pays des dilettantes. » Et il félicitait René Doumic de n'être point de la confrérie, de n'avoir rien de commun avec l'écrivain égoïste, qui change ses manières de voir pour le plaisir de varier ses émotions. Lui-même a-t-il toujours été le penseur grave, convaincu — comme il dit encore — « que, de toute œuvre littéraire doit sortir... une forte et virile leçon morale, amère quelquefois, dure quelquefois, cruelle quelquefois, mais toujours saine, toujours utile » ? Il me semble bien que non et qu'avant d'être le moraliste décidé qu'il est aujourd'hui il eut au moins quelques tendances à être le « Monsieur qui passe » et qui prend son plaisir là où il le trouve.

Des tendances seulement, car la première œuvre d'E. Faguet n'est pas d'un pur dilettante. Et je n'en veux d'autre preuve que son goût prononcé pour les écrivains penseurs et qui apprennent à bien penser. A ceux qui n'ont voulu être et qui n'ont été que des artistes, c'est-à-dire des assembleurs de mots ou des broyeurs de couleurs, il fut toujours impitoyable. Il reprochait à Voltaire de n'avoir été qu' « un esprit léger et peu puissant qui ne pénètre en leur fond ni les grandes questions, ni les grandes doctrines, ni les grands hommes », et un tel homme, à son

avis, peut bien être « une vive et amusante pluie d'étincelles, ce n'est pas un flambeau sur le chemin de l'humanité ». Th. Gautier, l'impeccable ciseleur qui gagna ce pari d'écrire et de réussir sans la moindre idée, l'indigne littéralement : « Les hommes qui aiment les idées — écrit-il — ont à son endroit une espèce d'horreur... Il périra, je crois, tout entier. » Au contraire il est indulgent aux poètes et aux écrivains qui ont tenté d'enfermer en leurs vers ou en leur prose un peu ou beaucoup de vérité humaine. Il célèbre Montesquieu en une langue qui est presque lyrique. Et, au XIXe siècle, on sent que son poète d'élection est A. de Vigny, lequel promena sur les choses, comme il dit, « un regard désolé, mais d'une pénétration, d'une étendue et d'une sûreté qui ne le cède à aucun autre ». Le dilettante se fait une joie de comprendre toutes choses et de n'en préférer aucune ; E. Faguet comprend et choisit. Il a ses partis-pris, très nets et de toute franchise. Ce seul fait le met en dehors de ce vague troupeau des amuseurs amusés dont tout l'idéal se réduit à ces deux mots.

Et cependant E. Faguet manifeste à ses débuts quelques inclinations qu'il doit surveiller s'il ne veut pas se perdre un jour ou l'autre dans « le cirque de Renan ». Sa méthode critique est très

simple : c'est l'anatomie précise et détaillée. Il prend un écrivain, il le dissèque fibre à fibre ; il analyse par le menu ses qualités d'âme, de sensibilité et d'imagination, ses idées aussi. Et cela fait de fines et délicates pièces de laboratoire, où tout est clair, où tout apparaît jusqu'aux moindres nervures, où le squelette est si bien monté qu'il a l'air de vivre et de pouvoir marcher. Car il reconstruit après avoir disséqué. Il a le secret de ces synthèses qui tiennent en une phrase et qui font un vrai portrait. Il dira par exemple de Lamartine, l'homme de l'inspiration facile qui ne sut jamais s'astreindre au labeur de l'artiste : « C'est un génie qui a dédaigné d'avoir du talent » ; — de Michelet, dont l'esprit fut obnubilé par le mysticisme de la Révolution : « C'est un poète d'imagination puissante et exquise et aussi un garde-national des trois-glorieuses » ; — de Balzac, en qui un primaire s'alliait tant bien que mal au plus grand des romanciers : « Il a des intuitions de génie et des réflexions d'imbécile » ; — de Mme Staël, qui restait si française après avoir étudié et compris toutes les littératures du continent : « C'est une âme européenne avec des idées françaises. » Quand on a lu toutes ces études si fouillées, si minutieuses, si vivantes surtout, on se demande ce que l'on pourrait bien y ajouter pour que tout soit dit et que le travail

soit achevé. Il n'y manque que peu de chose, mais c'est précisément à cette petite chose que l'on distingue tout de bon le critique d'action du critique dilettante. C'est le point de vue moral. Et ce point de vue, si l'on veut, n'est pas tout à fait absent des premiers livres d'E. Faguet, mais il est restreint et comme timide de se laisser voir. Le critique, ce me semble, est à cette époque assez pauvre de convictions : les absolus de la morale lui sont à peu près étrangers, et, s'il a des instincts secrets de « bourgeois conservateur », il n'est pas suffisamment sûr de lui-même pour les introduire dans le jugement qu'il porte sur les hommes et sur les œuvres. De là des lacunes ou d'excessives indulgences. Chateaubriand, G. Sand ont alangui ou faussé la conscience française ; vous n'en saurez rien si vous vous en tenez à l'examen d'E. Faguet. Michelet a été un des grands ouvriers d'erreur au XIX[e] siècle avec son cœur tumultueux de névropathe et son lyrisme morbide ; E. Faguet, non seulement lui pardonne tout cela, mais n'est pas loin de l'aimer à cause de cela : « Nous ne résistons pas — écrit-il — au honteux plaisir d'avouer que c'est encore sa passion d'aimer et de plaindre qui nous émeut le plus fortement en lui... Il est de ceux qui font aimer. » C'est comme un parti-pris chez E. Faguet de jeter un voile de miséricorde sur les

tares grossières, pourvu qu'il y ait dans une œuvre des aspects de beauté et des sources de jouissance.

Et puis — ceci est plus grave — E. Faguet réjouit parfois les dilettantes par ses goûts intermittents du pour et du contre. Il a pratiqué cette gymnastique intellectuelle qui consiste à ne voir en un problème soulevé qu'une occasion de cabrioles et de pirouettes. On eût dit qu'il se faisait un malin plaisir de reviser des procès depuis longtemps conclus et d'assembler des nuages autour d'eux pour le seul plaisir de nous faire douter de nous-mêmes. Vous croyez qu'Auguste Comte est le positiviste idéal ; E. Faguet s'amuse à vous découvrir chez lui des survivances théologiques et des croyances aux causes finales. Vous vous figurez que de Bonald et J. de Maistre sont les ennemis acharnés du XVIIIe siècle. Erreur ! E. Faguet vous démontre qu'ils sont pénétrés jusqu'aux moëlles de l'esprit de ce siècle. Vous êtes convaincu que La Rochefoucauld est un amer pessimiste et que nul homme n'a jamais calomnié le genre humain avec plus de malice et d'obstination. Erreur encore ! E. Faguet relit les *Maximes* ; il les trouve « réconfortantes, douces et consolantes ». Il les cite, il les commente, il les combat l'une par

l'autre ; et sa conclusion est celle-ci : « Quelle vue splendide de l'avenir ! Le genre humain tel que le voyait La Rochefoucauld était délicieux ; tel qu'il le prévoyait, il est rayonnant... M. le duc est un flatteur. C'est un optimiste un peu dédaigneux à la rencontre, mais un optimiste. » Et ainsi de suite. « Il y a plusieurs manières de comprendre les choses », écrit E. Faguet. C'est vrai, si vous voulez, mais encore ne faudrait-il pas se faire un jeu de la contradiction et même de l'antinomie. Et tout cela me permet de conclure qu'il y eut à l'origine chez E. Faguet un homme que le dilettantisme guettait, qui se laissait prendre à certaines minutes et à qui cela plaisait d'être un ondoyant, un insaisissable, énigme pour les uns, amusement pour les autres et pour lui-même sans doute avant tous les autres...

Et il y a loin de cette attitude nonchalante. indifférente même, à la position prise aujourd'hui par E. Faguet. Il a laissé tout de bon le genre de sport qui fut sa distraction éphémère. Il affirme des vérités, il commande des énergies ; il travaille, il lutte. On dirait qu'il a juré de ne plus se reposer et de faire en sorte que toute page écrite par lui soit quelque chose comme un globule de sang injecté dans nos veines. La crise présente a été féconde pour E. Faguet, comme

pour tant d'autres : elle a éveillé le soldat qui dormait chez lui. Hier, il se contentait de n'être qu'un observateur intelligent de la vie contemporaine et il définissait la critique : « Un don de vivre d'une infinité de vies étrangères » ; maintenant ses voluptés sont ailleurs et il semble avoir réduit toute sa fonction à participer à toutes les inquiétudes et à tous les efforts de la vie nationale.

Il avait tout ce qu'il faut pour faire un polémiste, la verve surtout, la pointe acérée de l'esprit et ce sens du ridicule qui trouve tant à s'exercer dans la mêlée présente. Il s'en servit admirablement. Son article de presse tient un juste milieu entre la page du pamphlet et le croquis de l'essayiste. Il n'éreinte pas tout à fait et il reste quelque chose de ses victimes quand elles sortent de ses mains. Je les plains tout de même : elles sont en si piteux état qu'il vaudrait mieux pour elles qu'elle ne fussent pas nées. Je retrouve dans mes notes un article qu'il publia dans le *Soleil*, au mois de janvier 1903. C'était intitulé : *Vive Vadécard !* Et M. Vadécard n'était pas encore à cette date le roi de France qu'il devait être un peu plus tard. Le nom même était inconnu. M. Vadécard était secret comme sa loge et mystérieux comme ses fiches. Or, aux

premiers jours de l'an 1903, les populations françaises lurent au *Journal officiel* que M. Vadécard (Narcisse-Amédée) était décoré de la Légion d'honneur, et la mention était celle-ci : *Publiciste à Paris, titres exceptionnels; services distingués dans la presse*... E. Faguet lut comme tout le monde ; tout le monde se tut, E. Faguet parla. Et ce fut pour dire son ahurissement. Je ne sais rien de plus cocasse et de plus cruel à la fois que le cri de surprise de ce brave homme :

« Vadécard publiciste à Paris était décidément un peu bizarre. Qu'un chef de bureau soit inconnu du public, c'est assez naturel ; mais le métier de publiciste est d'être connu du public, comme son nom l'indique. Or, personne au monde, ni dans les directions de revues et de journaux, ni dans les rédactions de journaux et de revues, ni parmi les lecteurs des revues et journaux, n'avait jamais ni vu Vadécard, ni entendu parler de Vadécard. Ce Vadécard était un mythe. Ce Vadecard était une abstraction. On se mettait à décorer des êtres de raison, ce qui, au premier regard, n'a pas de raison d'être.

« L'étonnement fut prodigieux.

« Il redoubla, s'il put redoubler, pour ceux qui poussèrent l'investigation jusqu'aux limites dernières, et qui après : « Chevalier de la Légion d'honneur », après « Vadécard », après « publi-

ciste », virent flamboyer ces mots sacramentels et imposants : « *Titres exceptionnels.* » Cette fois, c'était le comble. Un publiciste à Paris qui a des titres exceptionnels et qui est aussi inconnu que l'inconnaissable, c'est une chose qui fait rêver, et surtout qui fait qu'on se demande si l'on rêve. Non, mais, vraiment, qui pouvait être ce Vadécard ? Quelqu'un, tout de même, avait-il, une fois par hasard, en se levant matin, un jour d'été, entendu parler de ce Vadécard ? Eh bien, ce n'était pas tout. Le monde attentif n'était pas au bout de ses surprises, de ses stupéfactions et de ses ahurissements. Au *Journal officiel,* il n'y avait pas seulement : « Vadécard, publiciste à Paris, titres exceptionnels », non, il n'y avait pas seulement cela, ce qui à la rigueur pouvait suffire pour faire s'écarquiller les yeux les plus fermés et s'ouvrir les bouches les plus pincées. Il est écrit aux Livres Saints : « ... Et les bras tombèrent aux peuples de douleur et d'étonnement » ; car il est écrit au *Journal officiel* : « Vadécard, publiciste à Paris, titres exceptionnels ; *services distingués dans la presse.* »

. . . .

« Aussi l'émoi était grand. On cherchait Vadécard dans sa mémoire, on cherchait la signature de Vadécard dans les feuilles publiques, et l'on cherchait la figure de Vadécard dans la rue. Ce

fut, c'est encore au moment où j'écris, et ce sera longtemps encore, un grand tracas pour les nouveaux décorés, ou simplement pour ceux qui renouvellent fréquemment leurs rubans rouges. Dès qu'on avise dans la rue un personnage qui a l'air d'un nouveau décoré, on l'aborde aussitôt en lui disant : « Est-ce vous, Monsieur, qui êtes Vadécard? Est-ce à Monsieur Vadécard que j'ai la Légion d'honneur de parler? » Car, dans l'émotion, la langue fourche. »

Et la pochade se terminait par une clausule étourdissante : « Vous savez, moi, j'ai une explication. Je parie que le gouvernement n'aime pas la presse. La presse, en général, n'est pas aimée des gouvernements. Alors, le gouvernement a songé à faire une épigramme, un peu dure, et que je blâme, mais, après tout, assez drôle. Il a avisé un très honorable citoyen, qui n'avait jamais écrit une ligne. Il l'a décoré comme publiciste parisien, comme journaliste parisien, à titre exceptionnel, pour services distingués. Et il attend la demande d'explication. Et quand on lui demandera : « Qu'est-ce que cela veut bien dire? » il répondra : « Son titre exceptionnel, son service distingué, et qui était le plus grand qu'il pût rendre, est que, journaliste, il n'a jamais écrit une ligne. Trouvez-moi un meilleur journaliste !... »

Ce fut sous cette volée de bois vert que M. Vadécard entra dans la gloire. Si le ridicule tuait encore en France, il est bien évident que M. Vadécard serait mort ce jour-là, au grand détriment de la République qu'il défendait et de tout un système de défense républicaine auquel il a donné son nom.

Mais la polémique n'est qu'une distraction dans l'activité phénoménale d'E. Faguet. On assure qu'il écrit son article de presse, au café, le matin, à l'heure où les garçons arrosent le plancher, en décrivant des huit de chiffre. Il n'y attache donc pas une grande importance. Son vrai labeur d'action est ailleurs. Et il est effrayant pour nos énergies vite fatiguées. E. Faguet est à la fois inlassable et inépuisable. Pas une année ne se passe qu'il ne nous offre un volume ou deux de morale politique, pleins de substance, débordants d'idées, où la science s'allège d'esprit, où la tristesse du citoyen s'illumine des espoirs du patriote.

Il serait difficile d'extraire un système politique ou social des livres d'E. Faguet. Il n'est pas un constructeur à la façon de Rousseau ou de Sieyès. Il a beaucoup lu chez les anciens et chez les modernes et il recueille à travers Aristote ou Platon, chez Montesquieu, Voltaire et

même Nietzsche, des pensées qui pourraient nous apporter lumière et guérison.

Il va sans dire qu'il est d'abord un écœuré. La démocratie française lui inspire un véritable dégoût. Il la juge, non pas d'après les décors de la façade, mais sur ses faits et ses gestes, et elle lui apparaît comme le règne de l'incompétence. Il écrit en son dernier livre [1] : « Gouverner est un art et suppose une science et voilà le peuple gouverné par gens n'ayant ni science, ni art, et qu'on a choisis précisément parce qu'ils n'en avaient pas et sur cette garantie qu'ils n'en avaient point. » Il passe en revue toutes les fonctions publiques et il constate qu'elles sont entre des mains que rien n'a préparées à ce service.

Tous les maux viennent de là : incompétence gouvernementale, législative, judiciaire, militaire ; et le tableau est lamentable des forces nationales gaspillées par des hommes qui se croient propres à tout et qui ne sont bons à rien. Il y a plus : le régime parlementaire, à base de suffrage universel, n'est pas autre chose que la guerre civile régularisée, mais en permanence : « C'est la guerre civile, non sanglante le plus souvent, mais c'est la guerre par insul-

1. Le vrai titre du livre est le *Culte de l'Incompétence* (Paris, Grasset, 1910).

tes, par provocations, par calomnies, par dénonciations ». Les lois elles-mêmes sont réduites à n'être plus que des épisodes de guerre, une suite de mesures belliqueuses des partis les uns contre les autres. « Les lois proposées sont des batailles livrées, les lois votées sont des victoires, et voilà autant de définitions qui condamnent les législateurs et qui incriminent le régime. » La démocratie a ainsi profané et avili le sens même de la loi. Car la loi ne devrait être qu'un règlement ancien, consacré par le long usage, et auquel on obéit sans savoir pour ainsi dire si c'est à une loi ou à une simple coutume. Or la démocratie française ne légifère que sous l'empire des passions quotidiennes, des colères du moment, des effrois de la minute. Le Parlement, au lieu d'être l'âme et le cerveau du pays, n'en est plus que l'image et comme le miroir grossissant. « L'usine des lois est un magasin de nouveautés. » Il ne sort de là que les décrets arbitraires, précipités, et improvisés. — Et puis, quoi encore ? La démocratie, ne supportant pas les hommes supérieurs, aboutit fatalement à la *médiocratie* et à l'ostracisme. C'est là comme une nécessité constitutionnelle du régime. Elle proscrit ou elle exile à l'intérieur ; elle fait tomber « la tête des blés ». Elle est placée dans l'alternative ou de

mutiler le pays ou de se mutiler elle-même. Son choix est vite fait. Et Faguet sourit à la voir se débattre dans les contradictions et les impasses avec une logique déconcertante. « J'ai quelquefois fait remarquer que sous la première démocratie Louis XVI avait été guillotiné pour avoir voulu quitter le territoire et que sous la troisième démocratie ses petits-neveux avaient été expulsés du territoire pour avoir voulu y rester. Ceci c'est l'ostracisme qui se cherche et qui se contredit parce qu'il hésite. »

C'est avec cette pénétration lucide et ces ironies qu'E. Faguet poursuit l'analyse du régime, comme jadis il faisait l'anatomie d'un poète ; mais il s'agit bien maintenant de « squelettes bien préparés » et de belles pièces de laboratoire ! La main tremble qui fouille une à une les plaies sociales, et, tout à la fin de l'examen, un mot timide, un vœu hésitant viennent au bout de sa plume. « Il n'y a pas de solution », écrivait-il d'abord, et il disait aussi, en parlant du remède possible : « Il n'est besoin pour cela de la royauté. » Il n'en est pas tout à fait sûr cependant, et il ajoute : « Si l'on a vu des Royautés si fortes, c'est que le sentiment royaliste éprouvé en commun par l'aristocratie et par le peuple réalisait cette synergie sociale dont nous parlons ; c'est qu'être dévoués tous

les deux à quelqu'un se ramène à être très dévoués l'un à l'autre par la convergence des volontés. *Eadem velle, eadem nolle amicitia est.* » Dieu me garde d'en faire penser à E. Faguet plus qu'il n'en dit, mais il me paraît bien que cet écœuré n'est pas loin de la profession de foi de M. J. Lemaître et que la conclusion de son réquisitoire ne tardera pas à se préciser en une formule plus affirmative.

Et voici pourquoi E. Faguet ne peut s'éterniser dans ces solutions provisoires auxquelles on n'aboutit que par la voie d'un cercle vicieux. C'est un *réaliste.* Il est l'ennemi du septième ciel où vaguent les grands et petits rêveurs de la Démocratie. Esprit positif, fanatique du fait, il se tient en défiance contre ce que Bacon appelait « les idoles » et contre le mysticisme des illuminés. Rousseau n'est pas loin de lui répugner et avec lui tous ceux qui bâtissent sur l'abstrait et dans l'absolu. Un de ses livres commence par ces lignes malicieuses : — « L'homme naît libre, et pourtant il est dans les fers. — Cet axiome, qui est à peu près aussi juste que le serait celui-ci : « Le mouton est né carnivore et partout il mange de l'herbe », est, comme on le sait, la première ligne du *Contrat social,* ouvrage destiné à prouver que l'homme est né libre, à montrer qu'il ne l'est nulle part,

à assurer qu'il doit le redevenir et à organiser une société où il serait plus opprimé qu'en Turquie ». E. Faguet se moque de Jean-Jacques et de ses disciples ; il se moque des *Droits de l'homme*, entendus au sens que donnent à ce mot les précurseurs et les héritiers de la Révolution. Les gros mots ne l'effraient point pour traduire toute sa pensée ; il se contente de dire que le dogme du progrès est « indémontré et indémontrable », mais le dogme de l'égalité est à ses yeux « une véritable ânerie ». Il n'est donc pas un extatique ; il n'a pas la religion des grands mots qui sont d'autant plus sonores qu'ils sont plus creux et plus vides. Et, s'il ne reste plus que je ne sais quels fantômes pour l'arrêter au seuil de la vérité politique intégrale, il trouvera dans son patriotisme l'énergie qu'il faut pour les dissiper d'un geste libérateur.

Car E. Faguet juge en dernier ressort les idées et les hommes à la lumière de l'intérêt national. *France... D'abord !*, comme disait avant-hier le vieux poète. A la base de son effort, il y a la volonté, sinon l'espérance, de faire reprendre à la France son ancien rang dans le monde. Il n'est pas optimiste, à la vérité, et il l'avoue en toute simplicité : « Il est permis de n'avoir pas d'espoir, mais il est

défendu de faire comme si l'on n'en avait pas. » Il n'a pour le soutenir dans son labeur que sa piété française, un immense et ardent désir de restaurer nos ruines. Telle page de son livre, le *Libéralisme*, devrait être méditée par les individualistes qui sont incapables de se distraire de leurs passions personnelles et d'en sacrifier une seule à l'intérêt général. « Moi aussi, — écrit-il, — je ne serais pas fâché, en consultant mes goûts et mes passions, d'appartenir à un parti : cela donne de l'appui et de l'assiette ; on ne se sent pas isolé ; on se sent encadré, associé, engrené ; cela flatte et cela rassure ; cela caresse au dedans de nous « tout ce qui porte l'homme à se mettre en troupeau » ; — je ne serais pas fâché, d'autre part, d'appartenir au parti qui aurait la majorité ; on se dit qu'on est l'État, qu'on est la République, qu'on est le pays ; que les autres ne sont que des émigrés à l'intérieur, ou plutôt qu'ils sont une quantité négligeable et méprisable ; qu'ils ne sont rien du tout ; c'est très savoureux ; — je ne serais pas fâché de faire des lois contre tous ceux qui me déplaisent et de déclarer, et dans la loi, qu'il n'y a pas de liberté, ni de droit commun pour celui de mes compatriotes, quel qu'il soit d'ailleurs, qui n'a pas la même opinion que moi sur la Révolution française ou sur l'immortalité

de l'âme ; — je ne serais pas fâché de prendre une part des places et faveurs dont dispose le gouvernement et d'en distribuer leur part, largement mesurée, à mes amis, politiques et autres, à charge de me revaloir cela, comme bons électeurs. J'aimerais assez tout cela. Mais il s'agit de savoir si tout cela est de mon intérêt, c'est-à-dire de l'intérêt général ; car il n'y a de véritable intérêt pour chacun, il n'y a d'intérêt permanent, durable, solide et en définitive réel pour chacun, que l'intérêt général. » L'intérêt général, l'intérêt national est, pour E. Faguet, le criterium suprême des pensées et des actes, et il n'hésite pas à dire que la domination d'un parti qui oublie cet intérêt « est un gouvernement qui ampute et mutile la nation plus qu'une guerre malheureuse ne pourrait faire. » Reste à savoir si notre régime actuel n'aboutit point nécessairement à la guerre des partis, à l'oppression par un syndicat politique qui vit de l'Etat et abuse de sa victoire. E. Faguet est un trop grand logicien et trop sincère avec lui-même pour ne pas se laisser faire par la vérité et ne pas accepter un jour ou l'autre les formules de vie qu'elle lui imposera.

Il s'est fait un abri provisoire dans le *libéralisme*. Je ne lui ferai point l'injure de le mettre

en dehors du troupeau de ceux pour qui la liberté n'est que le masque du despotisme, de ceux qui disent avec M. A. France : « Nous réclamons la liberté véritable, *celle qui n'admet point de liberté contre elle* », — avec M. F. Buisson : « Ce que je veux, c'est ceci : la liberté pour l'homme libre. Point de liberté pour l'homme qui n'en veut pas, prêtre ou religieux, qui a juré de ne croire et ne penser qu'en obéissance à un autre que lui. » E. Faguet malmène gentiment ces Tartufes du libéralisme, ces fondateurs d'une religion à rebours qui rêvent de refaire l'unité morale du pays dans la négation universelle et obligatoire. Il leur dit, à propos de leur doctrine : « Elle sera un enseignement proprement dit ; elle sera un dogme librement proposé, mais un dogme ; elle sera une religion libre, comme la religion protestante par exemple, mais elle sera une religion. Et cette religion, vous l'enseignerez après avoir défendu à tout autre que vous d'en enseigner une autre. Et vous aurez cette hypocrisie ou cette démence d'enseigner une religion qui se dira libre, mais qui aura pris cette précaution de faire interdire par l'Etat, de faire interdire par le tyran, qu'aucune autre religion soit enseignée. » Il n'y a rien de plus opposé à l'esprit sectaire que l'état d'âme d'E. Faguet ; son seul fanatisme est

celui de la grandeur française dans la paix et par la liberté.

Les solutions qu'il propose aux problèmes de l'heure présente ne sont que les solutions du bon sens. E. Faguet n'est pas un croyant ; il ne sait pas ce que c'est qu'une « politique tirée de l'Écriture sainte ». Les idées et les lois qui président à une société chrétienne ne le guident que de loin dans ses recherches et ses discussions ; et, s'il lui arrive de se rencontrer souvent avec le législateur catholique, ce n'est que par hasard et parce que la vérité catholique n'est que le bon sens divinisé. Il y aurait donc de l'imprudence à confronter les thèses sociales d'E. Faguet avec celles de l'Église. Il est un homme de son temps, et qui en souffre ; il s'efforce au moins d'atténuer tout ce qu'il y a de mortel dans les paradoxes sur lesquels il est obligé de vivre.

Il écrivait un jour : « En toutes choses je suis toujours dans le sens de la charité », et il précisait ainsi son attitude de critique. En politique, il est toujours dans le sens de la liberté. La liberté religieuse, il la veut complète, intacte, intangible ; et, si M. Homais lui crie : « Mais il est dur de voir une église se construire. Il est dur de voir passer dans la rue des hommes habillés d'une robe noire ou brune ! »,

E. Faguet répond en se jouant : « Je reconnais que c'est atroce ; mais ceci est une affaire de sentiment où l'État ne peut pas entrer, non plus qu'il ne peut empêcher les femmes de porter des toilettes de mauvais goût, pourvu que la pudeur soit sauve. » La liberté d'enseignement lui est aussi chère ; et je ne sais rien de plus serré dans la logique, de plus spirituel dans la forme que le chapitre du *Libéralisme*, où il réfute les arguments des absolutistes, et, si M. Homais lui crie : « Vous êtes un Jésuite ! », E. Faguet répond avec son éternel sourire : « C'est pourtant vrai que je suis Jésuite... et je ne m'en doutais pas ! » La liberté d'association est la plus sacrée à ses yeux ; la fédération des volontés dans un but de bienfaisance, de prière, de science, de propagande religieuse, lui semble la plus légitime de toutes et toujours utile à la nation ; et, si M. Homais vient lui dire : « Mais vous créez un État dans l'État », E. Faguet répond avec autant de sérieux qu'il peut : « Mais vous êtes vous aussi un État dans l'État. Vous êtes propriétaire. Vous administrez, vous disposez d'une partie du territoire. Vous êtes un roi, un roi d'Yvetot, mais un roi et un État. Vous avez une volonté, une initiative. Vous limitez l'État ; vous êtes un très petit État dans l'État. Ce ne devrait pas être permis ! »

Vous pouvez chercher : il n'y a pas une liberté dont E. Faguet ne soit le partisan le plus convaincu, le défenseur le mieux armé. Il multiplie les êtres libres, et l'on dirait rien que pour le plaisir d'en avoir une foule sous les yeux. C'est que le libéralisme n'est pour lui que « la mise en valeur de toutes les forces nationales. » Il est libéral parce qu'au fond de son âme il y a au moins cette foi élémentaire qui fait les citoyens laborieux et dévoués : la foi en la patrie et en ses destinées immortelles.

Conclusion

Je n'ai qu'une peur, c'est que ce patriote ne finisse dans la peau d'un blasé. Ce péril guette tous les libéraux sincères qui ne parviennent pas à s'évader de la conception démocratique. Elle est plus qu'un cadre pour leur idéal ; elle le réalise en partie. Ils s'entêtent d'elle ; ils s'obstinent à vouloir lui faire donner autre chose que ce qu'elle produit fatalement. Leurs déceptions du jour se consolent avec la vision d'un lendemain meilleur et la série en est d'autant plus cruelle qu'ils espéraient davantage. Ils finissent souvent par se blaser, par se résigner à l'incurable ironie.

Il y a un moyen d'en sortir, c'est le renoncement généreux de J. Lemaître, l'aveu de l'erreur complète, l'adhésion, au prix d'un sacrifice de l'esprit, à la vérité qui s'impose et dans laquelle réside le salut. Cette issue demande et commande des héroïsmes ; elle suppose beaucoup d'humilité et encore plus d'énergie, car il est difficile de se réfugier en des espoirs qui ont

contre eux tous les sophismes triomphants et une prescription de plus d'un siècle. Les blasés en sont incapables, autant pour le moins que les fanatiques de Jean-Jacques Rousseau.

Les derniers articles d'E. Faguet m'ont laissé entrevoir chez lui quelques symptômes de l'ironie blasée. Il plaisante entre deux scrutins. Je sais bien que l'aventure est ordinaire et que la majesté du suffrage universel s'avilit chaque jour. Cependant le ballottage est aussi vénérable que le premier tour, ni plus ni moins. E. Faguet n'en croit rien. Son voisin a un député ; il ne l'aura, lui, que dans quinze jours. Il en résulte que lui, Faguet, est encore électeur en fonction, tandis que l'autre n'est plus qu'un vulgaire contribuable : « Je le méprise, ce voisin. Il a l'air piteux pendant que je suis triomphant. Je le regarde ainsi qu'un roi entre deux sacres regarde un roi dépossédé. Il me fait pitié ! Il porte sa couronne passée au bras, tandis que je la porte sur la tête. La mienne ressemble à une auréole, la sienne à l'anneau terminal d'une chaîne. Mon voisin, vous êtes bien bas et je vous regarde de bien haut. Ce n'est que pour quinze jours, je le sais bien, mais quinze jours sont quelque chose. Il y a des rois qui ont régné moins. » Et la fantaisie de Faguet se débride, court en liberté à travers trois ou

quatre colonnes. Et c'est très amusant, mais cette gaîté a quelque chose d'amer. C'est la gaîté d'un homme qui a fait son deuil de bien des choses et qui cherche dans l'éclat de rire la revanche de ses convictions vaincues.

Il cite quelque part et il admire ce mot énergique de Nietzsche : « Il y a des pessimistes résignés, lâches ; de ceux-là nous ne voulons pas être. » Il y a de la résignation lâche dans le cas des blasés ; leur rire n'est qu'un expédient et une fuite déguisée. E. Faguet le sait mieux que personne. Qu'il prenne garde ! Il touche l'écueil, et ce serait un désastre digne d'être pleuré qu'après avoir échappé au dilettantisme cette magnifique intelligence s'en allât sombrer dans l' « à quoi bon » railleur des désabusés et des découragés.

Mai 1910.

RENÉ BAZIN

CHAPITRE VI

RENÉ BAZIN

Presque tous ceux dont je viens d'esquisser la figure ne sont venus à la littérature d'action qu'après s'être longtemps attardés aux jeux frivoles du dilettantisme. Il me plaît de terminer cette seconde galerie de portraits par celui d'un homme qui a toujours eu une conscience nette de sa responsabilité et qui entra dans le monde à la manière du semeur en son champ, les mains pleines et déjà prêtes à jeter la graine aux sillons. Un critique austère, qui distribue plus volontiers des verges que des couronnes, osait écrire cette ligne au lendemain des *Oberlé* : « Cette fois, M. R. Bazin ne s'est pas contenté de nous charmer et de nous émouvoir ; il s'est proposé un but plus élevé. » L'épigramme venait après *De toute son âme* et après *La Terre qui meurt.* On n'eût pas parlé autrement d'un de ces évadés du « cirque Renan » dont les premières prouesses

arrachaient des cris de surprise. La vérité est que M. R. Bazin ne s'est jamais « contenté de nous charmer et de nous émouvoir » et que, dès ses débuts, il nous donna des livres d'idées, sinon des livres à thèse, des romans de pensée grave, de haute moralité et même de fier courage. Aucun de nos écrivains contemporains n'a connu plus profondément que lui la passion de l'apostolat social par le moyen du livre ; aucun ne s'est penché avec plus d'amour que lui vers les humbles vies pour les relever, vers les humbles cœurs pour les magnifier. J'entends encore l'accent profondément ému avec lequel il disait un jour aux étudiants catholiques de Lille : « A notre époque, on ne peut être enthousiaste et clairvoyant sans éprouver une souffrance noble et cruelle. Elle frappe sans trêve ; elle trouble le travail ; elle inquiète le repos, elle rejette à tous moments la pensée dans la mêlée humaine. Rappelez-vous certaines sorties d'ateliers et cette rue, pauvre elle-même, où passaient en longues files tant de misères physiques, tant de misères morales, tant de haines qui n'avaient de médecins ni les unes ni les autres. » Disant cela, il faisait passer dans son regard, dans la vibration mélancolique de sa voix, cette « souffrance noble et cruelle » à laquelle se reconnaît le chrétien d'esprit et de cœur, et qui hausse la

fonction de l'écrivain jusqu'à celle du bon Samaritain de la parabole.

Cette pitié divine palpite sous les idées et fait de l'œuvre de M. R. Bazin quelque chose d'absolument unique dans notre littérature actuelle. On sent l'effort et comme une volonté qui se roidit chez M. Barrès et même chez M. P. Bourget. Ici, l'action est naturelle, spontanée ; elle coule de source comme une fontaine qui s'épanche avec un délicieux murmure. Une telle œuvre a son origine dans une belle âme. C'est cette âme que je veux décrire d'abord.

I. — L'Ame

M. René Bazin est un Angevin. Il naquit, là-bas, en la province heureuse où la terre est douce, où le ciel est doux, où les âmes sont douces. Rien d'abrupt ni de heurté autour de son berceau ; les plus grands bois y sont des bouquets de peupliers et les plus hautes montagnes de minuscules coteaux. Et les rivières harmonieuses y coulent dans les prairies vertes, le long des moissons blondes et des vignes dorées. On flâne sur leurs bords ; on pèche à la ligne, on chasse tous les gibiers, même... la sarcelle bleue. Et c'est là que, parmi les hautes herbes et les froments épais, pousse cette fleur exquise, unique au pays de France, la fleur que le poète nomma « la douceur angevine ».

Tout enfant, M. R. Bazin l'a cueillie et il en a longuement respiré le parfum. Il ne l'a point portée dans les collèges où tout se fane et s'étiole. Il eut le bonheur d'être un de ces enfants frêles, de santé délicate, le petit écolier qui ne rentre qu'en novembre, a l'esprit de prendre un rhume

au mois où les feuilles poussent et à qui les médecins de collège octroient des vacances inespérées. A l'âge où d'autres pâlissent sur les livres, M. R. Bazin courait et jouait à travers champs. Ses livres s'appelaient les ruisseaux et les prés ; ses meilleurs amis étaient le brouillard, le soleil, l'aube et le crépuscule. Au lieu d'apprendre la dynastie des rois mérovingiens, il épelait les noms des fleurs et des oiseaux. Il vivait avec les paysans et les laboureurs qui lui confiaient le mystère de leur âme profonde et renfermée. Jusque vers seize ans, il fut un coureur des bois, un grand chasseur devant l'Eternel, le bambin qui tend des pièges aux oiseaux le long des haies et rentre le soir au foyer, avec une culotte compromise ou des taches vertes sur la blouse grise. « Je faisais ma moisson sans le savoir, — a-t-il écrit ; — depuis, j'ai reconnu que la richesse d'impressions amassées en ce temps-là est une provision pour l'avenir. »

Ainsi naissait et se formait une âme ouverte à la poésie de la grande nature et qui gardera pour toujours l'impression des choses qui furent le cadre de la première vie. M. R. Bazin est peut-être aujourd'hui le peintre le plus délicat des heures du jour et des paysages champêtres. En chacun de ces romans, la nature avoisine le drame et y insinue un élément qui distrait, un

charme qui réconforte. Elle est plus qu'un décor ; elle s'associe intimement à l'âme humaine. Il ne décrit pas pour décrire ; entre le paysage et les héros qui s'y meuvent, il établit de secrètes correspondances et comme de mutuels échanges de sympathie. Je revois d'ici le pauvre Jean Louarn, assis au bord de la route, dans la nuit qui tombe ; il est las, il n'en peut plus de fatigue et de tristesse. Et voici que la lande s'éveille pour chanter à l'oreille du malheureux sa cantilène reposante : « La journée finissait dans l'enchantement des étés bretons subitement rafraîchis par les brises de mer. Tout le ciel était d'or léger. La forêt remuait ses branches, les baignait dans les vagues de vent tiède qui relevaient les feuilles basses. Des nuages, comme des couronnes de joie, passaient vite, sans faire d'ombre... » La nature, c'est le luxe des pauvres, dans l'œuvre de M. René Bazin. Il l'appelle, elle vient ; elle jette sur leurs toits délabrés, sur leurs haillons, sur leurs mains qui saignent et leur visage en larmes, tant de caresses et tant de sourires qu'il en descend comme une consolation dans leur cœur. C'est son secret à lui ; nul, parmi les maîtres du roman contemporain, n'a au même degré le sens de ces harmonies mystérieuses. Et, ce secret, il l'a emporté des jours de son enfance et de sa jeunesse, de ses longues

familiarités avec l'âme immense et vague qui plane sur les bois et sur les champs.

En même temps que son esprit s'ouvrait à la poésie des champs, son cœur devait s'ouvrir à l'amour des pauvres gens qui les labourent. Il les aime tous, sans exception, depuis les vagabonds qui grignotent, sur le bord du chemin, le morceau de pain noir beurré d'un rayon de soleil, jusqu'aux rôdeurs nocturnes qui s'en vont, le soir, dans leur grande limousine, les yeux à terre, sans songer. Il écrira un jour la rude et mélancolique épopée de Toussaint Lumineau, le duel de Jean Louarn contre la brousse épineuse et de Gilbert Clocquet contre les taillis de Fonteneilles. Son œuvre sera la complainte des remueurs de plaines, des défricheurs de landes et des abatteurs de hêtres. Il les a vus et il les a connus tous, aux jours de l'école buissonnière. Il a rencontré, tout jeune, de ces métayers qui s'obstinent à aimer le vieux manoir où ils sont nés et la vieille vigne qu'ils ont émondée. Il s'est assis au coin de ces foyers tristes, de ces fermes sur lesquelles descend par degrés une ombre de mort, où l'on parle de la charrue qui se rouille, du blé qui ne vient pas, des enfants qui fuient vers les villes. Cette élégie de la « terre qui meurt » s'est d'abord endormie en son âme, ouverte seulement à la jeune joie de vivre. Plus

tard, elle se réveillera avec toutes ses douceurs et toutes ses mélancolies. Pour la transcrire, il lui suffira de se souvenir.

Cette âme est exquise. Il me semble que j'y surprends déjà des signes de vocation pour le roman social. Elle est bonne, elle est douce ; elle s'ouvre d'elle-même au charme des choses et à la sympathie des êtres. Heureux les héros qu'elle imaginera ! Heureuses les causes qu'elle plaidera !

Il se trouve encore que cette âme est la plus simplement, la plus profondément chrétienne. L'Évangile est en elle, non pas comme un beau souvenir ou une belle poésie, mais il est la lumière céleste, la force totale, la source éternellement jaillissante des pensées et des sentiments. La plupart de nos écrivains d'aujourd'hui, si par hasard il sont chrétiens, ne le sont qu'après de longues erreurs et de lentes recherches. Leur conscience est compliquée ; ils ressemblent un peu à ces convertis des premiers siècles de l'Église dont le langage reflétait les accents confus de l'ancienne religion et de la religion nouvelle. Ils sont des prodigues rentrés à la maison paternelle et ils rapportent de la vie vagabonde des images, des pensées, une philosophie, une sociologie dans lesquelles on recon-

nait la première empreinte des maîtres choisis d'abord et trop docilement écoutés. M. R. Bazin est le catholique idéal, sans alliage et sans réserve. Un théologien dirait en face de son œuvre que « la grâce baptismale » habite en elle. Il y chercherait en vain l'ombre d'un doute, le plus petit frisson de cette inquiétude religieuse qui ride de nos jours les livres les plus sereins. Et l'âme ressemble à l'œuvre. Ah ! que c'est donc beau une âme chrétienne dans toute la plénitude du mot ! M. R. Bazin s'est repris à trois ou quatre fois pour la peindre tout de bon et il n'en a jamais donné qu'un aspect ou un autre. Dans *la Barrière*, sa dernière œuvre, il y a une esquisse admirable d'une conscience chrétienne. Marie Limerel est une jeune fille dont toute la grâce est à l'intérieur, et cette grâce est si délicate, si scrupuleuse de son intégrité, qu'elle en devient presque déconcertante pour les profanes et les mondains. Toutes les puretés, toutes les piétés, toutes les tendresses, et avec cela quelque chose de rayonnant et de conquérant à quoi l'on ne peut se dérober. Elle est aimée par Félicien, elle aime elle aussi, et quand le jeune homme vient lui demander sa main, elle interroge : « Es-tu encore chrétien ? Avons-nous la même foi ? Comprends bien ce que je veux dire. Je sais que tu continues d'aller à la messe et que tu y

accompagnerais ta femme ; je vois que, par tradition de famille, tu es, tu restes provisoirement respectueux de l'idée catholique, des cérémonies, des usages... Mais, respectueux, mon ami, ce n'est pas assez, ce n'est pas vivre de la foi, comme j'en veux vivre. Je souffre de te parler comme je fais, je me suis dure à moi-même. Pourtant, il y aurait une telle désillusion, si mon mari ne priait pas avec moi, ne recevait pas mon Dieu, ne s'inspirait pas pour le moindre de ses actes de cette foi qui est vraiment tout moi-même ! » Un peu plus tard un autre vient, Réginald Breynolds, qui est croyant celui-ci et dont la foi et la piété nouvelles sont un peu l'œuvre de Marie Limerel. Il redit à son tour la prière de Félicien et il semble bien qu'il sera plus heureux. Mais non ; Marie s'aperçoit que dans son âme douloureuse demeurent quelques vestiges du premier aimé, et elle répond au nouveau venu : « J'ai été si troublée que je ne me croirais pas le droit, en ce moment, d'accueillir l'amour d'un autre. Il faut, pour que je puisse écouter, que les souvenirs ne me parlent plus. Je croirais profaner la tendresse qu'on m'offrirait, si une ombre en moi s'y mêlait... Je veux qu'il n'y ait pas un regret, comprenez-vous, pas une poussière d'amour brisé, dans l'âme que je donnerai à celui qui viendra. » Et, devant ces

délicatesses qui paraissent raffinées à nos critiques à la mode, Réginald s'écrie : « Ame charmante que vous êtes ! » Cette âme charmante est tout simplement l'âme chrétienne, si belle que plus belle ne saurait être et que pour la comprendre il faut être soi-même initié à tout le mystère d'une conscience immaculée.

Et ce n'est encore que l'intérieur. L'âme chrétienne ne s'immobilise point dans sa tour d'ivoire, heureuse de sa paix égoïste et ne songeant pas à se répandre à travers le monde. L'âme chrétienne est ambitieuse de conquêtes, avide de labeur, et c'est une âme pour qui, selon le mot du poète, « le bonheur c'est d'en donner ». Il y a des mains chrétiennes et savez-vous à quoi on les reconnaît ? Le voici. C'est une vieille fille qui parle, cette vieille fille dont M. R. Bazin a écrit les *Mémoires* et qui a fait de sa vie un holocauste souriant à toutes les misères humaines : « On admire certaines mains et j'en sais d'admirables. Il y en a aussi d'émouvantes. Ce ne sont ni les plus blanches ni les plus fines ; elles ont pris de la peine, elles ont bercé, cousu, ravaudé, tricoté, orné des formes de chapeaux, réparé des culottes et des casquettes de petits garçons, elles ont fait ce qu'il fallait faire à chaque moment des journées longues et elles ont gardé des rides et des piqûres. Ce sont des mains qu'on ne baise pas,

mais qui auraient le droit de bénir. » Et c'est une beauté à quoi ont rarement songé les poètes qui célèbrent la grâce des mains fines et les artistes qui peignent des doigts diaphanes et fuselés. Ce sont les mains chrétiennes. Et il y a enfin les vies chrétiennes, c'est-à-dire les vies dévouées, consacrées à panser des blessures, à essuyer des larmes, à relever, à guérir à faire le bien. Une vie chrétienne, son histoire est toute simple et M. R. Bazin en a esquissé un merveilleux croquis en un de ses premiers romans, *De toute son âme*. L'héroïne, Henriette Madiot, a grandi dans la misère matérielle sans rien connaître de la misère morale ; elle a passé au-dessus de toutes les fanges, intacte, intangible, ayant au front le signe de Dieu pour les divins renoncements. Son repos même est un labeur et rien n'est perdu des minutes qui composent l'existence de la petite ouvrière de Nantes : « Le soir, après le souper — ces soirs d'été qui se prolongent en nuits claires, — Henriette descendait plus volontiers la pente de l'Ermitage, et, dans l'invraisemblable amoncellement des cités ouvrières..., elle rencontrait les groupes de buveurs d'air, la multitude qui respire mal le jour dans les ateliers et mal la nuit dans les chambres encombrées, et qui veille dehors jusqu'à ce que la brume mouille le bord des coiffes

ou le poil des moustaches. Elle disait : « Comment vont les petits ? » ou bien : « Le travail a-t-il repris à l'usine Moulin ? Ne chômez-vous plus ? » Sa vraie aumône était celle de sa jeunesse bien mise et de sa bonne grâce. On la regardait sans défiance, parce qu'elle était du peuple et du quartier, avec plaisir parce qu'elle savait parler, sourire et s'habiller comme une dame. Avec elle on s'ouvrait. On l'appelait « Mademoiselle Henriette ». On oubliait son nom pour ne se souvenir que de son prénom, ce qui est un signe d'amitié. Presque partout, avec l'effroi tranquille d'une vierge qui sait, elle pénétrait dans l'abîme du trouble et du mal. Les colères, les querelles domestiques, les rivalités, les ingratitudes des enfants qui refusent d'assister les vieux, les mépris du riche et l'envie terrible de la richesse, les rancunes amassées de père en fils, et aussi le désespoir de la lutte trop longue et trop dure pour le pain, des âmes qui s'abandonnent et des corps qui défaillent, elle voyait tout. L'universelle plainte la pénétrait. Le monde lui apparaissait sous sa figure de souffrance. Elle n'avait d'autre remède à lui apporter que sa pitié, ses mains tendues, les mots qu'elle savait encore mal dire : « Espérez, oubliez, rapprochez-vous, demain sera meilleur ; je souffre avec vous aujourd'hui. » Cependant

pour si peu, et elle s'en étonnait, il y avait d'immenses peines qui s'adoucissaient, des larmes qui s'arrêtaient de couler et quelque chose comme une trêve qui survenait. Les âmes, en l'écoutant, songeaient : « Est-ce bien vrai qu'on peut espérer ? » Et ce simple doute les soulevait un peu. Il semblait à Henriette parfois qu'elle jetait des planches à des naufragés. Elle rentrait chez elle, ces jours-là, dans la nuit déjà faite, le cœur si léger qu'elle se disait : « Je rajeunis donc ! J'ai envie de chanter... » Nous sommes bien loin, cette fois, du héros anémique auquel le roman moderne nous a habitués et qui consume ses forces à chercher « le sens de la vie » et qui meurt avant de l'avoir trouvé. Il dit : « Où est le devoir ?... Que faut-il que je fasse ?... Je voudrais bien agir ». Et il passe son temps à s'analyser, à piétiner sur place, à soupirer, à aspirer, à ne rien faire. Henriette Madiot est une chrétienne ; celui qui l'a créée est un chrétien, c'est-à-dire un homme pour qui la vie est claire, étant dominée par l'impératif évangélique : « Il ne faut pas aimer en paroles seulement, mais par des œuvres et en toute vérité. »

Et cela fait une sorte de paradoxe qui n'est point près de ne plus scandaliser l'esprit vaste de M. Homais, cette alliance d'un talent magnifique et de la foi la plus complète. Il s'est fâché

tout rouge déjà, le jour où M. R. Bazin subit à Paris son examen de Doctorat en droit. C'était le premier étudiant des Facultés libres qui comparaissait devant les jurys officiels. Et, comme M. Homais a la plume aussi lente que l'esprit prompt, il chargea Francisque Sarcey de parler pour lui dans les journaux du *Miracle d'Angers*. Le miracle se prolonge d'un grand artiste qui est un grand chrétien et qui est aussi fier de sa conscience intacte que de son génie et de son œuvre.

Telle est l'âme, une âme heureuse où tous les dons sacrés semblent des dons naturels et innés, une âme sympathique avant tout que la beauté émeut, que la misère crispe, qui pleure sur celle-ci et s'enthousiasme devant celle-là, — une âme de bonté, de sourire et de bon accueil, et, je dirais volontiers en corrigeant le vieux vers absurde des romantiques, « une âme de bonheur faite avec des lumières », — une âme de poète doublée d'une âme de chrétien, c'est-à-dire ouverte à tous les beaux rêves sains et riche de toutes les certitudes saintes, une âme qui me fait songer à ces lis des champs dont il est parlé dans l'Évangile, si candide, si droite et si bien vêtue de sa fraîcheur native que ni Hugo, ni G. Sand, ni Balzac ne furent vraiment comparables à elle.

II. — Le Talent

C'est déjà le talent de M. R. Bazin que je viens d'analyser. C'en est le fond premier au moins et comme le sol sur lequel il va se développer.

Il est évident, dès les premières œuvres, que M. R. Bazin est attiré vers le roman social. Et cette littérature ne s'improvise pas. Une fois, un reporter demandait à Ed. Pailleron comment il faisait une pièce. Pailleron raconta l'histoire de son fils qui avait composé un apologue intitulé *l'Ane et le Serin*. Les vers en étaient un peu longs, mais il n'y en avait que deux :

Un jour le serin chantait ; l'âne lui dit : Comment fais-tu ?
Et l'oiseau répondit : « J'ouvre le bec et je fais : tu ! tu ! tu ! »

Il y a pas mal de serins parmi les romanciers sociaux d'aujourd'hui, de ces gens qui ouvrent le bec et qui font : *tu ! tu ! tu !*, c'est-à-dire qui ne savent rien des questions qu'ils traitent et à qui l'instinct ou l'audace présomptueuse tiennent lieu de vocation et de génie.

I. Et d'abord il faut bien affirmer ceci que la

littérature sociale est à base d'expérience et d'observation; elle exige une connaissance précise et comme vécue des idées à débattre, des problèmes qu'il faut dramatiser. E. Zola disait en sa langue apocalyptique que le roman social est accessible seulement à ceux qui « ont remué le terrain fétide et palpitant de la vie ». Ce terrain-là n'a rien qui effraie M. R. Bazin. Avant de prendre la plume, il prendra la clé des champs. Il va voyager et observer.

Il est voyageur par vocation et par goût. Aux environs de 1890, l'esprit français prit un billet circulaire pour toutes les lignes de chemin de fer de l'univers civilisé. On ne voyait partout que gens de lettres consultant des horaires, portant des sacoches et regardant l'humanité par la portière d'un wagon. M. R. Bazin fut enrôlé dans cette équipe d'explorateurs littéraires qui se partageaient le monde ; il partit pour la Sicile, pour l'Espagne, l'Orient et même le Spitzberg. Entre temps, il parcourut la province française dans tous les coins et recoins, se faisant le compatriote de ceux qu'il visitait et surtout les observant dans le pittoresque de leurs costumes et de leurs coutumes, dans la vérité simple de leurs labeurs, de leur langage, de leurs façons de comprendre la vie et de la vivre. Car il y a plusieurs manières de voyager. Il y a celle des Anglais; elle con-

siste à sauter sur les voitures de l'Agence Cook et à dévorer une ville en moins de temps qu'on ne dévore un plum-pudding. Il y a celle des Parisiens ensuite, laquelle se réduit à s'ennuyer partout, à porter partout la nostalgie du boulevard, comme le dessinateur Forain qui, à peine débarqué à New-York, s'étire et s'écrie : « Oh ! qui m'emportera vers une loge de concierge ! » Il y a encore celle des snobs qui se font Américains avec les Américains, s'extasient devant les maisons à quatorze étages, devant les hôtels où il suffit de presser un bouton pour avoir en un clin d'œil un journal, un médecin, un billet de théâtre, une brosse à dents et un pédicure. Il y a enfin la bonne méthode des sociologues, celle qu'inaugura F. Le Play et que M. R. Bazin a perfectionnée à son point de vue. Celle-ci n'interdit point la jouissance du paysage et des scènes amusantes. Le carnet de voyage de M. R. Bazin n'est pas d'un philosophe qui regarde toujours et ne se déride jamais. Il prodigue les pages qui sont de délicieux croquis ou de délicieux dialogues. Mais, après cela, il se documente, il observe, il fait son butin qui sera la matière première de son prochain roman.

Et ce sont d'abord les *cadres* qu'il recueille. Chacun de ses romans a été précédé d'un voyage d'étude sur les lieux mêmes qui devaient en

être le théâtre. Avant d'écrire la *Terre qui meurt*, il parcourut la Vendée, s'imprégnant jusqu'aux moëlles de la tristesse brumeuse qui monte du Bocage et de la Plaine, de ce mysticisme terrien qui demeure à l'arrière-fond des âmes primitives. Un jeune étudiant vendéen, exilé sous notre ciel du Nord, me disait une fois, après avoir lu le livre qui évoque les travaux et les jours de son pays : « Comme c'est bien cela ! J'ai entendu les cloches de Soullans ! » Le roman lui avait donné la sensation et comme la présence réelle de la terre natale. — Le roman des *Oberlé* fut écrit presque tout entier en Alsace et lu en manuscrit devant des Alsaciens. La fin du drame, l'endroit où tombe Jean Oberlé ne convenait point à ces braves gens : « J'ai la solution, — interrompit une jeune fille. — Prenons le train qui passe dans un quart d'heure. Je vous conduirai. Je vous montrerai la pente de montagne que Jean Oberlé descendra en courant, l'endroit où il tombera, et, tout près, une maison abandonnée où vous ferez veiller des douaniers. Elle est en terre française. » Quelques instants après, M. R. Bazin et ses amis étaient dans la forêt des Vosges, suivant leur guide aimable, cette jeune fille qui allait en avant, très brave, toute rose de froid, et qui se retournait de temps en temps, et qui disait : « N'est-ce pas, monsieur, que

votre Odile Bastian aurait fait comme moi ? Ne me remerciez point : c'est pour l'Alsace ! » Je suis sûr qu'en tête de chacun de ses romans, M. R. Bazin pourrait placer une préface où il nous raconterait que cela fut composé ici ou là et qu'il regardait les choses au moment même où il les transportait dans son livre.

Il observe les cadres, il observe les *mœurs* surtout. Il m'écrivait une fois : « Je vous dirai un jour comment la fin de *Donatienne* m'a été apprise par la vie ». Ce n'est un secret pour personne que la plupart des drames sur lesquels il nous fait pleurer lui ont été appris par la vie. Je me souviens qu'un jour, ayant lu les premières pages de *De toute son âme*, je voulus voir de mes propres yeux un tableau esquissé par M. R. Bazin : la sortie de l'usine. Comme c'était bien cela ! Je vis ces « recrues, vétérans, filles, femmes, petits auxquels on aurait donné dix ans, si le timbre de leurs voix et la perversité précoce des mots n'avaient révélé en eux de jeunes hommes... Les groupes se formaient en route. Les femmes retrouvaient leurs maris ; les frères, les amants, les camarades logés dans le même garni se rejoignaient, sans hâte, sans plaisir apparent. Quelque chose de morne et d'usé, même chez les jeunes, ternissait l'éclat des regards ; le poids de la journée pesait sur tout ce

monde et la faim commandait en eux. On se disait de grosses choses lourdes, des plaisanteries sans entrain, des bonsoirs rapides. Cependant, il y avait çà et là des visages roses de gamines... des yeux qui s'en allaient, levés, vers un rêve; quelques anciens, rudes comme de vieux soldats, qui tenaient dans leurs mains des mains d'enfant, et marchaient sans rien dire, dans une joie lasse et muette. » J'avais sous les yeux, dans sa réalité brutale, le spectacle de cette heure saisissante où le travail lâche son armée par la ville. M. R. Bazin l'avait eue avant moi, beaucoup mieux que moi, et c'est dans ses souvenirs plutôt que dans son imagination qu'il avait trouvé les traits et les couleurs qui composent cette magnifique toile.

Ce que M. R. Bazin sait peut-être le mieux ce sont les mœurs et c'est le langage des paysans de France. Et cette science est une chose rare. J'ai déjà dit qu'il était admirablement prédisposé à l'apprendre. L'observation quotidienne a développé chez lui les heureuses facultés natives. « La campagne est presque toujours muette, a-t-il écrit. C'est sa grande vertu et c'est le grand obstacle. Ceux qui passent n'entendent pas sa voix ». Ils ne fut pas de ceux qui passent; il s'est arrêté, il a interrogé, il a fait un siège en règle pour conquérir ces héros défiants et

taciturnes qui cassent les mottes et tracent les sillons. Il a délié leur langue et comme ouvert leur âme close, et ils lui ont tout dit de ce qu'ils pensent, de ce qu'ils aiment, de ce qu'ils souffrent. Il a surpris leurs façons de parler. C'est le grand secret, celui-là : borner le vocabulaire du paysan aux limites exactes de son petit univers, lui faire dire tout ce qu'il sait, rien que ce qu'il sait. Les romanciers rustiques se tirent souvent de la difficulté par un procédé naïf : ils émaillent le dialogue de locutions de terroir, de mots de patois, de jurons de village, des gros et lourds solécismes qui traînent derrière les charrues. Et tout cela n'est que du placage, de la fausse couleur locale. Les paysans de M. R. Barin ne disent ni « j'allons », ni « j'étions », ni « not'vache » ; ils disent en un vocabulaire très simple des choses qui sont très simples. Et il arrive qu'en les écoutant parler on découvre « des horizons d'histoire » : la tradition, l'âme sensée et passablement satirique de la vieille France. Quelque chose demeure et survit sur la terre qui meurt ; c'est l'esprit du paysan de France, sa même façon de comprendre la vie, de l'aimer et de l'exprimer. Et c'est ainsi que la vérité littéraire est une partie de la vérité sociale et que le romancier unit dans son œuvre toutes les variétés de l'observation et du document.

Ce serait parfait si de temps à autre on ne s'apercevait d'un voisinage trop immédiat entre le roman de M. R. Bazin et son carnet de voyage. Il est de ceux pour qui rien ne se perd ; seulement, l'œuvre d'art s'accommode difficilement des accumulations forcées de notes et d'impressions. L'esprit de sacrifice doit être une des vertus de l'observateur trop riche, de l'artiste pèlerin dont l'album déborde de croquis et de paysages. Il m'a semblé, surtout en lisant *la Barrière*, que M. R. Bazin n'est pas toujours à la hauteur des sacrifices nécessaires. Il avait dans ses cartons quelques pages écrites après une nuit passée à Montmartre, des visions de dévouement chrétien dans les cliniques parisiennes, le tableau d'une messe dominicale en une chapelle de banlieue. Et c'était de beaux dessins, une collection d'esquisses à la fois charmantes et vigoureuses. Il a ouvert l'album, il l'a transposé dans le livre, tout entier. Et cela se rattache assez bien à l'idée générale de *la Barrière*, puisque c'est le spectacle de la charité chrétienne qui amène la conversion de Reginald Breynolds. Cependant on sent en tout cela l'effort et le placage... Balzac disait aux visiteurs de sa maison à Ville-d'Avray, en leur en montrant les murailles nues : « Ici, je mettrai une vierge de Raphaël, là un revêtement de marbre de Carrare, plus

loin une tapisserie d'Aubusson ». M. R. Bazin fait un peu comme cela ; il doit avoir ses plans de décoration. Il se dit qu'il épuisera son garde-meuble et qu'il y aura une place pour tous les trésors artistiques. Et c'est ainsi qu'il aboutit parfois à la profusion et à rompre même, sinon l'unité, au moins l'harmonie parfaite de ses plus belles œuvres. Le défaut est de plus en plus sensible dans ses derniers romans. Il est un homme très riche, riche jusqu'à l'opulence, d'observations amassées ; je lui souhaite de ne pas succomber à la tentation des grands seigneurs, de ne pas être le prodigue qui joue avec les lingots d'or et éblouit par son luxe criard.

II. — Observer, ce n'est que le premier article du programme d'un romancier social. Le document est sa matière première ; il faut maintenant construire, créer des figures humaines, imaginer des conflits, des crises et des drames. Ici commence le rôle de l'artiste, et M. R. Bazin est à coup sûr un de nos plus grands artistes d'aujourd'hui.

Il serait trop long et fastidieux de prendre une à une les intrigues romanesques qu'il échafaude, un à un les personnages qu'il crée, pour y saisir la signature du véritable artiste. Le plus simple est peut-être encore d'ouvrir un de ses

chefs-d'œuvre, *les Oberlé*; c'est à peu près le roman-type de M. R. Bazin. Il a fait autre chose avant et depuis ; je ne crois pas qu'il ait jamais fait mieux.

Et le premier fait que je constate est que la fable romanesque se hausse facilement jusqu'à la hauteur d'un symbole. Cette fable est toute simple : un drame de famille, des fiançailles qui se brisent et des espérances qui avortent. Jean Oberlé aime Odile Bastian et il aime la France absente, lointaine. Les deux fiancées se disputent son cœur. La victoire reste à la France. C'est l'éternel conflit de la passion et du devoir en deux âmes qui savent la séduction de l'une et qui sont capables d'entendre la voix impérieuse de l'autre. Mais, derrière ce drame, il y en a un autre plus poignant peut-être et qui à certaines minutes grandit le roman jusqu'aux proportions de l'épopée. Et ce drame est le duel de deux âmes et de deux races, la lutte du génie allemand contre le génie français. M. R. Bazin les a mis en présence ; ce contraste est une des plus belles choses que nous ayons dans le roman contemporain.

Le génie allemand est fait avant tout de force, d'une force lourde, compacte, écrasante comme une masse de plomb. Au début du livre, les hussards rhénans galopent dans la nuit sur la

pente des Vosges. Ils viennent on ne sait d'où ; « Il y eut un éclair dans les profondeurs du bois, comme si une luciole avait volé. C'était un ordre. Tous les hommes firent un à-droite, et, se mettant en file, silencieux, sans un mot, continuèrent leur manœuvre mystérieuse ». Le secret de cette force est dans la cohésion de tous ses éléments. Une âme invisible met en mouvement cette formidable machine : l'amour de la patrie allemande.

C'est à toi, patrie des vieux bardes,
A toi, patrie de l'honneur,
A toi, pays libre et indompté,
Que de nouveau nous nous consacrons.

Ainsi chantent les hussards rhénans en un chœur nocturne auquel le pas des chevaux fait comme un accompagnement de cymbales voilées. Ceux qui clamaient autrefois le grand hymne de Schiller à l'universelle fraternité des peuples ne connaissent plus aujourd'hui que la fraternité allemande. Une seule idée illumine ces faces laides, ces crânes carrés qui font songer aux soldats des vieilles hordes d'Attila : l'idée germanique, le sentiment de l'effort commun pour la grandeur commune.

Et cette force est doublée d'une audace rectiligne, extrêmement tendue, violente et qui va jusqu'au bout d'elle-même. Le lieutenant von

Farnow convoite la main de Lucienne Oberlé; l'aïeul le maudit, la mère pleure, le frère prie et supplie. Von Farnow est implacable dans son amour : « Je ne renonce pas — dit-il. — Pour me faire renoncer, il faudrait (il se mit à rire) un ordre de l'Empereur ». On dirait en vérité que le monde leur appartient de par droit de conquête et que tous les domaines, même les plus sacrés, ne sont qu'une annexe de l'Empire. « Nous sommes nés pour la conquête du monde, — dit encore Farnow; — les conquérants ne sont jamais des hommes doux, jamais, ni même des hommes parfaitement justes ». C'est la brutalité érigée en système et en monopole. — A l'arrière-fond de tout cela, l'orgueil, un immense orgueil qui déborde comme la mousse des bocks de bière de Nuremberg. Il y a de l'orgueil dans l'amour de Farnow pour Lucienne Oberlé; Lucienne ne lui apparaît que sous l'image d'une « conquête glorieuse ». Un bout de dialogue achève de mettre à nu cette âme d'hercule de foire qui joue au Titan. Jean Oberlé a voulu causer avec Farnow, lui mettre sous les yeux toutes les ruines que vont accumuler en un foyer ses prétentions à la main de Lucienne.

— ... « Je vous préviens que je ne me dédis jamais d'une résolution prise... », répond Farnow.

— Reste à savoir si vous aurez bien agi...

— Selon ma volonté, cela me suffit.

— Que d'orgueil il y a dans votre amour, Farnow !

— Il y en a dans tout ce que je fais, Oberlé !

— Pensez-vous que je me suis trompé ? Ma sœur vous a plu parce qu'elle est jolie.

— Oui.

— Intelligente.

— Oui.

— Mais aussi parce qu'elle est Alsacienne ! Votre orgueil a vu en elle une victoire à remporter. Vous n'ignorez pas que les femmes d'Alsace ont coutume de refuser les Allemands... Vous vous vanterez d'avoir obtenu Lucienne Oberlé, dans les régiments où vous passerez. Ce sera même une bonne note en haut lieu, n'est-ce pas ?

— Peut-être, dit Farnow en ricanant.

— Agissez donc ! Brisez ou achevez de briser trois d'entre nous.

« Ils s'irritaient, chacun essayant de se contenir. L'officier se leva, jeta son cigare et dit avec hauteur :

— Nous sommes des barbares civilisés, c'est entendu, moins encombrés que vous de préjugés et de prétentions à l'équité. C'est pourquoi nous vaincrons le monde, mon cher !... »

Il est difficile d'être plus sincère : l'orgueil allemand, la barbarie allemande composent à ce jeune féodal une étrange figure. La force de ce peuple est faite de toutes ces violences, sa beauté de toutes ces laideurs. On m'a dit que les Germains s'étaient reconnus et admirés dans le portrait tracé par M. R. Bazin. Ce simple fait achève la physionomie morale de la race. L'artiste a peint les Allemands comme ils veulent qu'on les peigne et cet orgueil colossal, qui nous les rend presque hideux, est un manteau dont ils se parent avec coquetterie.

Et voici maintenant l'adversaire. Le roman des *Oberlé* éveille à coup sûr des impressions douloureuses ; il nous fait souffrir à la vieille plaie, comme les amputés souffrent toujours au membre qu'ils ont perdu. Mais aussi il nous rehausse à nos propres yeux ; il fait passer un peu de joie et de vie dans nos veines d'éternels convalescents.

Entre les deux ennemis, il y a différence plutôt que disproportion. Les forces ne sont pas les mêmes, l'idéal non plus. Le Rhin délimite deux âmes ; il est une frontière morale et intellectuelle tout autant qu'une barrière physique. Nous avons pour nous d'abord la gaîté élastique, la jovialité fine et le tempérament ailé d'Ulrich Biéler, l'oncle maternel de Jean Oberlé. On a eu

beau lui mettre des fers aux mains, celui-là ; il continue de voler, d'escalader en chantant la cime des Vosges et de lancer dans l'air triste la jolie fusée de son rire et de ses refrains. Il est du pays où l'on se console avec une chanson, de l'insolente nation qui prépare des revanches avec un couplet. Et, autour de lui, comme les âmes vibrent bien à l'unisson de sa gaîté gauloise ! On le comprend à un demi-mot, à un sourire, à un air qu'il fredonne. Il vient de plaisanter dans un groupe : « Il y avait des sourires ou des larmes, des chocs subits au cœur qui changeaient l'expression du visage, des pâleurs, des rougeurs, des pipes ôtées du coin des lèvres, et souvent, bien souvent, une main qui se levait, se retournait la paume en dehors, touchant le bord du feutre et qui faisait le salut militaire... — « Vois-tu, celui-là ? disait tout bas l'oncle Ulrich, s'il avait un clairon, il jouerait la *Casquette !* » La gaîté est une force aussi ; ce n'est, si l'on veut, que le bourdonnement de l'insecte sur les flancs du lion. Mais l'insecte ailé est parfois vainqueur.

Et puis la France c'est la patrie de l'Idée. Elle est cela surtout aux regards de Jean Oberlé : « Sur la frange du ciel, à l'endroit où commençait le bleu, la première étoile s'ouvrit. Elle était seule, faible et souveraine comme une idée. Il

ne pouvait détacher ses yeux de l'étoile. Et il disait en marchant tout seul dans le grand silence ;... il disait à l'étoile et à l'ombre qui était dessous : « Je suis de chez vous. » — Cette étoile ne luit que dans le ciel de France. L'idée, la conscience d'une mission, elle habite aussi les cerveaux allemands ; mais ce n'est pas la même tout à fait. L'idée germanique s'arrête à la portée des canons Krupp et elle suit fidèlement la trajectoire de l'obus. La nôtre, l'idée française, va plus loin ; c'est celle des lumières à répandre, des libertés à donner, des chaînes à rompre, des faiblesses à défendre. C'est la sublime chimère qui a fait de nous les chevaliers et quelquefois les don Quichotte de l'humanité. — « Sur quoi jugez-vous donc les nations ? — demande un professeur allemand à Jean Oberlé qui répond : « Sur leur âme, monsieur ! La France a la sienne que je connais par l'histoire et par je ne sais quel instinct filial que je sens en moi. Et je crois fermement qu'il y a beaucoup de vertus supérieures ou de qualités éminentes, la générosité, le désintéressement, l'amour de la justice, le goût, la délicatesse et une certaine fleur d'héroïsme qui se rencontrent, plus abondamment qu'ailleurs, dans le passé et aussi dans le présent de cette nation-là. Je pourrais en citer bien des preuves. Lors même qu'elle serait aussi

faible que vous l'assurez, elle renferme des trésors qui font l'honneur du monde, qu'il faudrait lui ravir avant qu'elle méritât de mourir, et près desquelles tout le reste est peu de chose. » Jean Oberlé a raison. Il y a dans le tempérament national une certaine fleur de grâce qui est nécessaire à l'honneur du monde, un élan de générosité sans lequel il semble bien que la Providence n'aurait plus ici-bas son instrument nécessaire. Il suffit que nous soyons faibles ou réduits au silence par l'infériorité de ceux qui nous gouvernent pour qu'il y ait sous la face du ciel plus d'iniquités commises et que le droit ne trouve plus ses vengeurs.

Et enfin nous avons notre unité nous aussi. En face de nous, c'est l'unité dans l'orgueil ; chez nous, c'est l'unité dans l'amour. « Faut-il qu'une nation soit belle — dit quelque part l'oncle Ulrich à son neveu — pour qu'après trente ans elle fasse lever des amours comme le tien ! Où est le peuple qu'on regretterait de la sorte ? Oh ! la race bénie qui parle en toi !... » Il est bien notre frère, ce Jean Oberlé ; nous aimons notre pays, sans même nous demander pourquoi nous l'aimons. C'est une passion qui ne s'analyse pas, qui naît tout doucement dans le cœur, par une éclosion spontanée. Nous l'aimons pour lui-même, pour son ciel, pour son sol,

pour ses charmes, pour ses tristesses, pour mille choses encore que nous ne saurions pas dire peut-être, mais que nous sentons, et qui nous font rêver, et qui nous feraient pleurer pour peu qu'on insistât. Ecoutez donc cette conversation entre Jean et Ulrich :

— Ce que j'appelle la France, mon oncle, ce que j'ai dans le cœur comme un rêve, c'est un pays où il y a une plus grande facilité de penser.

— Oui !

— De dire.

— C'est cela !

— De rire.

— Comme tu devines !

— Où les âmes ont des nuances infinies, un pays qui a le charme d'une femme qu'on aime, quelque chose comme une Alsace encore plus belle... »

Comme tout cela est vrai et finement analysé ! En chacun de nous-mêmes, il y a un peu de l'âme de Jean Oberlé ; notre tendresse nationale se compose et se complique d'une multitude de sentiments imprécis, inexprimés, inexprimables. Et cela fait que nous aimons notre patrie avec une ferveur adorante, presque mystique...

Je me suis attardé à cette longue analyse. Le

parallèle des deux races est une pure merveille dans le roman. Nous voilà bien loin de l'historiette sentimentale et douceâtre que chaque écrivain reprend à son tour et sur laquelle il brode des variations plus ou moins neuves. C'est une monographie sociale, digne de F. Le Play, et dramatisée par un artiste de génie. M. R. Bazin se plaît à ces tragédies grandioses dont l'intérêt ne repose plus seulement sur une tête, mais sur un groupe, sur une nation, sur une idée. Il écrit *la Terre qui meurt* et c'est l'agonie du sol français délaissé par les fils du laboureur ; il écrit *le Blé qui lève* et le blé est la fleur d'espoir montant enfin des sillons qu'a fécondés le sang du sacrifice ; il écrit *la Barrière* et cette barrière c'est la foi, c'est la conscience séparant des âmes que l'amour réunit. M. R. Bazin ne déploie point dans ses inventions la force de M. P. Bourget ; mais il est bien de la même école, de cette école de la science sociale qui a transformé la littérature romanesque en attendant qu'elle renouvelle un jour la vie française.

Ce n'est pas assez d'imaginer un drame poignant, de le vivifier de quelque grande et noble idée ; il faut encore que le romancier concrétise cette idée en des personnages d'un relief et d'une vie intenses. Et, sans sortir des *Oberlé*, il est

facile de découvrir chez M. R. Bazin cette force créatrice à laquelle se reconnaissent les vrais artistes. Il a incarné l'idée alsacienne en une série de héros qui la représentent avec les nuances de l'âge et du caractère.

Voici d'abord l'aïeul, Philippe Oberlé. C'est l'Alsace qui a souffert et qui hait le vainqueur. Le vieillard n'est plus qu'une ruine, étoilée d'une dernière fleur, le ruban rouge à sa boutonnière. Quand il entre dans la grande salle de famille, on dirait quelque fantôme qui apparaît : la tête penchée, les paupières à demi closes, les mains tremblantes, il a l'air d'une ombre vague qui sort du passé avec tous ses souvenirs et toutes ses colères. Philippe Oberlé n'est plus de ce monde où l'on rit, où l'on résigne au moins ; il ne parle même pas. Sa pensée en deuil s'est murée comme dans une tombe ; elle n'en sort que sous la forme de quelques lignes griffonnées sur une ardoise et qui sont une éternelle protestation contre la présence des vainqueurs arrogants. Avant de mourir, il soulagera son âme en un dernier cri ; le préfet de Strasbourg, Kassewitz, a osé franchir le seuil de sa demeure ; il est là devant lui, il vient demander la main de Lucienne pour von Farnow. Ph. Oberlé lui présente d'abord l'ardoise coutumière où il a écrit ces mots : « Je suis ici chez moi, mon-

sieur! » Puis, quand l'Allemand s'est éloigné de quelques pas, le vieux chef crie d'une voix rauque et puissante, comme en un spasme nerveux : « Va-t'en! Va-t'en! Va-t'en! »

Va-t'en! C'est le cri de la fidèle Alsace tout entière. Mais toutes les bouches ne le disent pas de la même façon. M. R. Bazin a introduit des nuances délicates entre ces personnages qui expriment son idée. La malédiction a une note gouailleuse sur les lèvres de l'oncle Ulrich. C'est un Français, celui-là ; il est Français jusque dans les derniers globules de son sang ; mais il ne rugit pas, comme l'autre, il n'a pas de ces soubresauts de vieux lion dans les chaînes. Il souffre, mais à quoi bon pleurer? Il préfère rire, siffloter en passant une phrase de la *Marseillaise* ou bien jeter par-dessus les houblonnières sa chanson claire et gaie comme celle de l'alouette gauloise :

— Le nœud noir des filles d'Alsace — a noué mon cœur avec de la peine — a noué mon cœur avec de la joie. — C'est un nœud d'amour!

— Le nœud noir des filles d'Alsace — c'est un oiseau qui a de grandes ailes — il peut franchir les montagues et regarder par-dessus!

Ainsi l'oncle Ulrich fredonne ou sourit, au nez des barbares. C'est sa façon de haïr et d'être fidèle quand même.

Il dit quelque part à Jean Oberlé : « Toi, tu es la légende ! » Et c'est vrai ; Jean Oberlé est la légende, la belle légende à laquelle on ose croire à peine, la légende de la France victorieuse, de l'Alsace libérée et de la jeunesse plus heureuse que les vieillards. Il ne hait point d'abord ; le deuil de l'Alsace ce n'est pas pour lui la réalité vécue, mais seulement lue dans les livres ou recueillie sur les lèvres des anciens. Il a étudié à Berlin ; des brouillards allemands, il reste devant son regard comme une brume légère qui l'empêche de voir tout de suite les choses sous le même aspect que l'aïeul farouche. Mais patience ! Il est à peine revenu de Berlin que les morts parlent en lui. Il trouve belle, divinement belle, son Alsace retrouvée, et il l'aime d'un amour de fiançailles. « Jean leva les mains et les étendit, comme pour embrasser l'étendue. — Je t'aime, Alsace, et je te reviens ! » dit-il. Et avec l'Alsace, il aime sa mère. Muette souvent, recueillie toujours, Monique Oberlé évoque à l'esprit ces touchantes figures que nous avons vues tant de fois, au lendemain de la guerre, sur les murailles des chaumières : l'Alsace sous les traits d'une jeune femme qui a beaucoup pleuré et dont le front triste s'ombrage d'un double nœud noir. On dirait quelque *Mater dolorosa*. Ses paroles sont rares, ses silences élo-

quents. Devant son mari et sa fille ralliés au vainqueur, elle souffre sans se plaindre, elle espère sans le dire. « Sainte Monique Oberlé, priez pour nous! » lui dit en souriant son grand fils. Et cette sainte, cette martyre de l'Alsace française, éveille peu à peu dans l'âme de Jean des traditions qui dormaient, des instincts assoupis, inconscients. Alors un mystère attire le jeune homme. Qu'y a-t-il donc de l'autre côté des Vosges? Quelle est donc cette France dont on parle si souvent et qui hante ses rêves? Un jour il se glisse jusqu'à la frontière, et il peut contempler un instant, à travers une éclaircie, la patrie de ses pères, baignée de lumière blonde, avec ses forêts, ses villages, ses champs et ses coteaux : « Comme elle est belle ! » dit-il. Et une émotion l'étrangle à la gorge. Il est devenu Français à son tour, Français comme l'aïeul, comme la mère, comme le vieil oncle. « Jean regardait la terre s'assombrir. Il songeait à ceux de sa famille qui s'étaient battus là, autour des villages, submergés par la nuit, afin que l'Alsace restât unie à cette vaste contrée qu'il avait devant lui : « Patrie que je crois douce ! Patrie qui est la mienne ! Tous ceux qui parlent d'elle ont des mots de tendresse. Et moi-même pourquoi suis-je venu? Pourquoi suis-je ému comme si elle était vivante devant

moi?... » Un frisson le secoue, et Jean s'en va, effrayé presque d'aimer la France comme il l'aime. Ainsi, degrés par degrés, le jeune Alsacien arrive à se reconnaître dans la mêlée des sentiments contraires que l'atavisme et l'éducation ont successivement accumulés en son âme. Cette résurrection progressive me semble un chef-d'œuvre d'analyse et de psychologie ; je ne crois pas que M. R. Bazin ait jamais dessiné une figure plus belle et plus vraie que celle de son Jean Oberlé. Qu'il est beau cet adolescent enfin débarrassé de toutes les entraves germaniques qui retardaient l'épanouissement de son âme! Il ne hait pas comme les autres, il aime plutôt, il se contente d'aimer la France avant tout, et pardessus tout, de l'aimer jusque dans cette Odile Bastian qui incarne à ses yeux toutes les grâces et toutes les fiertés de la patrie lointaine. Grave, calme, avec son double amour au cœur, pris tout de suite entre les tendresses de l'un et les exigences de l'autre, il se condamne à l'exil, sans avoir trahi le premier et pour rester fidèle au second. « Va-t'en ! » C'est la protestation silencieuse qui monte de toute son âme contre ceux qui violent les foyers, après avoir profané le sol; et, comme ils ne s'en vont pas, il s'en ira lui-même, il passera la frontière où la mort l'attend peut-être...

Tous ces portraits — et j'en pourrais continuer l'inventaire — sont de pures merveilles de vérité morale et de vie intense. M. R. Bazin déploie dans l'analyse des âmes et la conception des caractères une puissance géniale. On l'oublie parfois. Nous ne sommes pas assez fiers de M. René Bazin. Il nous suffit de dire de lui qu'il nous élève par les émotions pures et la haute philosophie de ses drames. C'est sa supériorité sur la plupart. Mais il y en a une autre et à laquelle il a le droit de tenir autant qu'à la première. M. R. Bazin est un grand artiste, c'est-à-dire un créateur et l'un des plus puissants de l'école contemporaine.

III. Le roman social exige autre chose que du talent. L'écrivain qui veut dramatiser la vie du peuple doit aimer le peuple. Je dirais presque — si je ne craignais de paraître paradoxal avec des mots dont le sens se défigure sur les lèvres des sots — je dirais volontiers qu'il doit *préférer* le peuple, se sentir à l'égard du peuple une certaine partialité qui le dispose à beaucoup d'indulgence, à une immense miséricorde. Il n'y a pas de mentalité plus contradictoire au roman social que l'ironie, le dédain à l'endroit des humbles. Voir surtout en eux l'humaine bêtise, comme Flaubert, ou ne voir en eux que la

« bête humaine », comme E. Zola, c'est faire œuvre moralement et littérairement mauvaise. On connaît le mot de Flaubert sur M. Thiers : « Peut-on voir, disait-il, un plus triomphant imbécile, un croûton plus abject?... Non, rien ne peut donner l'idée du vomissement que m'inspire ce vieux melon diplomatique, arrondissant sa bêtise sur le fumier de la bourgeoisie. » C'est à peu près dans cette langue et avec cette indulgence que Flaubert a traité tous les « bourgeois », c'est-à-dire tous les pauvres hommes qui ne sont pas nés artistes ou qui n'ont pas eu le loisir de le devenir. Ceux de M. Zola sont encore à un degré inférieur : ils sont repoussants d'impudeur naturelle ou de cynisme acquis; ils sont purement et simplement des bêtes. Le mot revient à chaque page en un de ses romans les plus célèbres : les villageois y rient « d'un rire sournois de bête impudique » ; ils y pleurent « en soufflant fortement, pareils à des bêtes traquées »; ils sont beaux par hasard, mais « c'est d'une beauté de bêtes ». Et ainsi de suite : la *Bête humaine,* c'est le titre d'un volume ; ce pourrait être l'étiquette de toute la collection, même dans cette dernière série dont il voulait faire une façon de nouvel « évangile ».

Le romancier social est un homme qui aime et qui veut faire aimer. Il doit s'oublier lui-

même, répudier les dédains, les égoïsmes, son aristocratie d'artiste, se renoncer au sens mystique de ce mot, souffrir la souffrance et vivre même jusqu'à un certain point les espérances de ses modestes héros. Il doit dire d'eux ce que saint Vincent de Paul disait de ses forçats : « Ils n'ont presque pas la figure humaine, mais tournez la médaille ». Il doit lui aussi « tourner la médaille », chercher le bon côté, de façon à nous rendre sympathiques leur figure et leur destinée.

Et c'est encore le secret de M. R. Bazin. J'avais un jour l'honneur de dîner à ses côtés ; et, le matin même, j'avais lu dans les journaux la mort de M. Legouvé. Je me permis de lui dire : « Voilà un fauteuil vacant ; il est peut-être pour vous ». Et il se mit à nous parler de M. Legouvé ; il l'avait vu dans ses visites de première candidature, et, ma foi ! le souvenir que lui avait laissé le vieillard n'avait rien de séduisant. A quatre-vingt-seize ans, on n'est plus d'une première jeunesse et l'on a bien le droit de n'avoir pas conservé toutes les fleurs du visage. Il paraît tout de même que M. Legouvé abusait un peu de la permission, et les rides de son front n'avaient point échappé à un observateur comme M. R. Bazin : « Sa figure, nous confiait-il à mi-voix, n'est plus qu'une verrue ! » Pour une fois,

j'avais été bon prophète, et, quelques mois plus tard, M. R. Bazin prononçait à l'Académie Française l'éloge de M. Ernest Legouvé. On devine bien que, le lendemain, je me précipitai sur le discours, avec l'espoir d'y retrouver la « verrue », adoucie sans doute et auréolée, mais pourtant visible, et visible à l'œil nu. Il n'en restait rien. A la place, je trouvais un portrait délicieux et des lignes comme celle-ci : « Ce vieillard droit et fin, de corps souple, nerveux, toujours en mouvement et disant son avis sur toute chose qui passe, n'est-ce pas la branche de pin au bout de laquelle chante une cigale? » M. R. Bazin avait « tourné la médaille » ; il avait vécu de longs jours dans l'intimité de la vie et de la pensée de son prédécesseur, et l'homme à la « verrue » devenait « la branche de pin au bout de laquelle chante une cigale ».

C'est ainsi que M. R. Bazin transfigure ses héros et ses héroïnes. Je les vois qui défilent en ce moment sous mes yeux : Henriette Madiot, la petite modiste de Nantes, si pure, si simple, si idéalement belle ; Toussaint Lumineau, de la *Terre qui meurt*, le vieux métayer qui veut mourir dans la ferme où il naquit, sur le sol qu'il remua, et qui lutte, et qui pleure, et qui est si touchant dans ses malheurs et sa fidélité; Jean Louarn, le pauvre mari de Donatienne,

quittant sa Bretagne, avec ses petits enfants : il pousse une roulotte devant lui, et s'en va vers l'inconnu, là-bas, n'importe où, pourvu qu'il trouve un morceau de pain. Et les routes sont longues, et la forêt est noire, et la pluie tombe. Il a faim, il a soif, il a froid. Et le spectacle est si poignant qu'il faut s'interrompre de la lecture pour laisser au cœur surmené une minute de repos ; Gilbert Clocquet du *Blé qui lève*, le bon bûcheron un peu idéaliste et prêcheur, qui croit à l'avènement sur terre de toute justice et de toute fraternité, mais que l'on aime cependant, tant il a de courage et de probité, tant il fait bien ses retraites et tant il a la franchise, l'audace même de sa conversion et de ses résolutions.

Entre tous les héros de M. R. Bazin, il en est un que je préfère ; c'est Eloi Madiot, un ouvrier, un type de vieux militaire dont l'éducation s'est faite à coups de balai dans la cour des casernes, et à coups de fusil sur les champs de bataille. Devant sa nièce, Henriette Madiot, dont il est le seul protecteur et qui est toute frêle, tout innocente, il se transfigure. Il lui fait de petits sermons dans une éloquence militaire : « Tu es ma gloire, et la gloire, vois-tu, Henriette? c'est comme un tonnerre de fusil ; faut qu'il n'y ait rien à dire, absolument rien. » Un beau soir,

Henriette rentre en retard ; elle vient de passer première à son atelier de modes et elle arrive toute joyeuse pour l'annoncer au vieil oncle :

« La petite ouvrit la porte, et, avant que le vieux eût eu le temps de se retourner, les deux bras d'Henriette lui enveloppèrent le cou. Il se sentit emprisonné dans du tulle, de la dentelle, des revers de soie, et embrassé trois bonnes fois.

— Mon oncle, je suis première !

— Sapristi ! fallait prévenir, j'aurais fait ma barbe ! Première de quoi ?

— Chez Mme Clémence ! Première à la place de Mlle Augustine ! j'ai cent francs par mois, nous sommes riches. Ah ! mon oncle, que je suis heureuse !

« Elle s'était reculée, pour mieux jouir de sa surprise. Il était le seul qui dût se réjouir avec elle, toute sa famille, tout l'écho de la grande nouvelle. Mais lui, plus lent aux émotions :

— Ça ne m'étonne pas que t'aies de l'avancement !

« Il se mit à dresser le couvert, deux assiettes en face l'une de l'autre, pendant qu'Henriette passait dans la chambre voisine. Peu à peu la joie montait en lui, comme aux tiges des vieilles mousses sèches dont on a mis le pied dans l'eau. Elles reverdissent. Il s'animait. D'une chambre à l'autre les mots se multipliaient.

— Moi aussi, j'en aurais eu, de l'avancement, si le vieux papa m'avait donné de l'instruction. Mais voilà : je ne savais pas mes lettres. Tandis que toi ! A quoi ça correspond-il, première dans ton métier ? Sergent, peut-être ?

— Mieux que ça, répondait une jeune voix qui riait.

— Adjudant ? Mâtin, c'est un grade ! Tu surveilles le quartier ?

— Tout juste, mon oncle !

— Et un joli ! Tu en as de la chance ! Si jeune ! Elle avait quarante ans, celle qui s'en va ?

— Même un peu plus.

— Tu le vois, si c'est honorable ! Mais t'as pas l'air assez contente ?

— C'est vous, mon oncle !

— Je ne comprenais pas bien. Viens me rembrasser, ma petite première.

« Le dîner fut une causerie. Ils mangèrent à peine. Après le repas, il voulut faire un tour dans la ville. Une gloriole l'avait pris : montrer sa nièce. A qui ? A tout le monde. Un jour pareil !

— Habille-toi bien ! Mets le plus beau chapeau à ailes blanches.

— Où allons-nous ?

— A la musique, donc, voir mes amis.

« Ils flânèrent un peu dans les quartiers riches, elle et lui, dans leurs vêtements du dimanche.

Eloi Madiot lui donnait le bras. Il semblait la mener à l'autel, grave, digne, la moustache en croc, coiffé du chapeau de soie qui datait d'après la guerre. Quelquefois, il saluait des petites gens, au seuil des boutiques, et il tâchait d'écouter, tendant sa bonne oreille, ce qu'on disait derrière eux. « Jolie... bien habillée,... encore très vert... où vont-ils donc ? »

« Eh ! parbleu, ils allaient au cours Cambronne, où la musique du régiment de ligne jouait des marches, des mazurkas, des pas redoublés, sous les ormeaux taillés. Parmi les promeneurs, au milieu des groupes de gens du monde assis, qui buvaient, là, pour deux sous, de la poussière et de la musique, ils se promenèrent, lui persuadé qu'on ne regardait qu'elle et qu'on disait :

« C'est mademoiselle Henriette Madiot, la nouvelle première de Mme Clémence.

« Il s'arrêta deux ou trois fois, ayant trouvé des camarades retraités de la marine ou de l'armée. Et à chacun il ne manquait pas d'apprendre, après les formules de cordialité qu'il n'oubliait jamais :

— Voici la petite. Elle en a du bonheur : elle vient de passer première au choix !

« Et, comme l'autre ne comprenait pas, il ajoutait :

— Tu ne comprends pas ? Première, c'est comme qui dirait un adjudant de la mode. Y es-tu?

« Non, ses amis n'y étaient pas. Mais lui n'avait besoin que de parler de son bonheur. »

Il me semble charmant ce brave et simple ouvrier, plus distingué en son vieil « habit des dimanches » que les snobs du roman parisien dans leur redingote élégante. Eloi Madiot est le spécimen des ouvriers de M. R. Bazin. Il ne les taille pas sur un patron uniforme de noblesse et de beauté. Ils ont leurs « verrues », comme M. Legouvé avait la sienne ; mais ils ont autre chose aussi. Ils ont une franchise délectable, leur honneur qui ressemble beaucoup à l'honneur tout court, un sentiment de la solidarité qui peut aller jusqu'à l'héroïsme, et des éclairs de passion enfin dont la flamme naïve vaut bien les marivaudages compliqués dont on nous enveloppe.

« J'ai pitié de la foule », disait le Maître. Le mot pourrait servir d'épigraphe à l'œuvre de M. R. Bazin. Et c'est pourquoi il est le vrai romancier social, infiniment supérieur par ce côté au moins à Flaubert, à Zola, à Mirbeau, à J. Renard, à tous les tenants de la littérature brutale d'hier et d'aujourd'hui, à tous ceux qui battent un record à qui révélera les aspects les plus répugnants de notre nature et de notre société.

III. — L'Analyse du Mal.

Ce n'est pour ainsi dire que l'histoire d'une vocation que je viens de raconter, par quelles voies et dans quelles dispositions M. R. Bazin s'achemine vers la littérature sociale. Il est temps de le voir à l'œuvre, de dire comment il a décrit et analysé les maux dont nous souffrons, de quelles mains délicates il touche aux plaies qui font saigner la conscience et la société contemporaines.

Il y a d'abord le mal social. M. R. Bazin en décrit les origines et elles sont tristes à l'infini. *De toute son âme*, *la Terre qui meurt*, *Donatienne*, *le Blé qui lève*, ne sont que les reprises du même examen, se particularisant chaque fois en un domaine spécial et aboutissant aux mêmes conclusions.

De toute son âme est le panorama d'ensemble, le premier coup d'œil jeté du haut de la montagne et devenant par la magie de l'art le tableau le plus triste à la fois et le plus réconfortant de la misère sociale. M. R. Bazin essaye de remon-

ter à la source de tout le mal et puis il indique les remèdes. Nous lirons l'ordonnance tout à l'heure ; lisons d'abord les résultats du diagnostic. La source du désordre, c'est l'égoïsme en haut, c'est la haine en bas. Notre société matérialiste oscille entre un despote de fer, M. Lemarié, et un ouvrier révolté, Antoine Madiot. M. Lemarié est un homme dur, atrocement dur, avare, sensuel, pour qui le travailleur n'est qu'un instrument de fortune. Il est peut-être juste selon la loi, mais son cœur est d'acier comme ses machines. Il dirait à peu près, comme le John Bell d'A. de Vigny : « La terre est à moi parce que je l'ai achetée ; les maisons parce que je les ai bâties, les habitants parce que je les loge, et leur travail parce que je les paye. » Il n'a le respect de rien ; c'est un « vautour qui écrase sa couvée » et Mme Lemarié est la première victime de ses barbaries égoïstes. Le dernier acte de cet homme est de refuser la pension de retraite qu'il doit à Eloi Madiot ; le soir même, son usine brûle et il tombe frappé d'une apoplexie foudroyante. — A l'autre extrémité, grandit un être de haine et d'envie : c'est Antoine Madiot, le frère d'Henriette. Il hait le patron, parce que c'est le patron ; sa sœur, parce qu'elle est pure, croyante et laborieuse ; la société, parce qu'elle représente l'ordre et la paix. La haine dans

toute sa rage déchaînée, dans toutes ses convoitises rugissantes, tel est ce jeune homme, qui n'est qu'un soldat aujourd'hui dans l'armée de la révolution, qui peut être un chef demain. A la veille de partir au régiment, il entre au cimetière où dorment son père et sa mère et un flot de blasphèmes lui vient aux lèvres. Il maudit ceux qui lui ont donné le jour pour qu'il souffrît et l'image seule de sa mère de misère l'attendrit un moment : « Bien sûr, si tu étais là, tu me plaindrais, moi qui m'en vas au régiment. Ça me tourne le sang, rien que d'y penser. Je serai un mauvais soldat. Peut-être que j'aurais fait quelque chose de bien, si j'avais eu ma maison, ma femme, et du travail pour faire aller le ménage, comme les très vieux qui n'avaient pas de service, et encore ceux qui naîtront plus tard. Mais voilà, les temps ne sont pas encore venus. Adieu, la mère ! Adieu, le père ! je suis malheureux, après vous qui l'étiez. Seulement je ne suis pas comme vous qui preniez patience, et j'ai la main plus près de mon droit. Adieu, les vieux ! » Antoine Madiot déclame aujourd'hui, il tuera demain,... à moins qu'il n'aille mourir, la poitrine percée de dix balles, au sortir d'un conseil de guerre.

Tout le désordre social vient de là. Au sommet, un homme qui ne comprend pas son devoir, sa

charge d'âme, la responsabilité qui pèse sur lui ; — et tout en bas, le vice, la paresse, les phrases creuses, les passions malsaines.

Transportez à la campagne, adaptez à un milieu différent ces ignorances du devoir et ces convoitises déraisonnables, vous aurez le problème agraire. C'est le sujet de la *Terre qui meurt*. — Cette « terre qui meurt », qui s'en va d'une fin lente et sûre, c'est la Vendée et c'est toute la campagne de France. Les seigneurs se détachent du village où l'on s'ennuie, les jeunes laboureurs du sol qu'il faut creuser beaucoup pour qu'il donne un peu, et les uns et les autres s'en vont vers les grandes villes qui sont de grands tombeaux, pendant que la vieille terre et que la vieille ferme meurent comme d'anémie et que l'on sent descendre sur elles la vague brume des choses qui agonisent.

Dans la ferme de la Fromentière, au Marais vendéen, vit une vieille famille de paysans et de laboureurs. Le père Toussaint Lumineau croit à la terre maternelle comme il croit en Dieu ; il est né, il a vécu, entre son manoir et ses champs, mieux enraciné au sol que la vieille vigne aux sarments rabougris. Il ne se figure pas qu'un Lumineau puisse faire autre chose que pousser la charrue et ensemencer les sillons. Mais il est un anachronisme au milieu de tout

ce qui l'entoure. Et c'est ici que reparaissent, identiques au fond sous des formes adoucies, les deux termes de l'éternel problème. En haut, le seigneur terrien, le marquis de la Fromentière, infidèle à la race et aux traditions de la race, traître au devoir et à la fonction. Au lieu de vivre au milieu de ses métayers, de leur donner l'exemple du travail et de la vie féconde, M. le Marquis gaspille gaiement à Paris les revenus de ses terres. Jadis, au temps de Henri IV, ses aïeux, après la bataille, déposaient la cuirasse et cultivaient leurs champs ; lui, il se distrait à l'Opéra, aux courses de Longchamps ; il brille par la justesse du coup d'œil aux tirés de pigeons du Bois de Boulogne. Il devrait être le père de ses villageois. il pourrait en être le roi ; il se contente d'en être le lointain scandale et de reparaître de temps à autre au milieu d'eux sous la forme aimable d'un huissier. — En bas, et sous l'influence de ces exemples, la fidélité s'ébranle : les fils du laboureur ne sont plus dignes de lui. François Lumineau quitte la charrue pour les wagons du chemin de fer ; sa sœur Eléonore l'accompagne et va tenir je ne sais quelle cantine de faubourg à la Roche-sur-Yon ; André a lu des livres et des journaux qui lui ont donné le vertige de la fortune facile, et il disparaît à son tour. Ah ! qu'elle est donc triste cette

ferme qui ressemble à une tombe ; triste le vieux Lumineau qui s'obstine à croire, tel un roi déchu, à la légitimité de son droit et de ses fidélités, triste cette scène où, menacé par les huissiers, il s'en va seul, dans la nuit, frapper à la porte du château désert. Sa fille Roussille s'approche de lui.

« Il tressaillit et la regarda avec des yeux qui ne pensaient pas et qui rêvaient encore.

— Figure-toi, répondit-il, que le marquis n'est pas là, Roussille ! Ma raison s'en va, et il ne veut pas me défendre. Il aurait dû revenir, puisque je suis dans la peine, n'est-ce pas !

— Sans doute, mon père, mais il ne sait pas, il est loin, à Paris.

— Les autres, Roussille, ceux de Sallertaine, ne peuvent rien pour moi, parce que ce sont des pauvres comme nous... Mais le marquis, Roussille, quand il sera revenu ? quand il apprendra tout ?... Ce sera peut-être demain !

— Peut-être.

— Alors, il ne voudra pas que je sois tout seul dans mon chagrin ; il me rendra François, n'est-ce pas, petite, qu'il me rendra François ?

Il parlait haut. Les mots allèrent frapper la façade du château qui les relança, plus doux, aux avenues, aux pelouses, aux futaies, où ils se perdirent. La nuit, toute pure, les écouta mou-

rir, comme elle écoutait les frôlements des bêtes dans la nuit... »

Le roman est plus indulgent que la vie. La « terre qui meurt » ne mourra pas ; il faut qu'elle vive quand même. Roussille a « donné ses amitiés » à Jean Nesmy, un simple valet de charrue. Toussaint Lumineau a d'abord chassé le prétendant. A la fin, quand il voit que tout l'abandonne, il se résigne à un changement de dynastie. Il appelle sa fille et lui dit : « As-tu toujours ton idée pour Jean Nesmy? » On devine la réponse,... et le roman se termine sur des promesses de renouveau.

Avec *Donatienne*, M. R. Bazin reprend l'analyse du mal social, le confinant cette fois dans le cercle étroit de la famille. C'est un drame que ce livre et il est en deux parties. D'abord le départ et la déchéance de Donatienne. Il y avait là-bas, en Bretagne, en la clôserie de Ros-Grignon, un homme et une femme qui s'aimaient bien, qui avaient trois enfants et qui vivaient de leur travail. Vint une année mauvaise ; de Paris, on offre à la jeune mère une place de nourrice, et elle s'en va, laissant son Jean Louarn tout seul avec ses trois enfants et son immense inquiétude. Paris a vite fait de dégrader la pauvre femme qui n'a plus son mari à soutenir et ses enfants à aimer.

« Ah ! s'il avait été là, lui, Joël, l'enfant donné par Dieu ; si elle avait pu embrasser les autres, seulement tous les deux jours, seulement toutes les semaines, elle sentait que ses enfants l'eussent protégée, contre le plaisir qui la tentait, contre la nouveauté corruptrice, contre l'exemple... Plusieurs fois, elle s'était écriée, en secret, aux premiers remords : « Mes petits enfants, sauvez-moi ! » Mais ils étaient trop loin. Et l'enfant qu'elle nourrissait, et qui n'était point à elle, n'avait pas cette puissance protectrice. Et le danger enveloppait de toutes parts cette pauvre femme de Bretagne, qui n'était pas préparée contre tant d'ennemis ».

Elle descend donc un peu chaque jour, elle tombe enfin pour ne plus se relever... Et elle s'en va oublier, dans un bar de Levallois-Perret, ses enfants qui pleurent et son mari qui l'attend en vain. C'est la première phase du drame.

La seconde est plus triste encore, si possible. Jean Louarn a d'abord espéré sauver sa chaumière et son arpent de terre ; il a défriché la lande et la confiance en un meilleur avenir monte à son cœur des avoines qui blondissent et du blé noir qui ouvre ses millions de fleurs blanches. Mais les huissiers sont plus pressés que la moisson, ils viennent, ils saisissent tout, et le pauvre Louarn sera tondu comme sa lande.

Donatienne ne revient pas, n'écrit plus... Alors, il s'en va. Il trouve, tout au loin et après une exode navrante, une carrière de pierres où on l'embauche. Il travaille, il est blessé. Et c'est au moment où il est étendu sur un lit, les jambes rompues, entre la vie et la mort, que Donatienne revient, ayant entendu la voix de son cœur et de sa conscience. Elle entre dans la masure toute pleine de cris et de plaintes.

« Il demanda :

« — C'est-il toi, Donatienne ?

« — Oui, c'est moi.

« ... Le regard de Louarn parut se creuser. On eût dit qu'un chemin s'ouvrait jusqu'à la peine cachée de son âme.

« — Comme tu reviens tard ! di-il. Je n'ai à cette heure que la misère à te donner... »

Et mettant les sabots de l'*autre*, de l'intruse de passage qui l'a remplacée pour quelques jours, Donatienne commence à travailler.

Ainsi chacun des romans de M. R. Bazin est une monographie du mal qui nous étreint, plus précise et plus poignante d'un livre à un autre livre. Le spectacle n'est pas plus gai dans la forêt de Fonteneilles que dans les usines de Nantes : c'est toujours le même tableau des longues insouciances d'un côté, des mêmes haines folles et hargneuses de l'autre. M. R. Bazin connaît

admirablement son époque et il n'est pas plus indulgent aux sottises d'en bas qu'à l'indifférence d'en haut. Il y a dans le *Blé qui lève* un chapitre intitulé : *La Lecture en forêt*, et qui nous fait toucher du doigt les abominables naïvetés de l'émeute populaire. Le chef des bûcherons de Fonteneilles lit à ses compagnons je ne sais quel placard incendiaire qui arrive de Paris et les hommes écoutent : les poings se ferment, les yeux s'injectent de colère, les dents grincent, et l'un des bûcherons passe son couteau sur son pain comme s'il aiguisait un poignard sur une pierre. Ah ! non, ce n'est pas à des visions d'idylle que nous sommes conviés et M. R. Bazin n'est pas le berger florianesque qui met une faveur bleue au cou des loups et qui veut à tout prix les faire passer pour des moutons.

Le mal social serait moins profond s'il ne se compliquait du mal religieux. Les âmes sont vides du divin, de l'idée qui fait les cœurs plus fraternels, les mains moins dures et plus larges. Elle n'est plus qu'un vague souvenir la loi de la charité chrétienne. Si vous en doutez, suivez Jean Louarn sur sa voie douloureuse. Au fur et à mesure qu'il s'éloigne de sa Bretagne pieuse, les maisons ne sont plus hospitalières. Au seuil des villages, il rencontre l'écriteau maudit : *La*

mendicité est interdite. Avec le pays, les figures et les âmes changent aussi. Un soir l'orage gronde, il pleut ; Louarn se risque à frapper à une porte avec son petit Joël qui grelotte la fièvre. Une femme l'accueille avec ces mots :

— Passez, dit-elle, je ne veux rien vous donner.

— C'est mon petit.

— Moi aussi, j'en ai des petits !... Allez plus loin !

Et Louarn va plus loin, chez le menuisier.

— Quelqu'un peut-il me recevoir ici ?

— La mendicité est interdite dans la commune, lui crie-t-on.

Et Louarn ne peut retenir un cri de colère : « Ah ! cœurs durs que vous êtes ».

Il se retourne; le garde champêtre lui demande ses papiers.

— Où sont vos papiers ? Vous ne répondez pas ? Vous n'en avez pas ?... Si vous voulez un conseil, fichez le camp ! Vous avez raison de vous en retourner et un peu vite.

« Le garde-champêtre eut un rire méprisant, le rire du petit fonctionnaire qui trouve le règlement toujours juste et qui sent derrière lui la force, *et qui ne sent plus le Christ qui repousse* ».

Et le garde champêtre n'est pas le seul à ne plus sentir « le Christ qui repousse » ou qui

attire et qui commande. Il y a partout comme une baisse de la croyance et des principes de dévouement qu'elle établit dans l'âme. Demandez à Félicien Limerel ce qui lui reste de la foi de son enfance, il vous répondra : « Des mots, des sons et des regrets ». Conduisez-le à Montmartre devant l'ostensoir et suivez-le dans ce tête-à-tête avec son Dieu. Il regarde l'hostie ; « il assura sur elle son regard déshabitué, et qui ne demandait rien, qui poursuivait seulement une expérience, et il eut le sentiment, la certitude, que rien en lui n'avait remué, et que cette rencontre le laissait insensible ». Et il se trouve, là, au milieu de vagabonds qu'on a ramassés sur le trottoir ou sous les ponts pour une nuit d'adoration. S'il avait encore un peu de foi chrétienne, il saluerait des frères en ces miséreux qui sont ses égaux devant Dieu ; mais non, et l'aveu qu'il s'en fait à lui-même est infiniment cruel : « Une source est tarie en moi. Des mots qui ont été pleins se sont vidés de leur contenu. Je sens, à la froideur de mon cœur, que la fraternité est détendue entre moi et tous ceux-ci qui adorent. Je ne suis plus l'un d'eux. Ce n'est pas de ce soir que je constate le changement, mais quelle évidence pour la première fois ! » Il n'est pas méchant, ce pauvre Félicien ; il a de la franchise, une âme droite et

un cœur accessible au charme des belles choses ; mais il n'y a plus de ressort en lui et il ne pourra que rejoindre la foule de ces neutres qui ne sont ni de l'armée du bien, ni de l'armée du mal.

L'inventaire est profondément triste que poursuit M. R. Bazin de nos misères morales et sociales. E. Faguet disait après avoir lu *De toute son âme* : « Voici le roman le plus réaliste qui soit au monde ». Tous les autres le sont à peu près autant. Ils promènent nos yeux sur des blessures qui saignent, sur des plaies vieilles déjà et qui ont bien l'air d'être gangrenées. On sent en tout cela le médecin qui sort de la clinique, — je veux dire l'observateur qui a vu de près les maux qu'il décrit, — mais un médecin, et un observateur dont le vocabulaire reste toujours décent et qui n'a jamais cru que la réalité fût nécessairement synonyme de la grossièreté.

IV. — Les Remèdes au Mal.

Il y a des médecins dilettantes, de ces professeurs intrépides qui s'extasient devant ce qu'ils appellent « un beau cas » et que la volupté du diagnostic console de leur impuissance. Ils sont fiers d'une page neuve ajoutée à la pathologie descriptive et la claire vision du mal suffit à leur conscience. M. R. Bazin n'est pas de cette corporation. Il ne se contente pas de montrer les blessures ; il indique des remèdes et préconise un traitement. Ce n'est pas qu'il transforme son roman en thèse de thérapeutique ; il a le respect de l'art et de ses conditions essentielles autant que le souci de la santé morale. Ses ordonnances s'enveloppent d'une exquise discrétion ; tout y est, mais dissimulé, tant et si bien que celui qui morigène a encore l'air de vouloir nous bercer avec de charmantes histoires.

Deux idées me paraissent dominer la morale sociale de M. R. Bazin. La première est l'idée du sacrifice, du dévouement gratuit et total à la

misère humaine. Il entrevoit, levés sur le monde moderne, les deux grands bras de la croix divine qui sauva le monde ancien. Et il ne cesse de nous montrer cette croix. Son rêve et son effort sont de faire rentrer dans les âmes, non pas le vague et fade altruisme dont se contentent nos démocrates à la manque, mais le divin amour des humbles, un amour qui serait une passion, se conclurait par un holocauste et se traduirait enfin par le mot de l'Évangile : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux que l'on aime ! » C'était déjà la philosophie de *De toute son âme*. Tout à la fin du roman, il attachait Henriette Madiot sur la croix. La pauvre enfant est une victime ; elle a pleuré, elle a souffert. Elle a vu disparaître même dans les brumes de l'horizon la voile fuyante de celui qui aurait voulu être son fiancé. Et, toute seule désormais, n'ayant pour toute richesse que son cœur inviolé et transverbéré, elle s'en va trouver le prêtre qui a les secrets de sa conscience et elle lui demande ce qu'il lui reste à faire. La réponse du prêtre est sublime :

« Voyez-vous, il est bon que vous ayez souffert ainsi. La peine des autres entre mieux dans les cœurs atteints. Si vous devez aller à ceux-ci qui passent, comme vous le pensez, mon enfant,

écoutez le conseil d'un vieux qui n'a que le regret de ne plus avoir assez de force à dépenser.

« Le remède aux maux de ce temps n'est pas à trouver. Il existe, et c'est le don de soi-même à ceux qui sont tombés si bas que l'espérance même leur manque. Elargissez votre âme. Aimez-les tous, quoi qu'ils fassent. Pardonnez-leur, quoi qu'ils ignorent. Ils ne savent pas.

« La parenté entre les pauvres a comme diminué. L'usine, les longues distances, le cabaret, la débauche qui en est voisine, font que beaucoup d'hommes connaissent à peine leurs enfants, et qu'il y a beaucoup d'orphelins qui ont un père et une mère ; Mlle Henriette, devenez la parente des petits. Soyez de la joie, soyez de l'union dans l'immense famille désunie.

« Ne leur parlez de devoir que s'ils sont déjà consolés. Tendez-leur les bras pour qu'ils montent jusque-là. Dieu n'injurie jamais. Ses reproches tiennent dans un regard de pitié. Il a pardonné les fautes du cœur et de la chair : Madeleine, la femme adultère, la Samaritaine, bien d'autres aussi, j'en suis sûr, dont il n'est pas fait mention. Celui-là savait la faiblesse humaine.

« Vous tressaillirez de joie pour des bonheurs qui ne sont pas les vôtres. Vous sentirez la dou-

ceur des larmes qui plaignent. Vous goûterez combien la vie est belle quand elle n'est point à soi. N'ayez pas peur du mal. Allez parmi. Ah ! l'envers du mal, mon enfant, ceux-là seuls le connaissent qui l'ont pris et retourné de leurs mains. Et qu'elle est belle l'occasion qui naît par lui de dévouement, de sacrifices, de repentir, de relèvements, d'efforts qui rachètent tout ! »

« Henriette, en l'écoutant, sentait que cette route qu'il ouvrait était la sienne, qu'elle aimait les souffrants de la terre d'un amour de fiançailles et de mariage, fait pour la durée, capable de porter les hontes, les dédains, les ingratitudes. Elle souriait à la misère du monde entier, comme une mère qui s'avance pour soulever un enfant en larmes.

C'est encore cette idée du rachat du monde pour le sacrifice volontaire qui donne au *Blé qui lève* sa grandeur surnaturelle et chrétienne. Michel de Meximieu a fait le beau rêve de ramener la foi religieuse et la paix sociale parmi ses ouvriers. Mais tous les efforts qu'il tente n'aboutissent qu'à des échecs : plus il aime, plus on le hait. Et il va succomber à la tâche. Le bonheur lui apparaît un matin, à l'orée de champs, sous la figure d'Antoinette Jacquemin. Mais il lui semble qu'il est une victime et que pour rester

dans son rôle de rédempteur il doit renoncer à toutes les joies de la vie :

— « Je suis fiancé ! » dit-il à la pauvre enfant qui était venue avec l'espoir d'emporter un autre mot.

Oui, il est fiancé au renoncement, à la mort, à la croix, aux exquises douceurs de la vie offerte et donnée pour le salut de son peuple. Et le lendemain, il s'en va trouver son curé, l'abbé Roubiaux, au presbytère : la scène est auguste, solennelle, mystérieuse. Écoutez comme il parle : « J'aurais voulu vous aider à refaire cette paroisse... J'aurais été juste et fraternel sans effort, il me semble. Cela eût été mieux sans doute... Je n'aurai pas le temps. Monsieur l'abbé, dites-moi, en toute vérité, si vous croyez que l'acceptation de la mort qui vient soit puissante devant Dieu ?

— Infiniment, dit l'abbé, comme l'obéissance la plus sublime et la prière la plus sublime.

— « Alors, puisque je n'ai pu donner mon exemple et mon cœur, je donne ma vie pour que Fonteneilles revive. J'accepte ma mort. C'est tout ce qui me reste, Monsieur l'abbé... Adieu !

« Il essaya de sourire, et il y réussit. Les lèvres qui venaient de nommer la mort, demeurèrent entr'ouvertes, héroïquement ; ses yeux la

virent et ne frémirent pas. Il eut l'air d'un page devant l'ennemi, ironique, aimable, léger, l'air qu'avaient eu les Meximieu à leur première affaire, quand ils sautaient à cheval, les trompettes sonnant, et qu'ils tiraient l'épée pour le service du roi... »

Peut-être cette idée de l'amour qui ne cesse de donner, de se donner et de pardonner aurait-elle besoin de se compléter un tant soit peu par l'idée de l'ordre et des lois nécessaires à l'ordre social. M. R. Bazin est un tendre, un enthousiaste, un chrétien primitif. Il lui suffit que l'on soit malheureux pour que l'on soit innocent ; ses colères pour les criminels ne vont pas souvent au-delà d'un regard de miséricorde. Il y eut au XVII[e] siècle un certain père de Longueville auquel on reprochait ses « fureurs d'absolution » ; M. R. Bazin a, lui aussi, la fureur de l'absolution : sa main levée ne sait que bénir et elle est pleine d'indulgences plénières. Dans une conférence sur le *Roman populaire*, il vient à parler des *Misérables* de V. Hugo, et la rénovation de Jean Valjean par le repentir lui cache la thèse d'anarchie qui se développe au cours du roman. « Elle est humaine, elle est constante, dit-il, — ... l'ascension du coupable hors du crime, jusqu'aux limites où l'expiation surabondante couvre les fautes... où le repentir

dépasse l'innocence et va plus loin qu'elle dans le mérite devant Dieu et dans l'admiration émue des hommes ». C'est très vrai ; mais la canonisation de Jean Valjean par Hugo se rattache à un réquisitoire contre la société, un réquisitoire injuste et absurde, qu'il ne faudrait pas oublier. — De même cette vieille fille dont M. R. Bazin a écrit les *Mémoires* est une inlassable distributrice de pardons. Elle ne vit que pour cela. Elle confesse tous les égarés de la rue, de la mansarde, du village et de la ferme ; et c'est à peine si, avant de délier des fautes, elle exige un peu de contrition et de ferme propos. Voici une parricide qu'on amène devant le cadavre de sa mère : « Nous vîmes une autre Anna, celle que le poison avait détruite, ressusciter, et une fille déjà flétrie, mais aux yeux droits, aux lèvres fines, au regard noyé de tendresse, de respect et de regret, se pencher vers le front de la morte et le baiser. » Et sur les pas de la criminelle, tout de suite l'horreur devient de la pitié. C'est aller un peu vite à mon sens. Il ne faut pas faire de l'Évangile le bréviaire de la déliquescence et, sous prétexte d'être bon, faire table rase des lois de la vie et des sanctions éternelles.

L'idée de la responsabilité individuelle et collective achève la philosophie sociale de M. R.

Bazin. Le grand responsable des malheurs qui assombrissent le drame de la *Terre qui meurt* est le marquis de la Fromentière. Quand le laboureur menacé, fou de douleur, s'en va crier devant le château désert : « Monsieur le Marquis! Monsieur le Marquis ! » il sait bien ce qu'il fait et ce qu'il dit. Spontanément, par le seul instinct de sa conservation, il remonte au principe de tout le mal, à la frivole insouciance d'une certaine aristocratie française. Dieu me garde de me faire ici l'écho de l'injustice ambiante, et, pour pour le plaisir d'un beau jet de pierre, de manquer de respect aux vieilles familles qui firent la patrie et qui empourprèrent de leur sang l'aurore du siècle passé. Je sais bien aussi qu'elles sont les victimes de l'époque et qu'il leur est difficile de prendre rang en une société qui les rejette, qui met son point d'honneur à se passer d'elles. Mais M. R. Bazin souhaite que l'aristocratie ne se résigne pas au rôle de « fossiles » selon le mot que François de Curel acclimatait à la Comédie-Française, et qu'elle ne dise pas avec le duc de Chantemelle : « Ma vie s'est passée à ronger mon frein dans l'inertie. J'ai tâché de m'abrutir avec les chevaux, les chiens, la chasse. » Le marquis de la Fromentière, M. R. Bazin se le figure en ses terres et au milieu de ses métayers. Cela supprimera d'abord le siège

de la ferme fait par les huissiers : vivant d'une modeste vie à côté de ses humbles vassaux, il comprendra l'austère beauté de leur labeur, l'austère majesté de leurs soucis, et il ne lancera point derrière la charrue la meute qui aboie et qui mord.

Et puis, il essayera de faire plus douce, plus sûre la destinée du fermier. Il organisera des caisses rurales, il sera président d'un syndicat agricole ; il restera dans la tradition de ses pères, comprenant que noblesse oblige et que c'est le devoir de la noblesse d'être une école de désintéressement, de dévouement, audacieuse d'esprit et même dupe de cœur. Cette idée est à l'arrière-plan du livre de M. R. Bazin et je suis sûr de ne pas la trahir en lui donnant ici tout le développement qu'elle comporte.

Elle est aussi lamentable la destinée de Donatienne. La pauvre mère est à peine jetée dans le foyer de pestilence, qu'elle se sent faiblir. Sa pensée s'envole vers la maison de Ros-Grignon ; elle joint les mains, elle crie : « Mes petits enfants, sauvez-moi ! » mais ils sont trop loin. Elle se sent troublée, bientôt grisée par le luxe qui l'environne, par la vue de l'argent qu'on dépense autour d'elle, par la caresse de trop d'étoffes fines, de soie, de rubans, de dentelles qu'elle manie, par l'appel secret qui ne se tait ni le jour,

ni la nuit, dans les grandes villes, par l'assiduité enfin des hommes qui l'entourent et qui la font rire du pauvre rustre laissé en Bretagne. Tout de même, Donatienne eût peut-être résisté à tous ces entraînements, si ses maîtres l'avaient protégée contre elle-même et contre le milieu. Hélas! chacun n'est responsable que de soi : c'est la devise de l'égoïsme contemporain. Ici je laisse le pinceau à M. R. Bazin; il n'y a que lui pour dire de ces choses sans amener sur le front d'autre rougeur que celle de la pitié et de l'indignation : « Donatienne connut le couloir taché du sixième, les mansardes séparées par des cloisons percées de trous qu'on bouche avec du papier, les rires, les conversations louches, les obsessions, les coups à la porte, la nuit, quand les hommes rentraient du théâtre ou du café, les conciliabules, les partis qui se formaient, les jalousies, les portes qui s'entr'ouvraient à un signal convenu, l'appel des sonnettes électriques qui faisaient jurer dix hommes et descendre une femme, et les réceptions sous les toits, qui commençaient comme celles d'en bas, moins le décor, et qui finissaient crapuleusement. » Il faudrait souligner chacun des mots de cette page. Là où M. R. Bazin se contente d'un simple trait, E. Zola eût fait un tableau... Et Donatienne fut perdue. A qui la faute? « A l'architecte! » clame le pro-

priétaire, à l'architecte qui n'a songé qu'à l'esthétique et au confortable de la maison. — Au propriétaire ! répond l'architecte, au propriétaire qui m'a fixé son prix et suggéré des plans. » Il serait facile de dresser une longue liste de ces coupables inconscients, et les bons maîtres seraient peut-être étonnés d'y trouver leur nom à la première ligne. Je sais qu'ils protestent et qu'ils se sont plaints auprès de M. R. Bazin de leur avoir fait leur part dans l'avilissement de Donatienne, qu'ils ont rejeté la faute sur la coutume, sur les nécessités de la vie parisienne, sur la fragilité des rapports entre maîtres et serviteurs. Les prétextes ne manquent pas. « Il eût fallu qu'elle fût sainte pour penser autrement, » dit M. R. Bazin, en parlant de la noble dame qui relègue Donatienne au mauvais lieu du sixième étage. Ma foi ! c'est beaucoup demander à une parisienne du XXe siècle. Il lui eût peut-être suffi d'avoir l'intelligence nette et précise de ce mot que saint Paul met à la base de la morale sociale : *Mandavit unicuique de proximo suo.*

Au reste M. R. Bazin s'adresse à tous quand il parle de responsabilités sociales. C'est au législateur qu'il fait appel, quand il nous montre l'invasion de l'huissier dans la clôserie de Jean Louarn. Voilà un homme qui a passé trois mois dans la brousse et s'y est ensanglanté les mains ;

il a lutté avec une rage étrange contre la terre, contre les rocs, contre les fourrés d'épines et d'ajoncs. Quelques jours encore et il pourra faire honneur à sa dette. Mais la loi ne connaît pas les délais : Louarn sera « saisi », dépouillé de tout et chassé de sa chaumière. On se figure à peine qu'en France, après cent ans et plus de révolution, le travail de l'ouvrier des champs, sa terre cultivée, son étable, son petit mobilier soient encore à la merci des échéances fixes et des législations barbares. Et que faire contre cela ? M. R. Bazin souligne l'injustice ; ce serait au gouvernement, au législateur à s'en préoccuper et à y remédier. Mais le gouvernement a tant à faire chez nous ; il a tant d'écoles à fermer, tant de couvents à liquider, tant de biens d'église à « attribuer » ! Il faut bien espérer tout de même que, dans quelques centaines d'années, lorsque le Parlement français aura expulsé le dernier moine, exilé la dernière sœur de charité et peut-être fermé la dernière église, il trouvera le temps de consacrer une séance à la cause de l'ouvrier des champs et de faire aboutir une loi qui protège son travail et lui laisse son toit.

La question s'aggrave encore et ne laisse même plus le droit au sourire quand il s'agit de la responsabilité paternelle dans l'incroyance ou l'indifférence religieuse des enfants. Il y a

une scène infiniment dramatique en son austère simplicité dans le dernier roman de M. R. Bazin, *la Barrière*. Félicien Limerel vient de constater que la foi religieuse n'est plus en sa conscience qu'une vague habitude, un vague état d'âme transmis et qui n'atteint pas les sources de l'énergie morale. Et le pauvre jeune homme ose faire comparaître devant lui son père et sa mère pour leur jeter à la face la responsabilité de sa misère. Il fut mis en un collège chrétien, mais les leçons du foyer contredisaient les leçons de l'école : « J'ai vu, — s'écrie-t-il, — que vous faisiez passer beaucoup de choses devant la religion... L'énumération serait longue, si je voulais ; c'est toute la vie ou ce qu'on appelle de ce nom-là : l'innombrable amusement, le repos, les honneurs, l'avenir, le vôtre et le mien peut-être. » Et Félicien continue son réquisitoire implacable : il fut un abandonné parmi des soins superflus, il fut la petite idole bourrée de bonbons, embrassée par tous les péchés du monde. On l'a gorgé de gâteaux, on l'a étourdi de gâteries ; on ne lui a refusé que l'exemple et le soutien de la vie religieuse. Il a été le témoin de la vie de son père et de sa mère : « Je n'ai pas compris à vous voir vivre, — dit-il, — que la religion fût la loi à laquelle on doit se soumettre. Voilà ce que je vous reproche ; voilà ce que

je nomme votre faute. » Et, comme son père lui objecte qu'il est un croyant, Félicien ajoute : « Il fallait l'être à fond et faire de ma foi d'enfant, de ma foi de jeune homme, la règle, l'illumination, la force, la joie de ma vie... » Et la conclusion est épouvantable : « A présent, c'est fini de mon âme chrétienne, c'est fini de l'amour que j'avais au cœur ; mais vous aussi, vous et vous, mon père, ma mère... c'est fini entre nous ! » M. et Mme Limerel baissent la tête. Les voilà seuls maintenant, seuls en face d'eux-mêmes et du désastre. L'homme essaie bien de plaisanter, mais il ne peut pas et son badinage s'étrangle en un sanglot ; la femme est plus sincère et il y a comme l'épouvante de l'enfer dans les derniers mots de son aveu : « Tenez, à mesure qu'on vieillit, on voit sur les ménages la lumière de Dieu, ou bien l'ombre, la menace, la pourriture... Je nous vois tous deux condamnés ! » Oui, ce sont deux « condamnés » qui se font vis-à-vis devant les ruines accumulées... et il n'y a peut-être rien de plus courageux dans la littérature actuelle que la lettre gravée au fer rouge par M. R. Bazin sur l'épaule de ces deux inconscients qui se croyaient irresponsables.

Conclusion

La Barrière achève de classer M. R. Bazin parmi les bons ouvriers de l'heure présente. On ne l'a peut-être pas assez remarqué : M. R. Bazin ne fait qu'appliquer à l'ordre religieux et moral les idées que M. P. Bourget défend dans l'ordre social. Il y a la barrière, comme il y a la barricade. Les âmes aussi bien que les classes ont le devoir de vivre, de durer et par conséquent de se protéger. D'un côté comme de l'autre, c'est la force qui sauve, la force tout entière avec la claire vue du péril et la volonté nette de se défendre contre lui. Marie Limerel est une créature d'énergie bandée et le geste avec lequel elle se sépare du fiancé indigne est un geste d'ordre et de salut. Les critiques mondains crient à l'intolérance de M. R. Bazin, comme les sociologues mystiques crient à la barbarie de M. P. Bourget. Les uns et les autres sont incapables de se hausser au-dessus des sentimentalités douceâtres qui sont comme un dernier reliquat de

romantisme dans notre philosophie sociale aussi bien que dans nos idées religieuses.

A ce point de vue, *la Barrière* ne semble marquer une heureuse étape dans le développement de la pensée de M. R. Bazin. Avec ce roman, il introduit dans sa morale un principe nouveau, la soumission à l'ordre naturel. La loi de la pitié chrétienne n'est pas contradictoire aux lois de la vie et l'Évangile en promulgant celle-là n'a point aboli celles-ci. — « De toute mon âme ! » disait Henriette Madiot, et cette âme n'était qu'une flamme, un cœur innombrable, infiniment tendre et si large qu'il absorbait tout le reste. « De toute mon âme ! » disait volontiers Marie Limerel, mais cette âme est moins une flamme ardente qu'une lumière calme et douce. La raison y commande, y domine même ; elle empêche les mouvements irréfléchis, les gestes qui sont sans doute sublimes, mais qui sont périlleux aussi et desquels on se repent quelquefois à l'expérience.

En terminant, je me prends à rêver que sœur Henriette Madiot est maintenant en exil. On s'est aperçu un beau jour qu'elle mettait l'État en péril, que son voile noir et sa coiffe blanche n'étaient qu'une variété dans le costume des conspirateurs, et on l'a obligée à passer les

océans avec son rêve inachevé de dévouement social. Qui sait ? Elle est peut-être en Angleterre et elle y a rencontré Marie Limerel qui voyage toujours beaucoup et qui a peut-être voulu revoir la plage de sable où elle rencontra Reginald Breynolds. Elles ont échangé toutes deux des paroles mélancoliques ; l'une regardait vers la France qui est toute proche, et l'autre songeait aux Indes lointaines d'où le jeune officier reviendra bientôt.

Et je suis sûr qu'elles songent toutes deux à l'écrivain qui est leur père, qui les a faites si touchantes, si belles de foi, de grâce et d'énergie chrétienne. Et elles se mettent à genoux ; elles disent :

« Mon Dieu, que l'épreuve ne soit pas éternelle ! Rendez-nous à ceux que nous aimons, à ceux qui nous aiment !... »

Et le vœu n'a pas tout à fait le même sens sur les lèvres de sœur Henriette et sur les lèvres de Marie Limerel.

Elles disent encore :

« Notre père n'a pas fini sa tâche. Il n'est qu'un peu au delà du milieu de la journée. Donnez-lui d'écrire d'autres livres qui soient plus beaux encore que tous les siens, des livres de lumière et de force, qui échauffent les cœurs sans doute, mais éclairent surtout les esprits et

qui les placent dans ces clartés sereines sans lesquelles il n'est point d'énergie bienfaisante... »

Elles disent cela. Et, comme toute prière se termine par un « *Ainsi soit-il !* » je l'ajoute de tout mon cœur et je l'envoie au cher écrivain qui nous a déjà tant donné et duquel nous attendons tant encore.

TABLE DES MATIÈRES

Imp. E. Aubin. — Ligugé (Vienne).

PARIS (VIe)

Librairie de P. LETHIELLEUX, Éditeur

10, RUE CASSETTE, 10

DU DILETTANTISME A L'ACTION

ÉTUDES CONTEMPORAINES — Première Série

Par **C. LECIGNE,** DOCTEUR ÈS LETTRES

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE AUX FACULTÉS LIBRES DE LILLE

Hippolyte TAINE. — Ferdinand BRUNETIÈRE. — Paul BOURGET. — Jules LEMAITRE. — Maurice BARRÈS. — Anatole FRANCE.

Beau vol. in-12 .... **3.50**

Cet ouvrage est le premier volume d'une série qui doit en comprendre trois ou quatre.

M. Lecigne y étudie le mouvement des idées contemporaines. « L'art est une arme », disait F. Brunetière. Il n'est devenu une arme que depuis une vingtaine d'années. L'heure est passée du dilettantisme serein, de l'olympienne indifférence à l'endroit des problèmes sociaux et moraux. Tout homme qui tient une plume est désormais un ouvrier de bien ou de mal, le soldat d'une cause ou d'une autre. Cette évolution donne à notre littérature actuelle l'aspect dramatique d'un combat, la figure d'une mêlée furieuse. C'est cette mêlée que M. Lecigne raconte ; il le fait en une prose que connaissent déjà les lecteurs de nos grandes revues et dans laquelle un de nos illustres critiques d'aujourd'hui saluait naguère « l'élégance et l'harmonie des meilleurs maîtres ».

A la méthode de l'analyse abstraite, il a préféré celle des monographies. Chacun de ses chapitres est un portrait littéraire dans la manière de Sainte-Beuve et de M. E. Faguet. Tour à tour, il dresse devant nous les figures de Taine, de Brunetière, de P. Bourget, de J. Lemaître, de M. Barrès, d'A. France. Ce sont les héros de la bataille. Il esquisse leurs origines intellectuelles, leur évolution religieuse et morale. Il les suit pas à pas de leur entrée dans la carrière jusqu'à leur dernier livre. Il analyse leurs idées, décrit leurs attitudes successives. On sent en lui le disciple de Mgr Baunard. C'est à peu près la même façon de regarder les âmes, de dramatiser les crises et de saisir dans les œuvres le trait saillant qui fait voir les physionomies et rayonner les visages.

L'ouvrage complet sera à la fois un excellent résumé des idées morales d'aujourd'hui et une galerie intéressante des grandes figures contemporaines. Il a sa place marquée dans la bibliothèque de ceux qui s'intéressent à leur temps et qui cherchent autour d'eux des raisons d'espérer en un meilleur avenir.

PARIS (VIe)
Librairie de P. LETHIELLEUX, Éditeur
10, RUE CASSETTE, 10

LE FLÉAU ROMANTIQUE

Par C. LECIGNE
DOCTEUR ÈS LETTRES
PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE AUX FACULTÉS LIBRES DE LILLE

In-12 . . . . 3.50

C'est le titre d'un nouvel ouvrage que publie l'éminent écrivain qui achève de se faire une belle place dans la presse et la librairie contemporaines. Les journaux et les revues ont déjà salué ce livre d'un éloge unanime et sans réserve.

M. Lecigne y étudie le mouvement romantique, non pas en dilettante uniquement attentif aux formes et aux sons, mais en moraliste que préoccupent la valeur des idées et leur retentissement dans les consciences. — Le romantisme coïncide avec le triomphe de l'exotisme sur nos traditions autochtones, de la névrose sur la santé et le parfait équilibre intellectuel. En religion, il est tour à tour la littérature du panthéisme et du doute pleurnicheur; — en morale, celle de la révolte sensuelle et de l'orgueil satanique; il introduit dans la morale sociale ces sentimentalités romanesques que Pie X vient de stigmatiser. Il déforme l'histoire avec Michelet. Il bouleverse toutes les notions d'ordre sur lesquelles ont vécu l'esprit français et la conscience française.

L'ouvrage se continuera. Ce premier volume est une introduction générale écrite d'une plume savante et élégante. Il a sa place marquée dans la bibliothèque de tous ceux qui s'intéressent au mouvement des idées modernes et qui veulent les juger, non pas sur leur surface brillante, mais sur leur vertu et sur leur influence dans la vie morale d'aujourd'hui.

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE

A 0.60; *franco*, 0.70

Tous les volumes de cette collection sont publiés en format in-12 écu, très portatif, mais ne comportent pas tous forcément le même nombre de pages.

Viennent de paraître :

Sur la Crise du Transformisme, par le Dr H. LAVRAND, professeur à la Faculté libre de Lille, in-12 écu. . . 0.60

L'Evangile mutilé par les Rationalistes Contemporains, par l'abbé L.-CL. FILLION, prêtre de Saint-Sulpice, consulteur de la Commission biblique, in-12 écu. . . . 0.60

Les Merveilles de Lourdes, par l'abbé J. BRICOUT, vicaire à Saint-Vincent-de-Paul, directeur de la « Revue du Clergé Français », in-12 écu. 0.60

Précédemment parus :

Jeanne d'Arc d'après M. Anatole France. *Jeanne d'Arc et l'Eglise. — Examen critique des documents. — Une caricature de la Pucelle.* Par l'abbé J. BRICOUT, vicaire à Saint-Vincent-de Paul, directeur de la « Revue du Clergé français ». In-12 écu. 0.60

M. Loisy et la critique des Évangiles, par FLORIAN JUBARU, S. J. In-12 . . . . 0.60

La contribution de l'occultisme à l'anthropologie, par Mgr J.-A. CHOLLET, évêque de Verdun. In-12 écu. . . 0.60

L'Eglise catholique, I. *Le Chef de l'Eglise.* II. *L'Eglise et les Sociétés humaines*, par le R. P. MONSABRÉ, O. P. In-12 écu. 0.60

Luttes pour la liberté de l'Eglise catholique aux Etats-Unis, par l'abbé G. ANDRÉ. In-12 écu. . . . 0.60

Une page d'histoire sur les associations cultuelles ou un demi-siècle de troubles religieux dans l'Eglise des Etats-Unis, par le fait des assemblées laïques des Trustees, par l'abbé G. ANDRÉ. In-12 écu. . . 0.60

Les idées religieuses de M. Brunetière, par Mgr J.-A. CHOLLET, évêque de Verdun. In-12 écu 0.60

Le Modernisme dans la Religion, Etude sur le roman « *Il Santo* » de FOGGAZZARO, par Mgr J.-A. CHOLLET. In-12 écu. 0.60

Discipline militaire et obéissance passive, par JULES CAUVIÈRE, ancien magistrat, professeur de droit criminel à l'Institut catholique de Paris. In-12 écu 0.60

L'Histoire et les Histoires dans la Bible, par l'abbé MAURICE LANDRIEUX, vicaire général de Reims. *Lettre-Préface* par l'abbé H. LESÊTRE, curé de Saint-Etienne du Mont à Paris. In-12 écu. 0.60

L'Eglise et les Eglises, par l'abbé MAURICE LANDRIEUX, vicaire général de Reims. *Lettre-Préface* par Mgr BAUDRILLART, recteur de l'Institut catholique de Paris. In-12 écu . . 0.60

De la dépopulation par l'infécondité voulue, par le docteur HENRI DESPLATS, professeur de clinique médicale à la Faculté catholique de Lille. In-12 écu. 0.60

P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, PARIS (6e)

COLLECTION NOUVELLE à **0.60**; *franco,* **0.70**

FEMMES DE FRANCE

Tous les volumes de cette collection seront publiés en format in-12 écu, très portatif, mais ne comportant pas tous forcément le même nombre de pages.

EN VENTE

MADAME DE LA FAYETTE

Par **C. LECIGNE**, DOCTEUR ÈS LETTRES
PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE AUX FACULTÉS LIBRES DE LILLE
In-12 écu. . . . . **0.60**; *franco* **0.70**

Mlle DE MONTPENSIER

Par **C. LECIGNE**, DOCTEUR ÈS LETTRES
PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE AUX FACULTÉS LIBRES DE LILLE
In-12 écu. . . . . **0.60**; *franco* **0.70**

GEORGE SAND

Par **C. LECIGNE**, DOCTEUR ÈS LETTRES
PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE AUX FACULTÉS LIBRES DE LILLE
In-12 écu. . . . . **0.60**; *franco* **0.70**

MADAME DE SÉVIGNÉ

Par **C. LECIGNE**, DOCTEUR ÈS LETTRES
PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE AUX FACULTÉS LIBRES DE LILLE
In-12 écu . . . . **0.60**; *franco* **0.70**

MADAME DE STAEL

Par **M. A. PRAT**, PROFESSEUR AU LYCÉE DE VERSAILLES
In-12 écu. . . . . **0.60**; *fraaco,* **0.70**

EUGÉNIE DE GUÉRIN

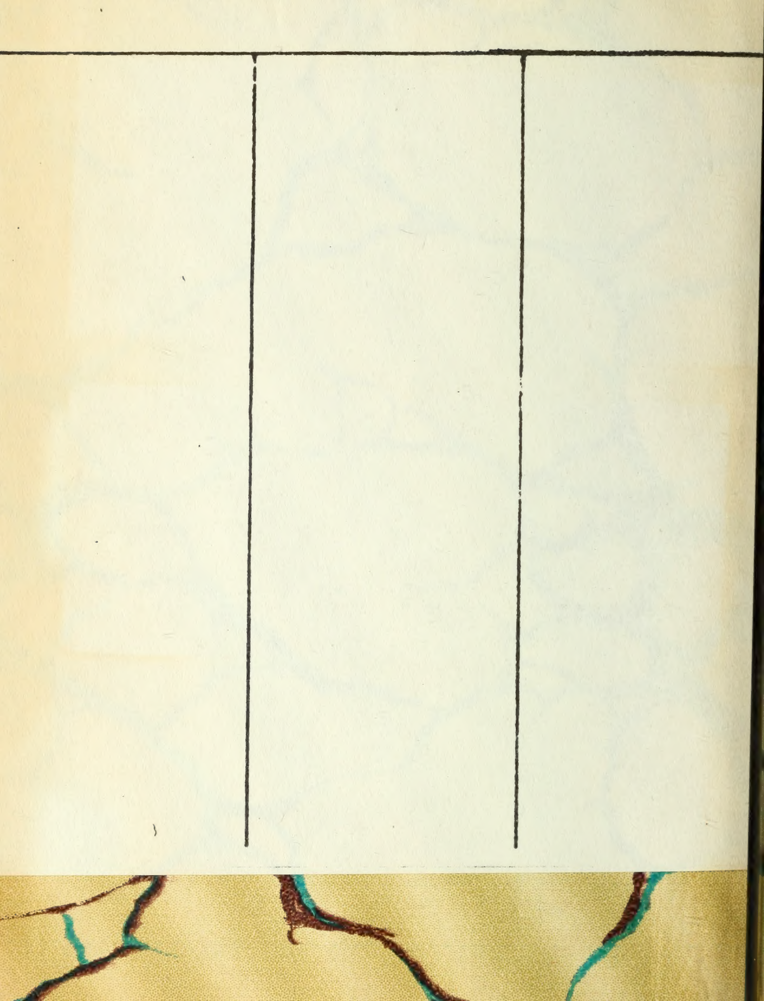
Par **C. LECIGNE**, DOCTEUR ÈS LETTRES
PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE AUX FACULTÉS LIBRES BE LILLE
In-12 écu. . . . . **0.60**; *franco,* **0.70**

Cette collection vient bien à son heure : de tous côtés l'on cherche à parfaire l'éducation littéraire de la femme contemporaine au moyen de conférences ou de causeries données dans des salles spéciales ou dans une université catholique. Développer des goûts de littérature saine en montrant ce que firent dans les siècles passés d'abord, puis de nos jours, des femmes dont le nom appartient au domaine de notre histoire nationale, c'était une œuvre capable de tenter un esprit cultivé. Nul mieux que M. Lecigne, dont les œuvres littéraires sont si appréciées de tous, n'était plus à même d'entreprendre cette tâche et d'accepter la direction d'une Bibliothèque féministe assurée d'un grand et légitime succès.

Nous donnerons successivement la liste des volumes qui doivent prendre place dans cette intéressante collection.

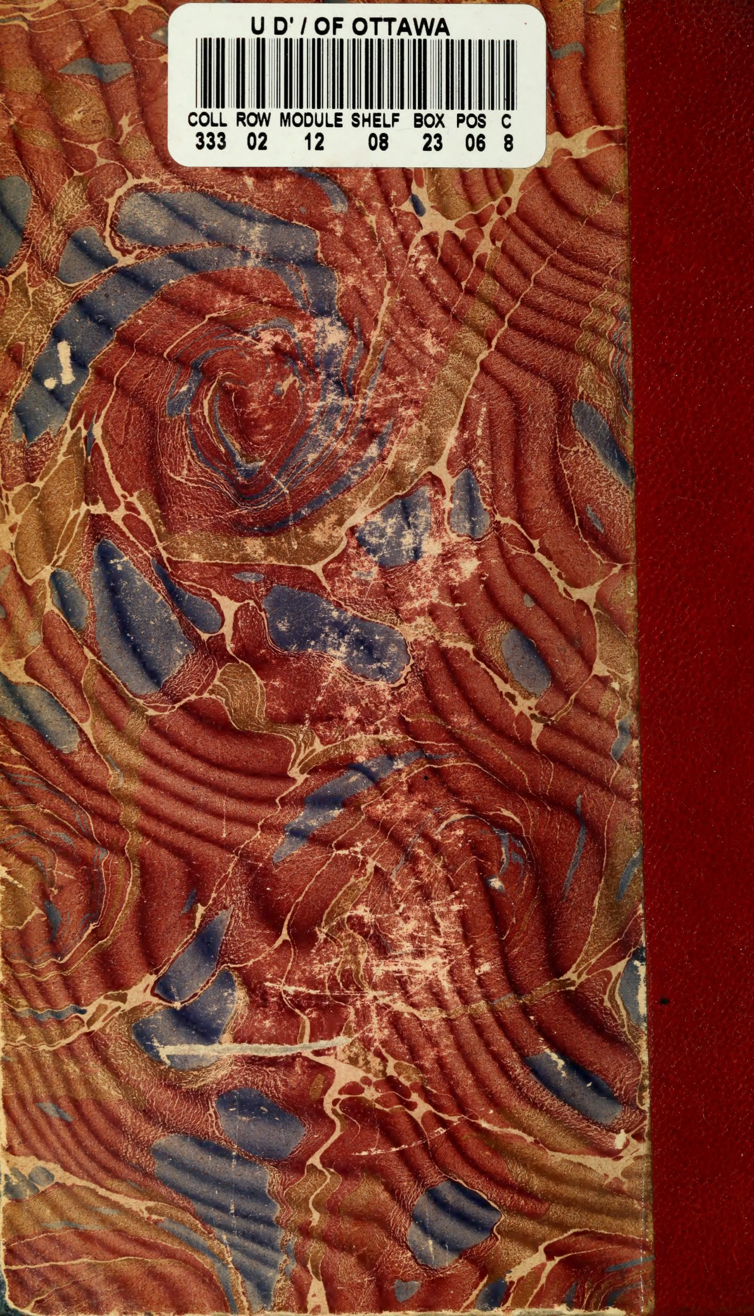
La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due





CE PQ 0092
.L42D 1908 V2
C00 LECIGNE, C. DU DILETTA
ACC# 1382504


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 12 08 23 06 8